This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

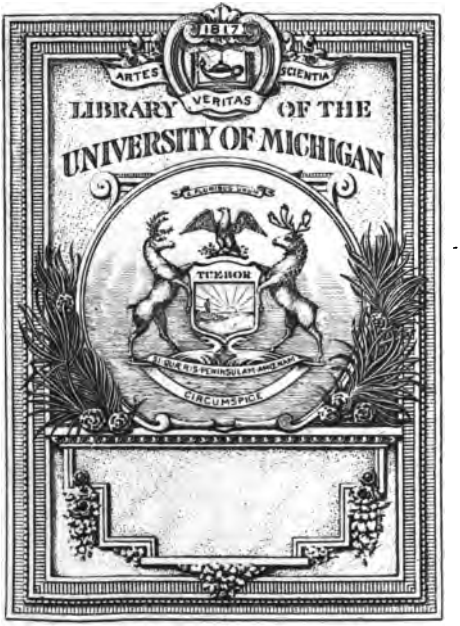
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

EPITRES DIVERSES SUR DES SUJETS DIFFÉRENS.

Frivola hæc fortassis & nimis brevia videbuntur; sed tamen honesta curiositas ea non respuit.
Flav. Vopisc. in Aureliano.

On dira peut-être que je ne produis que des Bagatelles; cependant ces Bagatelles nourrissent la curiosité des honnêtes gens.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Chez PHILIPPE CHANGUION, Libraire
dans le Strand.
M. DCC. L.

E11
T750
V.2

693818'020

PRÉFACE.

IL ne faut pas que le Public soit aussi difficile à contenter qu'on le prétend, puisque *les Epîtres diverses* ont été honorées d'un accueil très-favorable. C'est-à-dire, qu'en faveur des vertus prêchées, on a bien voulu faire grace à ma façon de les prêcher.

Cette indulgence engage mon amour propre à s'imaginer, qu'un second Volume d'Epîtres sur d'autres Sujets pourroit avoir le même bonheur. Je sçai que les *continuations* ne sont que rarement heureuses. Un Auteur à beau se soutenir; si ses dernières productions ne surpassent

pas les premières, on a la dureté de lui appliquer les Vers d'*Ovide* que j'ai mis à la tête de mon Epître au *Chevalier Martin :*

Cœpisti melius quam desinis : ultima primis
Cedunt ; dissimiles hic Vir & ille Puer.

Cette Réfléxion, fondée sur mille exemples connus, devroit sur-tout arrêter les Sexagenaires. Mais l'amour propre fait accroire aux Vieillards, qu'ils répareront, par la solidité de leur Morale, cette froideur & cette sechereſſe de stile qui accompagnent leur âge ; & voilà précisément le cas où je me trouve. Je me flatte de penser encore juste, & de pouvoir me rendre utile à mon Prochain, en lui inspirant de l'horreur pour les Vices, & de l'amour pour la Vertu. Il est triste de se voir encore obligé, pour arriver à un but si salutaire, d'imiter ces anciens Pédagogues, qui, au rapport d'*Horace*, flattoient les Enfens, & leur donnoient de tems en tems de petites dou-

douceurs, pour les engager d'eux-mêmes à apprendre à lire:

——— *Ut pueris olim dant cruſtula blandi*
Doctores, elementa velint ut diſcere prima.

Cependant, comme c'eſt toujours la voye la plus propre, voici une autre douzaine d'*Epîtres*, que j'offre à de jeunes Ecoliers, non comme des morceaux exquis, mais comme de petits gâteaux ſucrés, *Elementa velint ut diſcere prima;* afin qu'ils daignent apprendre les Elémens de la bonne Morale. Qu'on ne penſe point, que ce ſoit-là le langage d'une fauſſe modeſtie. Je connois tout le prix de mes Bagatelles; & je les donne pour des Pièces où j'attaque en Philoſophe les Crimes, les Vices, les Sottiſes, les Impertinences, l'Inhumanité, les Défauts & les Préjugés, comme autant d'Ennemis du Genre Humain, avec leſquels il ne faut faire ni paix ni tréve.

Si l'on me demande: en vertu de quelle Miſſion ou Vocation je me charge d'un ſoin ſi *paſtoral?* Je réponds que *Dieu* ne

me laiſſant que ce moyen unique d'être utile au Public, je m'en ſers pour contribuer à l'amandement de l'Homme, & à la Réformation de nos mœurs déréglées. *Unicuique mandavit Deus de proximo ſuo.* Dieu nous enjoint à tous de ſervir le Prochain, & je crois le ſervir, en publiant ce Volume d'Epîtres, aujourd'hui qu'on inonde le Public d'Ouvrages abominables, marqués au coin de l'Enfer, & d'autant plus dangereux, qu'ils ſont remplis d'un vrai feu poëtique. La fameuſe *Epître à Uranie*, qui pour n'être point imprimée n'en court pas moins l'*Europe*, eſt ſi ſéduiſante & ſi bien verſifiée, qu'on n'a pas manqué de l'attribuer au Prince de nos Poëtes *François*. Nous recevons de *France* tant d'indignes Ecrits, dans le même goût, qu'on diroit que ce Royaume fourmille de *Lucrèces modernes*, qui, pour ſavoir manier le Compas, ſe diſent Philoſophes, & prêchent l'Athéïſme en Vers & en Proſe. Fait-on mal de prendre la plume contre des Monſtres de ce genre? Je ne ſuis point homme d'Egliſe,

ſe, ni du nombre de ceux qui prodiguent le tître d'Athée à quiconque oſe raiſonner en matière de Religion. Je ſuis même perſuadé que les *Vaninis* ſont rares en notre Siècle. Mais nous avons en revanche des Eſprits-Forts, qui, par la ſingularité de leurs ſentimens, cherchent à ſe faire valoir dans le Monde. Ils ſe diſent *Carteſiens*, ou *Newtoniens*, ſelon les lieux où ils ſe trouvent; &, par le moyen de quelques termes philoſophiques, ils parviennent à ſe faire admirer par l'aveugle Vulgaire, auquel ils font recevoir leurs ridicules Principes. C'eſt contre les faux Savans de ce calibre que je m'explique dans la première Epître de ce Volume, addreſſée à *Marphurius*, Philoſophe *Pyrrhonien*. Les jeunes Gens, élevés de la façon ordinaire, verront dans l'Epître à *Thomas Diafoirus* ce que je penſe à leur ſujet. Je veux bien qu'ils ſachent, que, ſi j'étois Pere, j'aimerois mieux donner ma fille à *Thomas Diafoirus*, qu'au plus riche Seigneur de la *Grande-Bretagne*, qui n'auroit ni candeur ni probité. L'Epître

à *Harpagon* ne ſert qu'à groſſir ce Volume, l'Avarice étant une maladie incurable. Mais que dirai-je, en faveur de l'Epître à *Ormin*, au grand Homme qui voulut faire gagner à *Louis XIV.* quatre cens Millions par an, en mettant toutes les Côtes de *France* en fameux Ports de Mer? Je n'ai point éxaminé ce vaſte Projet; mais comme j'en ai vu juſqu'ici mille & mille autres, qui ne tendoient qu'à enrichir les Princes, & que je n'en ai rencontré aucun qui eût pour objet le ſoulagement des Peuples, j'ai cru devoir m'expliquer là-deſſus envers le *Faiſeur de Projets* le plus raiſonnable de ceux que j'aye connus. Je ne doute point qu'on ne ſiffle en *France*, comme en bien d'autres Païs, l'Epître en queſtion, à cauſe du *Projet univerſel* que le Lecteur lira à la fin de cette Pièce. Cependant on pourroit avancer, que, s'il avoit eu lieu au mois de Septembre 1740., plus de cent mille Combattans Chrétiens, qui ſont péris le plus miſérablement du monde, ſeroient encore tous pleins de vie, mangeroient

du

du pain, & augmenteroient par conſequent les Revenus de leurs Souverains reſpectifs. Du moins mes chers Compatriotes doivent convenir aujourd'hui de bonne foi, que *penſer à l'Angloiſe* n'eſt pas ſi mal penſer, & qu'un Membre du Parlement de la *Grande-Bretagne*, qui ſçait exprimer ſa penſée, vaut mieux que *St. Népomuce* qui garde le ſilence. Quoi qu'il en ſoit, les *Anglois* m'ont appris à penſer; & ſi je n'ai ſçu parvenir à la dignité d'un *Free-holder*, je me contente de celle d'un *Free-thincker* en matière politique; & le commerce des *Philelentheres* me guérit encore tous les jours de quelques Préjugés ſucés avec le lait. Je ne dis pas cela pour faire mon éloge; mais pour juſtifier la façon de penſer qui règne dans l'Epître. „C'eſt aux *Nérons*, aux *Alexandres VI.* aux *Céſars Borgia*, aux *Louïs XI.* „ qu'on n'oſeroit dire la vérité. Grace „ au Ciel, nous ne comptons point de „ tels Hommes parmi les Princes de l'*Europe*, & c'eſt faire leur plus bel éloge „ que de dire, qu'on oſe hardiment blâ-

„ mer devant eux tous les vices qui dé-
„ gradent la Royauté, & qui ſont con-
„ traires aux ſentimens d'humanité & de
„ juſtice." Par cette généreuſe Réfléxion, le plus illuſtre de tous les Auteurs finit l'Ouvrage le plus accompli que je connoiſſe, l'*Examen du Prince de Michiavel.* Il me ſera donc permis de repréſenter à mes Lecteurs, qu'il me paroît bien dur que le Gueux qui mendie ne puiſſe acheter un morceau de pain, ſans que ſon Souverain en profite. Je connois des Païs où les riches Fainéans ſont une excellente chere, ſans en payer la valeur d'une obole, tandis que les Mendians, au pié de la lettre, partagent avec le Souverain les aumônes qu'ils reçoivent; & j'avoue qu'un ſpectacle pareil me touche vivement. L'Humanite éxige qu'on déplore cette miſere; & je me flatte qu'on excuſera mon zèle, ſi, en qualité d'Avocat des Pauvres, j'ai lâché quelques vers trop durs pour l'oreille d'un Financier. En tout cas, j'écris dans un Païs libre, & je ne parle qu'à mon Ami *Ormin.* Je ſuis encore

core en correſpondance avec *Perrin Dandin*, ce Juge ſi prompt à expédier les Procès, en quoi on ne l'imite guère. Les Juges intègres, auxquels je rends juſtice & hommage, me ſçauront bon gré de l'Epître que j'addreſſe à ce *Caton Bas-Normand*. Et s'il s'en trouve dans le Monde qui ſoient aſſez abandonnés de Dieu, pour éterniſer les Procès par des vûes iniques, qu'ils faſſent des réfléxions ſur mon Epître, afin qu'ils ne perdent point leur cauſe contre Satan devant le Tribunal de la Juſtice divine. L'Epître de conſolation au fameux *Ragotin* n'eſt pas des plus intéreſſantes. Mais comme tous ceux qui ſont ſujets à des avantures burleſquement tragiques, ou tragiquement burleſques, ſe comparent volontiers à ce Héros, j'ai prêché ſur un texte de *Térence* qui m'a paru excellent, & dont je me ſuis toujours bien trouvé. Cependant, au lieu de prendre le ton peſant d'un Diſciple d'*Epictéte* ou *de Boëce*, j'ai laiſſé le champ libre à mon imagination, & j'ai eu bien de la peine à rattrapper mon ſérieux dans l'Epître ſuivante

vante au Révérend Pere *Giflot*. En faveur de ma bonne intention, les Gens d'Egliſe m'excuſeront, ſi j'ai oſé avancer un Paradoxe, en ſoutenant que le plûpart des *Chrétiens*, au lieu de ſe damner en gens d'eſprit, ſe damnent en Crocheteurs, en miſérables, en foux qui n'ont pas l'ombre du Sens-Commun. Comme cette matière eſt ſi riche que je pourrois bien me réſoudre à compoſer un *Traité* entier *Sur l'Art de ſe damner*, je n'ai pas voulu groſſir la Liſte de ceux qui vont aux Enfers par le Purgatoire; parce que le Lecteur, pour peu qu'il réfléchiſſe, trouvera impertinentes & ridicules toutes les routes qui conduiſent communément au Diable. Je n'ai rien dit, par exemple, de ceux qui ſe damnent par orgueil (*); mais j'ai pris la liberté de marquer à Monſier le Comte de *Tufière* ce que je penſe du plus ſot de tous nos vices. Je ne ſaurois prévoir le ſuccès de ma Lettre rimée; mais, par une politique pardonnable à un Auteur, je déclare que je prendrai

(*) Dans l'Epître au Pere *Giflot* il n'eſt parlé que de l'Orgueil monaſtique.

drai pour des Orgueilleux, ceux qui mépriſeront ma Pièce. Je n'en dis pas autant de l'Epître à Mr. *Caritides*. Les honnêtes gens, qui ne me connoiſſent point, diront ſans doute, qu'un petit Rimeur inconnu doit avoir un grand fonds d'orgueil, pour s'aviſer d'écrire à un Savant, connu pour tel de toute l'*Europe*, une Epître farcie de Leçons inſultantes, comme ſi le docte *Caritides*, *François* de Nation & *Grec* de profeſſion, ne ſavoit ni vivre ni étudier. Mais ce reproche ſera plus ſpécieux que ſolide; voici ma réponſe.

J'ai vu plus de cent fois en ma vie le Seigneur *Caritides* préſenter ſon beau *Placet* au Roi, & toujours renvoyé, comme un fâcheux, avec quelques gouttes d'eau-benite. J'ai vu cent autres Savans jouer toujours le même Rôle, avec la même honte. Je ſçai ce qu'on penſe à leur ſujet; &, comme je les aime autant que les Anciens eſtimoient leurs Nourrices, je n'ai pu m'empêcher d'en avertir le bon *Caritides*. Sans contredit, on a grand tort de ne pas récompenſer le Mérite; mais auſſi

le

le Mérite a tort d'éxiger des récompenſes. Le Savant doit ſavoir ſe paſſer du ſecours d'autrui, & vivre en Philoſophe; s'il ignore ce grand point, il faut le renvoyer à l'Ecôle, & lui citer l'exemple de *Bayle*. Pour peu qu'on prenne à cœur l'honneur des Gens de lettres, on ſe trouve obligé, en conſcience, de les avertir qu'ils ne ſont pas dans l'ordre, lorſqu'ils s'amuſent à briguer des Emplois; je rougis pour eux, quand je vois qu'ils s'aviliſſent d'une façon ſi indigne. Ce ne ſont point les Anti-Chambres des Miniſtres, mais les Cabinets & les Bibliotheques, que les Savans doivent fréquenter: ce deſordre me choque, & mon âge m'autoriſe à l'apprendre à mes Amis. C'eſt ſur ce pié-là que j'ai ouvert mon cœur au bon Monſieur de *Pourceaugnac*, Gentilhomme *Limoſin* à *Limoges*. Il me ſemble que les Nobles de ſon caractère (& le nombre en eſt conſidérable) ne devroient point manger dans les grandes Villes l'argent qu'ils font extorquer à leurs Manans par des Intendans avides. L'Homme eſt né Laboureur; & le

Gen-

Gentillâtre qui néglige ſa Terre, pour ſe ruïner à la Cour ou dans les Capitales, eſt auſſi peu dans l'ordre que *Caritides*, qui perd ſon tems à la pourſuite d'un Emploi. Malgré mes cheveux gris, je conſerve pour le Beau-Sexe une eſtime inviolable; ma conſidération va même ſi loin, que je ne me préſente plus devant aucune Dame, depuis qu'on ma fait comprendre, que ma figure pourroit bien déconcerter les meſures des jeunes Mariées. De cette façon, je ne rends plus hommage à la Beauté; mais en revanche, je ſuis un Défenſeur zélé des privilèges du Beau-Sexe. Je m'emporte même les plus ſouvent contre ceux qui voudroient le fruſtrer des avantages de l'étude, comme ſi l'Ignorance pouvoit convenir à un Etre né pour raiſonner. J'ai lu *Deſpréaux*, & j'ai lu *Molière*; cependant, ſi j'étois homme à me marier, j'épouſerois une petite Fille qui cultiveroit ſon eſprit, préférablement à une grande Princeſſe qui négligeroit le ſien. Dans cette diſpoſition de cœur, je n'ai pu manquer d'exhorter la ſage *Armande* à ſe livrer tou-

toujours à l'amour des Belles-Lettres, en prenant néanmoins des précautions néceſſaires contre les Partiſans de l'Ignorance. L'Epître à *Triſſotin* ne mérite point que j'en parle. Toutefois les Nourriſſons du Parnaſſe ne ſeront pas fâchez d'y trouver quelques avis, que j'addreſſe à ceux qui ont la mauvaiſe habitude de faire des applications malignes. En effet, on ne ſçauroit produire ſur la Scène un Perſonnage vicieux, qu'on ne ſoit accuſé d'avoir dépeint au naturel ou *Paul* ou *Pierre*; parce que *Paul* & *Pierre* ſont coupables du vice cenſuré. La malice ſuppoſe toujours de la malice, & les gens crédules écoutent les malicieux. Je me ſuis donc plaint d'un abus ſi énorme, envers le ſage *Triſſotin*, mon cher Frere en Apollon; & je conjure mes Lecteurs d'avoir la charité de me croire charitable. Si le malheureux *Woolſton* vivoit encore, il faudroit le prier d'écrire un Traité formel, pour prouver que les Paraboles de l'Evangile étoient des Satires contre les gens de la Cour de *Tibére*. Cet Ouvrage, conforme à ſon génie, ſeroit ſans

doute

doute abominable ; mais il prouveroit à merveille l'extravagance de ces Critiques qui font des applications malignes, au lieu de faire des réfléxions chrétiennes ſur la miſére de l'Homme. Ce n'eſt point le Faiſeur de Portraits, c'eſt celui qui s'aviſe de les appliquer, qu'on doit accuſer de malice. J'aime trop la ſincérité pour ne point avouer, qu'en traçant certains caractéres j'ai eu certains Originaux en vûe ; mais quels Originaux ? Des Monſtres, dont les crimes avérés ont été détaillés dans une vingtaine de Livres, & annoncés par toutes les Gazettes de l'*Europe*, afin d'inſpirer de l'horreur pour leurs infamies. Si le Public a eu le tems d'oublier ces Monſtres, il eſt à propos de les peindre, non pour les retirer de l'oubli, mais pour faire voir combien les Vices ſont effroyables, quand on ſçait les regarder du vrai point de vûe. Enfin, je proteſte ſur le bord de la foſſe, que l'amour du Bien public eſt l'unique Eſprit qui m'anime. Si le ſuccès ne répond point à mon attente, que ces Epîtres périſſent ! Elles ſont indignes de moi.

TABLE
DES
EPITRES DIVERSES,
Contenues dans ce II. TOME.

I. Epître à MARPHURIUS, Philoſophe Phyrrhonien. Pag. 1

II. —— à THOMAS DIAFOIRUS. 25

III. —— à HARPAGON. 45

IV. —— à ORMIN. 65

V. —— à PERRIN DANDIN. 87

VI. —— à RAGOTIN. 106

VII. —— au REV. PERE GIFLOT. 125

VIII. —— au COMTE DE TUFIERE. 145

IX. —— à CARITIDES. 166

X. —— à Mr. DE POURCEAUGNAC. 185

XI. —— à ARMANDE. 205

XII. —— à TRISSOTIN. 226

EPI-

EPITRE

A

MARPHURIUS,

Philoſophe Pyrrhonien.

Defendat quod quisque ſentit : ſunt enim judicia liberа: nos inſtitutum tenebimus; nullisque unius diſciplinæ Legibus adſtricti, quibus in philoſophia neceſſario pareamus, quid ſit in quaque re maxime probabile, ſemper requiremus.

Cicer. Tuſc. IV. 4.

Que chacun défende ſon ſentiment, car les jugemens ſont libres. Quant à moi, ſelon ma coutume, ne m'attachant ſervilement au Syſtême d'aucune Secte particulière, je chercherai toujours à voir, ſur quelque matière que ce ſoit, de quel côté ſe trouve le vraiſemblable.

Doutons; c'eſt le conſeil, digne Marphurius,

Que fournit la Prudence à qui craint les abus.

Que notre incertitude & que notre ignorance
Soient deux points non douteux pour tout Etre qui penſe;
L'Entendement humain, qu'on oſa tant vanter,
Eſt une Chambre obſcure (*), ainſi je veux douter.
Je ſçai le tems joyeux où, m'eſtimant tout ſage,
Je ne deſcendois point à ce triſte langage.
Jeune & preſomptueux, j'expliquois aux Savans
La cauſe, les effets, la nature des Vents,
J'en marquois les chemins, & content de moi-même,
Je craignois peu l'affront qu'eſſuya *Nicodême* (†).
Par

(*) *Eſt une Chambre obſcure.*] L'illuſtre *Locke* compare l'Entendement humain à une Chambre obſcure, dans ſon *Eſſay*. L. II. Ch. XI. §. 17. Ce grand homme n'etoit point ennemi d'un Pyrrhoniſme raiſonnable. Au contraire il eſtimoit peu ceux qui, dans la recherche de la Verité, epouſoient aveuglement les opinions des Auteurs celèbres; c'eſt ce qu'il appelloit avec raiſon *vivre d'aumône*, expreſſion que j'ai cru devoir m'appliquer.

(†) *Je craignois peu l'affront qu'eſſuya Nicodême.*] Le Vent ſouffle où il veut, & vous entendez bien le bruit qu'il fait, mais

Par cet Echantillon, jugez ſi mon orgueil
Dans les mers du Savoir redoutoit quelque écueil?
La fureur de vouloir tout ſonder, tout connoître,
M'obligeant à franchir les loix du Geomêtre,
Je plaçois follement les Probabilités,
Filles de l'Ignorance, au rang des Verités;
Ainſi qu'un Roi galant élève ſes Maîtreſſes,
Pour prix de leurs pechés, jusqu'au rang des Princeſſes.

J'aurois

mais vous ne ſavez d'où il vient ni où il va, *diſoit* N. S. à *Nicodème*, ſelon St. *Jean.* Ch. III. vs. 8. Si toutes les règles de la bonne Critique ne ſont pas abſolument fauſſes, le Sauveur ne reprochoit point cette ignorance à *Nicodème*, qui n'étoit nullement obligé de connoître la nature & les chemins des vents. Le Seigneur, en parlant à ce Maître ou Docteur en Iſraël, ſe ſervit d'un exemple qui regarde tous les Hommes en general & ſans exception. Feu Mr. *le Clerc*, grand Theologien, profond Philoſophe & excellent Critique, étoit de ce ſentiment. Il parle, dans ſes Ouvrages Philoſophiques, de la nature des Vents, non en Charlatan, mais en digne Philoſophe. Cependant le Public connoît d'autres grands Genies, qui ſeroient bien fâchés de paſſer pour des *Nicodèmes*; & ſi le Sauveur revenoit aujourd'hui dans le Monde, il y trouveroit des Philoſophes, qui s'eſtiment dignes d'être Docteurs en Iſraël. *Defendat quod quisque ſentit &c.*

J'aurois trop à rougir, ſi, dans un long détail,
Ici je confeſſois ma faute & mon travail.
Des *Tourbillons François* le Deſtructeur célèbre,
L'Extirpateur du *Plein*, le Pere de l'Algèbre,
M'apprit que ſur la foi de Romans mal forgés,
Le Siècle s'enyvroit d'indignes Préjugés;
Et que ne m'appuyant que ſur des Hypothèſes,
J'avois vêcu d'aumône, en couvant des Fadaiſes.
Deſolé comme un Grand, ſevré de ſes Emplois,
Qu'on expoſe au mépris, qu'on dépouille à la fois
De tous les fruits tirés de vingt ans d'eſclavage,
Je déplorai ma chûte, &, ſuivant mon courage,
Je pris l'heureux parti de ne plus épouſer
Les Dogmes d'un Mortel ſujet à s'abuſer.

On s'épargne en doutant, me disois-je à moi-même,
La honte & la douleur de changer de Systême,
Doutons; que le Bon-Sens, ce guide non trompeur,
Dans l'art de bien douter, soit notre Conducteur.
En vain on me promit les plus hauts avantages
A la Cour de *Newton*, dans le Conseil des Sages:
Ce ne fut que de loin, que d'un œil curieux
Je contemplai le front du Conquérant des Cieux;
Je le vis en sa gloire, & mon Ame inquiette,
Sentit l'attraction d'une force secrette;
En gravitant vers lui, mon cœur irrésolu
Sembloit goûter les loix du Monarque absolu,
Lorsqu'*Horace*, à propos paroissant sur la Scène,
Sçut, en me recitant son Epître à Mécène,

Par le charme d'un Vers (*) prononcé du beau ton,
M'interdire à jamais le joug du grand *Newton*.
J'admire ce Héros, j'honore ce grand Homme,
Comme un *François* reſpecte un Pontife de Rome :
Tandis que ſes decrets n'abrogent point mes droits,
Bien loin d'en appeller, je ſouſcris à ſes loix,
Et le reconnoiſſant pour notre Chef viſible,
Je lui baiſe les pieds, ſans le croire infaillible,
Aujourd'hui, par prudence ou par timidité,
Dans tous les noms fameux je hais l'autorité ;
Quand on me rangeroit au nombre des prophanes,
J'ai le front d'imiter l'Auteur des *Tuſculanes*.

(*) *Par le charme d'un Vers*] C'étoit le quatorzième *Nullius addictus jurare in verba Magiſtri.* Chacun cite ce lieu commun, & peu de gens ſont en droit de le citer.

Il s'agit d'être heureux, & non d'être ſavant,
Ou l'Arc boutant connu d'un Parti triomphant;
Deſcartes detrôné, je ne veux plus de Maître,
Je ſuis Republicain, ou du moins je crois l'être.
Je conviens qu'il eſt beau de voir les Cieux ouverts;
Heureux, ſi je ſavois meſurer l'Univers!
Mais pour ſavoir tracer le Plan d'un Corps celeſte,
On n'eſt pas un Docteur exempt d'être modeſte.
Nous ſentons aujourd'hui d'obſcures verités,
Que ne concevoient point nos Peres entêtés:
Peut-être que le tems produiront d'autres Hommes,
Qui ne nous prendront pas pour de grands Aſtronômes;
Peut-être que *Newton*, de nos mains couronné,
Par quelque autre à ſon tour ſe verra detrôné;

Si de l'Eſprit humain vous conſultez l'Hiſtoire (*),
Philoſophes du tems, tremblez pour votre gloire.
Et quel eſt donc l'orgueil de ces fiers Matadors?
Quand je dis que je doute, ils diſent que je dors.
La Nature envers eux eſt cette bonne Mere,
Qui pour ſes chers Enfans n'aura plus de myſtère;
Ils parlent du Soleil, comme je puis parler
A vous d'un Pepin d'or (†), que je viens de peler.
Mais lorsque, pour ſavoir ſi tant de connoiſſances
Illuſtrent dans le cœur la Reine des Sciences,
J'in-

(*) *Si de l'Eſprit humain vous conſultez*, &c.] Par exemple l'*Hiſtoire Critique de la Philoſophie*, par Mr. *Deslandes*, le Roman Aſtronomique de Mr. *Pluche*, intitulé: *Hiſtoire du Ciel.*

(†) *A vous d'un Pepin d'or.*] Pomme d'*Angleterre*, qu'on ne connoit presque point en *France*.

J'interroge humblement un Ergoteur altier
Sur l'Auteur du Soleil, il change de métier.
Il héſite, il devient & lent & difficile,
D'un Ecolier confus il emprunte le ſtile;
Il oſe, quand je doute, à tort me rebuter,
Et quand mon doute ceſſe, il commence à douter.
Malheur au Monſtre ingrat, qui dément la Nature
Par le langage affreux du Chantre d'Epicure (*)!
Les Etres ſont créés, donc ils ont un Auteur;
Pourroient-ils ſubſiſter ſans un Conſervateur?

Il

(*) *Par le langage affreux du Chantre d'Epicure.*] De *Lucrèce*, excellent Poëte Latin & mauvais Philoſophe. Il compoſa un Poëme ſur la *Nature des Choſes*, où il explique la Philoſophie d'*Epicure* ſon cher Maître, à l'exemple duquel il nia la Providence divine, & ſecoua le joug de la Religion, mais ſans prendre celui des Paſſions ou des Vices. Au contraire, malgré ſon Syſtême abominable, le Poëte Athée donne mille éloges aux Vertus & aux bonnes mœurs. Il n'eſt point de Poëme, où les Maximes les plus ſévères de la Morale ſoient mieux traitées. C'eſt dommage qu'on ne puiſſe le mettre entre les mains des Jeunes gens.

Il eſt un Horloger, je l'apprends de l'Horloge,
Et d'un Dieu Createur l'Univers fait l'éloge;
Si quelqu'un doute encor de ces faits demontrés,
Envoyons loin de nous ce Jumart dans nos Prés.
L'Orgueil, en s'emparant de cervelles gâtées,
Produit en tout Païs nombre de faux Athées,
Gens qu'on voit imiter cet Empereur Romain (*),
Qui marquoit pour le Ciel un mépris ſouverain:
Entendoit-il rouler un ſeul coup de Tonnerre?
Le Contemteur des Dieux, le Maître de la Terre,
Se cachoit ſous ſon lit, où le Faquin peureux
Sans doute à Jupiter faiſoit tout bas des vœux.

C'eſt

(*) *Gens qu'on voit imiter cet Empereur Romain.*] *Caligula.* Voyez *Suétone.* Le fameux *Hobbes*, qui ne croyoit pas trop à Dieu, ſelon *Bayle*, craignoit les Spectres.

C'eſt encore en ce goût qu'on voit de Beaux-Génies,
Par des motifs de gloire, affecter d'être impies,
Ainſi que chez nos Grands des Traîtres raffinés
Aux vices, qu'ils n'ont point, feignent d'être adonnés.
Mais devroient-ils porter le Titre magnifique,
Pris par le digne Chef de la Secte *Italique* (*)?
Sectateur de Pyrrhon, ne nous degradons pas,
En prodiguant ce titre aux doctes Scélerats.
Qu'eſt-ce qu'un Philoſophe? un Mortel qui s'empreſſe
A remplir ſes devoirs au ſein de la Sageſſe.
Ce n'eſt point ce Savant, qui borne ſon metier
A ſervir dans un Livre aux Aſtres de Fourrier,

Qui

(*) *Pris par le digne Chef de la Secte Italique.*] *Pythagore.* Il prit le premier le titre de *Philoſophe*, trouvant celui de *Sage* trop arrogant pour l'Homme.

Qui pâlit tout courbé ſur de ſombres diſputes,
Pour calculer au juſte, en combien de minutes
Du Soleil la lumière eſt transmiſe à nos yeux.
Ce n'eſt point ce Pédant, Animal ſtudieux,
Qui de ſon Baromêtre obſervateur fidèle,
Semblable au vieux Bourgeois qu'on poſe en ſentinelle,
Se ſeche à peſer l'air, & nous apprend enfin
Quel tems il fit jadis vers le Tombeau du Rhin.
Ce *François* toujours juſte à la Cour, à la Guerre,
Qui crut que le Soleil roule autour de la Terre,
Qui comprit peu comment l'Aiman attire un fer;
Mais qui connoiſſoit DIEU, qui craignoit un Enfer,
Qui fit rougir *Bourbon* aux pieds de *Gabrielle;*
Que Voltaire a dépeint, pour être le Modèle (*)
De

(*) *Que Voltaire a dépeint pour être le Modèle.*] Dans la *Henriade* Chant. VI. & VIII.

De ceux que la Fortune aſſemble autour des Rois;

MORNAY, le grand Mornay, l'honneur du nom *Gaulois;*

Etoit un Philoſophe, un Sage, & dont peut-être

Le digne imitateur ſera long tems à naître.

Ce Prince, ce Héros, dont le bras terraſſant

Fit pâlir le Soleil & rougir le Croiſſant;

Qui, grand Homme en tout tems, ſoutint par ſa prudence

D'un Empire ébranlé la gloire & la puiſſance;

EUGE'NE, qui toujours intègre & plein d'honneur,

En Chrétien non fardé ſervoit ſon Createur,

Mais qui du grand *Newton* connut peu les Ouvrages(*),

EUGE'NE, à l'amour près, étoit le Roi des Sages,

J'eſti-

(*) *Mais qui du Grand Newton connut peu les Ouvrages.*] Le ſavoir de ce Héros répondoit parfaitement à ſa belle & ſuperbe Bibliothèque. Il étoit ſavant, mais en grand Homme, & l'*Uranometrie* n'étoit point à ſes yeux *l'objet le plus haut de la Philoſophie.*

J'eſtime tout merite, & ne diſpute pas
Les honneurs eclatans qu'on attache au Compas ;
Mais n'accordons jamais, que l'Uranometrie
Soit l'objet le plus haut de la Philoſophie.
Eclairer les Savans ; c'eſt beaucoup. On fait plus,
Lorsque l'on fait aimer & regner les Vertus.
Quel eſt le Medecin qui farde ſon Malade,
Ou l'oblige à s'orner d'un habit de parade?
C'eſt ce docte Inſenſé, qui ſoigne avec ardeur
L'eſprit de ſon Diſciple, & neglige le cœur.
Par le plus triſte endroit, nous ſommes les images
Des Savans de l'Egypte, où les pretendus Sages
Connoiſſoient tous le cours des Aſtres radieux,
Et n'en prenoient pas moins leurs *Singes* pour des
Dieux.

En croit-on Deſpréaux? *ces Peuples imbéciles,*

L'Encenſoir à la main, cherchoient les Crocodiles (*).

Si nous n'adorons point, comme eux, des Animaux,

Quel culte rendons-nous, ô Ciel! à nos Metaux!

Des Chimères ſans nombre, & non moins de Fantômes,

Sont les Divinités d'un Peuple d'Aſtronômes;

Leurs vices ſont leurs Dieux: & ces lâches Chrétiens

N'ont rien à reprocher aux vils Egyptiens.

Ici la Charité m'impoſe un dur ſilence,

Quand l'interêt public ſemble crier vengeance;

Prenez

(*) *L'encenſoir à la main cherchoient les Crocodiles.*] C'eſt de quoi j'ai toujours oſé douter. Je concois parfaitement, comment des Peuples entiers, l'encenſoir à la main, vont chercher *des Dieux qui ſe laiſſent manger*; mais il n'eſt pas naturel, que des Hommes contractent l'habitude de chercher *des Dieux qui les devorent*. Il faut pourtant avouer que les prodiges de la Superſtition ſont inconcevables. *Henri Eſtienne* le ſentit, & fit l'*Apologie pour Hérodote*.

Prenez un voile épais, auſtère Vérité!
Cachez-vous, votre éclat bleſſe la Charité.
Comme on doit, pour l'honneur de la Famille entière,
Menager un Parent, quand même il degenère,
Diſculpons, s'il ſe peut, nos Freres débauchés.
Ces Scrutateurs du Ciel, à la Terre attachés,
Reſſemblent aux Aiglons: l'odeur d'une curée
Les arrache ſoudain du haut de l'Empyrée:
Excuſons la Nature, & ne nous fâchons pas,
Si des Oiſeaux ſi fiers font de ſales repas.
Hélas! le Cœur de l'homme eſt un des Phénomênes,
Echappés en tout tems aux recherches humaines.
En vivant comme un Saint viſant au Paradis,
Spinoſa démentoit ſes malheureux Ecrits;

Est tel d'un DIEU vengeur nous prouva l'existence,
Afin de l'insulter avec plus d'impudence;
Le *Polybe François* (*), Precepteur des Héros,
A des convulsions au milieu des Bigots!
Aux changemens subits nos Ames sont sujettes;
Et souvent les Auteurs imitent les Trompettes,
Qui, par des sons bruyans, excitent les Soldats
A l'ardeur de combattre, & ne combattent pas.
Savoir conséquemment raisonner dans un Livre,
Du Savant c'est l'effort: le Sage seul sçait vivre;
C'est

(*) *Le Polybe François*] Le Chevalier de *Follard*, dont le *Polybe* est connu dans toute l'Europe. Cet Officier de mérite, qui, dans son excellent Ouvrage, a fait voir un esprit superieur, un discernement admirable, un jugement tout sain, n'a pu se garantir de la contagion des *Convulsionnaires*. Voyez la page 82. *du prem. Tom. de ces Epîtres.*

C'eſt pour les obſerver qu'il ſe choiſit des Loix,
Et du Ciel, qu'il meſure, il ecoute la voix.
La Raiſon, que le Fourbe en vain me rend ſuſpecte,
Nous invite à peſer le Bon de chaque Secte;
Etres intelligens, c'eſt à nous à chercher
Le vrai dans les Sermons qu'on veut bien nous prêcher.

Figurez-vous d'abord, que tous les Philoſophes
Sont autant de Marchands, qui vantent leurs Etoffes:
Vous ſerez mal ſervi, ſi votre jugement
Ne ſçait ſe défier de la foi du ſerment.
A l'aide d'un faux jour, cette Pièce qui brille,
Qu'on a ſoin d'étaler, n'eſt rien qu'une Guenille;
Cherchez en connoiſſeur, vous trouverez enfin
L'Etoffe qu'il vous faut, au bout du Magazin.

Mais

Mais en nous conſacrant aux recherches ſublimes,
En devoilant les Cieux, en perçant les abîmes,
Ne ceſſons de montrer aux Mortels corrompus
Le Sentier qui les mene au Temple des Vertus;
Qui detruit mes erreurs, me rend de grands ſervices,
Je dois plus à celui qui m'arrache à mes vices.
L'Homme a ſçu s'anoblir; il n'eſt plus aujourd'hui
Le Martyr du Menſonge, & des rêves d'autrui.
Le Monde eſt delivré de ſes terreurs paniques;
On ne craint plus l'aſpect des Aſtres maléfiques,
Ni ces Feux voltigeans, enfans de nos Marais:
Les Spectres, les Sorciers ſont bannis pour jamais;
Et ſi le Prêtre encor ſçait jouer des Miracles,
C'eſt le Peuple badaud qui court à ces Spectacles.

Pourrois-je calculer tous les bienfaits divers,
Dont la ſeule Phyſique enrichit l'Univers?
Les Secrets importans que l'on nous developpe,
Feront de plus en plus le bonheur de l'*Europe*.
Mais ce n'eſt point aſſez; non, pour nous voir heureux,
Philoſophes Chretiens, rendez-nous vertueux.
Quel abus! quelle horreur de puſſer le Principe
Que ſcella de ſa mort le Mari de Xantippe (*),
Pour faire aux Vaninis (†) comprendre exactement
Le flux & le reflux du liquide Element!

Aux

(*) *Que ſcella de ſa mort le Mari de Xantippes.*] *Socrate.* Ce Sage ne ſe piquoit pas de briller par ſes rares connoiſſances, & ne s'occupoit point à écrire des Livres ſavans ſur les Myſtères de la Nature. Mais il ſavoit donner aux hommes des idées juſtes ſur la Divinité. Il enſeignoit à rendre de juſtes hommages de reſpect & de veneration au Createur & Conſervateur de l'Univers. Le vrai culte de Dieu conſiſte, *diſoit-il*, à lui plaire, & on ne ſauroit lui plaire qu'en faiſant ſa volonté. Voilà le grand principe que Socrate inſpiroit à ſes Auditeurs, & ſur lequel nos Philoſophes ne font que gliſſer legèrement. Il faut avoir le cœur bien mal placé, pour enſeigner l'Aſtronomie à des Athées.

(†) *Pour faire aux Vaninis*, &c.] *Jules Céſar Vanini*, Neapo-

Aux Mondains aveuglés vous enſeignez l'Optique;
Eh! que n'y prenez-vous en tout philoſophique,
Pour porter votre Elêve à voir avec Longin (*),
Que la Lumière faite eut un Auteur divin?
Vous qui, du Genre Humain Precepteurs reſpectables,
Penetrez des Secrets jadis impenetrables;
Vous qui de la Nature expliquez les reſſorts,
Vous devez, Grands Eſprits, guérir nos Eſprits forts.
Tout Mortel concevant que le Roi des Planetes (†)
Conſerve ſa ſubſtance à l'aide des Cometes,

A

Neapolitain, étoit un Savant diſtingué, & avec cela franc Athée. Il fut brûlé à Toulouſe en 1699.

(*) *Pour porter votre Elève à voir avec Longin.*] Ce Rhéteur, qui ſans doute n'étoit pas grand Opticien, connoiſſoit pourtant l'*Auteur de la Lumière*. Voyez le *Traité du Sublime* dans les Oeuvres de *Deſpréaux*. Chap. VII.

(†) ——— *que le Roi des Planetes.*] Selon l'illuſtre *Newton*, le Soleil perd toujours un peu de ſa ſubſtance, & même il ſeroit reduit à rien au bout d'un certain nombre de Siècles, ſi les Cometes ne tomboient de tems en tems dans ſa Sphère, afin de reparer ſes pertes.

A mon ſens, doit encor ſans peine concevoir
Le grand Point ſans lequel il n'eſt point de ſavoir.
Celui qui de l'Iris comprend le Mechanisme,
Celui dont l'œil expert ſçait ſe paſſer du Prisme,
Doit imprimer de même en ſon heureux cerveau,
Ce que c'eſt que le *Laid*, ce que c'eſt que le *Beau*.
L'Apôtre de Crotone (*) aux plus vils des Barbares
Fit jadis pratiquer les vertus les plus rares :

Que

(*) *L'Apôtre de Crotone.*] *Pythagore.* Il étoit natif de Samos, & il quitta ſa Patrie, à cauſe du gouvernement tyrannique de Polycrate, pour prêcher les vertus aux Crotoniates, qui, quoique les plus groſſiers de tous les Barbares, devinrent dociles à ſes ſages leçons. Feu Mr. *Rollin*, dont les Reflexions ſont toujours ſi ſenſées, & ſouvent très-ſatiriques, dit que *Polycrate* avoit pour *Pythagore* tous les égards poſſibles, & faiſoit de ſon merite le cas qu'il devoit en faire. *Mais l'étude des Sciences*, ajoute l'Auteur, *& ſurtout de la Philoſophie, ne peut guère s'accorder avec la ſervitude même la plus douce & la plus honorable. Hiſt. Anc.* T. III. p. 391. *Edit. d'Amſt.* Remarquons en paſſant, que le digne Rollin, qui mourut à *Paris* le 14. de Sept. 1741. dans un âge fort avancé, reçut peu de tems avant ſa mort une *Lettre de Cachet* ſi deſagréable, qu'il auroit quitté cette Ville & toute la *France*, ſans ſa triſte caducité.

Que ne conſacrons-nous nos langues & nos mains
A faire encor cherir leurs devoirs aux Humains?
Les vertus de *Newton* ſont le vrai *Newtoniſte* (*).
Le Savant vicieux reſſemble à ce Chymiſte,
Qui, devant compoſer des remèdes nouveaux,
Invente en travaillant des poiſons infernaux.
Devoilons tous ces Corps roulans deſſus non têtes;
Marquons aux Curieux la route des Cometes;
Tâchons

(*) *Les vertus de Newton ſont le vray Newtoniſte.*] Anciennement les Diſciples ne ſe contentoient pas de profiter du ſavoir de leur Maître; ils en prenoient les mœurs, & c'eſt ce que nous ne faiſons point. *Newton* avoit un amour infini pour la juſtice. Il étoit laborieux en ſa Charge, genereux, ſincère, modeſte, chaſte, frugal, & encore *meilleur Chrétien qu'Aſtronôme.* Pour tout en dire en peu de mots, jamais *Fontenelle*, ce grand Orateur, n'a pu parvenir à louer dignement le grand *Newton.* Vous qui vous dites *Newtoniens*, vos mœurs ſont-elles ſemblables aux mœurs de votre Maître? Souvenez-vous de la fin de ſon Epitaphe que voici:

Dei O. M. Majeſtatem Philoſophia aperuit,
Evangelii ſimplicitatem moribus expreſſit,
Sibi gratulentur Mortales,
Tale tantumque exſtitiſſe
Humani Generis Decus.

Tâchons de découvrir la nature du Feu;
Mais, adorant toujours la Majesté de Dieu,
Admirons sa grandeur dans ses moindres Ouvrages,
Et rendons-nous Savans pour devenir des Sages;
En contemplant les Cieux, songeons aux vrais moyens
De nous en voir un jour les heureux Citoyens.

EPITRE
A
THOM. DIAFOIRUS.

Ἐν τοῖς τῶν Ἐφεσίων γράμμασι, παράγγελμα ἔκητο, συνεχῶς ὑπομιμνήσκεσθαι τῶν παλαιῶν τινος τῶν ἀρετῇ χρησαμένων.

MARK. ANTON. BIBA. I. ad. n. 5.

Voici un Precepte, que l'on trouve dans les Ecrits des Epheſiens; Aye toujours devant les yeux quelqu'un des Anciens, qui ayent été parfaitement vertueux.

JEune & candide Eſprit, Perle de ta Famille,
THOMAS DIAFOIRUS, je te donne ma fille.
Ton cœur, non infecté du poiſon des Mondains,
Me ſemble un Oeilleton, qui, par d'habiles mains
Avec ſoin cultivé, ne ſauroit que produire,
Après le tems des fleurs, les fruits qu'on en deſire,

Je me promets beaucoup d'un front où la pudeur
Annonce l'innocence & ſa ſœur la candeur.
Le Jouvenceau Latin, qui, ſortant du Collège,
Demande en rougiſſant: *mon Pere, baiſerai-je?*
En ce Siècle, ennemi de la ſimplicité,
N'eſt pas, je te l'avoue, un Héros fort goûté;
Il faut, pour plaire au Monde, outre un fond de malice,
Avoir certains défauts, & même plus d'un vice.
Mais puiſqu'enfin j'ai ſçu ranger les prejugés
Au nombre exorbitant de nos plus ſots pechés,
Thomas, je te prefère, & j'oſe encor le dire,
A tous ces Foux brillans que le Beau Monde admire.
Dois-je rire ou pleurer, quand nos jeunes Seigneurs,
Bourgeois de Sybaris (*) plus filles que leurs Sœurs,
Demen-

(*) *Bourgeois de Sybaris.*] Ville ſi puiſſante dans l'ancienne Grece, qu'elle pouvoit mettre ſur pied une Armée de trois

Dementent, dans les bras d'une lâche molleſſe,
Leurs noms, leurs qualités, leur ſexe & leur eſpèce?
Et quel nom donnerai-je à ces vils Etourdis,
Debauchés ſcandaleux, dans la honte abrutis,
Dont Maturin Regnier fut avec tant de zèle
En ſon tems le cenſeur, le peintre & le modèle?
Helas! nous embraſſons les plus rudes metiers,
Pour laiſſer en mourant de riches Heritiers;
Mais de laiſſer encore à la chère Patrie
De dignes Citoyens, c'eſt-là ce qu'on oublie.

La

trois cens mille Combattans. Mais l'opulence produiſit le luxe, & le luxe énerva les Citoyens. La Ville ſe rempliſſoit de Cuiſiniers & de Comédiens, tandis qu'on en banniſſoit les Ouvriers qui faiſoient trop de bruit en travaillant, & les pauvres Cocqs eurent le même ſort, afin que leur chant n'interrompît point le ſommeil des habitans de la Ville.

La ſainte Raiſon veut que tout Pere Chrétien
Elève ſes enfans pour être gens de bien;
Et nous les elevons pour être gens du Monde,
Ou plutôt de l'Enfer, comme Aſtolphe & Jocon-
de (*);
Les peres de leurs fils ſont les premiers flatteurs,
Et les plus dangereux de tous les corrupteurs.
Un jeune homme ajuſté dans le goût de Dufresne (†),
Lorsqu'en Fat glorieux il entre ſur la ſcène,
Semble aux yeux maternels un Héros achevé;
C'eſt-là ce qu'on appelle un Fils bien elevé.

Pour

(*) ——— *Comme Aſtolphe & Joconde.*] Héros fameux par des exploits d'amour. V. dans les Contes *de la Fontaine*, JOCONDE.

(†) ——— *dans le goût de Dufresne.*] Comédien celèbre à *Paris*, où il repreſente *le Glorieux*, dont il annonce le caractére, même avant que de proférer une parole.

Pour obéir aux loix de notre politeſſe,
A quinze ans il acquiert une langue traîtreſſe ;
Il diſſimule, il ment, &, par civilité,
De menſonge en menſonge il perd ſa probité.
Dans l'Ecole du Sexe inſtruit en l'art de plaire,
Cet art fait ſon ſavoir & ſa judiciaire (*).
Les Thèſes qu'il ſoutient ſont des Thèſes d'amour,
Et, s'il eſt beau Joueur, c'eſt un Homme de Cour.
Bien-tôt cet Abſalom, guidé par ſes caprices,
Fait gémir ſes parens, dont il fit les delices :
Impie, extravagant, hautain, voluptueux,
Rival perpétuel de tout Fou ſomptueux ;

Ce

(*) *Cet art fait ſon ſavoir & ſa judiciaire.*] *Thom. Diafoirus* n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'eſprit qu'on remarque dans quelques-uns ; mais par-là Monſieur ſon Pere auguroit bien de ſa *judiciaire*. C'eſt dommage que nous n'ayons point la Thèſe qu'il ſoutint contre les *Circulateurs*.

Ce Martyr infernal tombe en tous les abîmes,
Et, s'il peut s'en tirer, c'eſt à force de crimes;
C'eſt toujours presque ainſi qu'avec le tems un Fat
Devient un Fourbe inſigne, & meurt en Scelerat.
Et nous, loin d'imiter les ſages Botaniſtes,
Nous adoptons le goût de nos petits Fleuriſtes:
La Plante ſans couleurs s'attire nos mepris,
Et la fade Tulipe eſt la fleur hors de prix.
Ce n'eſt pas tout. L'Eſprit, ce don de la Nature,
Toujours ſi dangereux dans l'homme ſans droiture,
Eſt notre chère Idôle, au point qu'en ſa faveur
On pardonne aiſement tous les defauts de cœur.
Au Diſeur de Bons-mots la Logodiarrhée
Chez tous nos Dieux mortels ouvre un libre En
trée;

En vain ce beau parleur n'eſt qu'un traître importun,

C'eſt un homme d'eſprit, privé de ſens-commun.

L'indigne Suborneur, Singe du Dieu *Scamandre* (*),

Chez vingt peres dupés prend l'office de Gendre,

Il trompe le Marchand, il triche le Joueur;

C'eſt un homme d'eſprit, qui s'eſt perdu d'honneur,

Un Lâche, ayant chanté parmi d'autres Cigales,

Court l'*Europe* aux depens de ſes Fourmis frugales;

On le voit tour à tour Libertin & Devot,

A Rome *Catholique*, à Londres *Huguenot*;

On le connoît par-tout pour un Eſcroc infame;

C'eſt un homme d'eſprit, dit-on, qui n'a point d'Ame.

Le

XXXX

(*) ——— *Singe du Dieu Scamandre.*] Voyez dans les *Contes de la Fontaine* celui du *Fleuve Scamandre*.

Le Sens-Commun, l'Honneur & l'Ame en notre temps,
Sont trois points ſur leſquels on fait grace à nos gens.

Le titre d'honnête homme, eſt un titre qu'on donne
A quiconque à propos fait valoir ſa perſonne,
Et par le même abus, un Fourbe, un Impoſteur,
S'il eſt homme à ſe battre, il eſt homme d'honneur;
Le Faquin intrigant, le Bouffon paraſite,
Sont tous des gens de miſe & des gens de mérite.
Quand je dirois de toi, mon Fils, avec raiſon,
Ce que tout vrai Savant dira du grand Bacon (*),

Quand

(*) *Ce que tout vrai Savant dira du grand Bacon.*] Du Comte de *Verulam*, Chancelier d'*Angleterre*, & Pere de la bonne Philoſophie. Ce n'eſt pas ici le lieu de faire l'Eloge de ce grand Philoſophe, je laiſſe au ſavant Hiſtorien Critique de la Philoſophie, au digne Mr. *Deslandes*, le ſoin de louer dignement cet illuſtre *Anglois*, auquel les vrais Savans ont des obligations infinies.

Quand je t'appliquerois, mon Fils, avec juſtice,
L'Eloge que donna Pyrrhus au grand Fabrice (*),
Je ne previendrois point le Siècle en ta faveur.
Si je diſois : Thomas eſt un Garçon de cœur,
Aimable Debauché, galant, plein de ſalpêtre,
On ſe diſputeroit l'honneur de te connoître.
Il vaudra mieux, mon Cher, t'occuper cinquante ans
A la diſſection de Cadavres puans (†),
Que de hanter jamais, ſur un gliſſant Theâtre,
Les Cadavres vivans que le Monde idolâtre.

Ce

(*) *L'Eloge que donna Pyrrhus au grand Fabrice.*] Le Roi Pyrrhus n'ayant pu ebranler la vertu du grand *Fabrice*, aſſûra qu'on detourneroit plutôt le Soleil de ſon cours que Fabrice de ſa probité. *Ille eſt Fabricius, qui difficilius ab honeſtate quam Sol à curſu ſuo averti poteſt. Entrop.*

(†) *A la diſſection de Cadavres puans.*] Thomas Diafoirus étoit grand Anatomiſte. Il invita *Angelique*, ſa Maîtreſſe, à la diſſection d'une Femme, *ſur quoi il devoit raiſonner.*

Ce n'eſt point, cher Thomas, qu'en Pédant indiſcret,
Je t'exhorte à moiſir au coin d'un Cabinet:
L'Homme eſt né pour être homme, & non pour être un Livre,
Qui ſçait tout, ne ſçait rien, s'il ne ſçait encor vivre;
Prens d'un Homme de Cour la figure & le ton,
Mais que le cœur reſſemble au grand cœur de Caton.
Garde-toi d'approcher de ceux que l'on décore
Du tître de Grand-Homme, & que le Peuple adore,
Qui Chenilles d'abord, puis Papillons brillans,
Se transforment enſuite en Baſilics brûlans;
Leur ombre eſt un poiſon, leur ſouffle eſt déteſtable,
Un regard d'eux ſuffit pour te rendre exécrable.
Ces Serpens ſeducteurs ont le talent affreux
De rendre la Vertu ridicule à nos yeux:

Ceux

Ceux qui n'épouſent point leurs Maximes impies,
Sont des Eſprits rétifs, ou de petits Génies;
Il faut avoir, comme eux, le front de ſe damner,
Sinon, tous les Railleurs ſont gens à vous berner.
Du beau nom d'*Innocent* plus d'un Pape s'honore:
Parmi nous ce beau nom deſigne une Pécore.
Qu'eſt-ce qu'un *bon Enfant?* ce n'eſt qu'un Marmouſet.
Un *bon homme* eſt un Sot; un *bon Prince* un Benêt.
S'agit-il de priſer un Savant eſtimable?
On dit tout net de lui, qu'il eſt ſavant en Diable.
L'habile homme a-t-il fait quelques nouveaux efforts?
Ah! c'eſt un Diable d'homme! il a le Diable au corps.
Le Brave eſt ſatisfait, pourvû qu'on ſe récrie,
Qu'il eſt vaillant en Diable, & né d'une Furie.

Le Politique actif, penetrant, raffiné,
Eſt content du renom d'être un Diable incarné.
Que dirai-je de plus? le Chretien effroyable
Fait gloire d'aſpirer aux attributs du Diable.
Tu ferois, ô mon Fils, de beaux ſignes de croix,
Si tu voyois ſans masque, ainſi que je les vois,
Ces ſuperbes Mortels, qui ſont, ſous tant de Titres,
Les Eſclaves des Grands, du Monde les Arbitres,
Je les vois, comme on voit ces Sauteurs merveilleux,
Qui, pour gagner du pain, font cent ſauts perilleux.
J'admire avec mepris la force & le courage,
Dont tous ces Malheureux font un ſi triſte uſage;
A leur ſpectacle enfin nous pouvons aſſiſter,
Mais quel homme d'honneur voudroit les imiter?

Quid dicis, cher Thomas? Voudrois-tu, pour leur plaire,

Quitter de la Vertu le ſacré caractère?

Non. Que nos jeunes Foux, ni nos vieux Scélérats

Ne te detournent point de marcher ſur les pas

De ces Hommes divins, que l'Hiſtoire nous vante;

Ce ſont de vrais Heros tout dignes qu'on les hante.

Ainſi que le Vulgaire implore tous ſes Saints,

Appelle à ton ſecours ces Grecs & ces Romains,

Que le Ciel aux Gentils choiſit pour Interprêtes (*),

Tout comme au Peuple Juif il donna Prophêtes.

Ces

(*) *Que le Ciel aux Gentils choiſit pour Interprêtes.*] Ceux qui pourroient penſer qu'on fait ici trop d'honneur aux Sages du Paganisme, ſont priés de conſiderer qu'on n'avance rien qui ſoit indigne de la Providence divine. La penſée appartient à *Sextus l'Empirique*, & quand elle ſeroit abſolument fauſſe, le Sage eſt toujours un Preſent du Ciel; heureux le Climat qui en profite!

Ces Morts, toujours vivans pour qui veut s'en ſervir,
Sont autant de Mentors tout prêts à te régir.
Ils ne t'ouvriront point le Temple des Chimères,
Où l'Orgueil vend aux Foux des vanités amères ;
Mais ils te conduiront au Temple du Bonheur,
Où le Sage eſt tranquile en ſa propre grandeur.
Et ne crains pas, Thomas, qu'en rimant je te flatte,
Eraſme fut tenté d'invoquer Saint Socrate (*).
Je ne vais pas ſi loin ; mais les Morts immortels
Sont mes Guides ſacrés, Patrons jusqu'aux Autels.
C'eſt par eux qu'à la fin j'appris à me connoître ;
C'eſt par eux que je ſuis ce que l'homme doit être.

Je

(*) *Eraſme fut tenté d'invoquer St. Socrate.*] *Vix mihi tempero quin dicam ; Sancte Socrates, ora pro nobis.* In *Conviv. religioſo.* J'ai de la peine à ne pas m'écrier : Saint Socrate prie pour nous.

Je ſuis Roi ſouverain (*), je ſuis toujours aſſis,
Au ſein de mes Etats; ſur un Trône conquis.
Sur des Monſtres hideux, ennemis de ma gloire,
Je remporte en Héros victoire ſur victoire;
Mes combats ſont ſouvent des combats ſinguliers,
Et jamais au Hazard je ne dois mes lauriers.
Que ma Cour eſt ſuperbe, inſtructive & badine!
Des Belles, qui ſont Sœurs, & de race divine,
M'y ſervent tour à tour, quand, pour me délaſſer,
En ſecret, ſans rougir, j'aime à les careſſer.

Mes

(*) *Je ſuis Roi ſouverain &c.*] Ne rien craindre, ne rien deſirer, c'eſt être Roi; & chacun ſe donne ce Royaume à ſoi-même, dit Seneque le Tragique:

Rex eſt qui metuit nihil;
Rex eſt quique cupit nihil,
Hoc regnum ſibi quisque dat.

Senec. Thyeſt. Act. V.

Mes Courtiſans choiſis, Soutiens de ma Couronne,
Forment un Cercle auguſte autour de ma perſonne;
Et, grace à leur ſecours, je goûte en mon Palais,
Les agremens divers d'un Roi regnant en paix.
J'y ſavoure à mon gré la volupté parfaite,
Qu'un Philoſophe obſcur recherche en ſa Retraite;
Je ſuis libre, opulent, puiſſant, comblé d'honneur,
Et les maux de mon corps n'alterent point mon cœur.
Il faut, pour concevoir la fortune du Sage,
Faire de ſon metier le noble apprentiſſage.
Ce fut pour Alexandre un ſpectacle nouveau,
Qu'un Roi, plus grand que lui, logé dans un tonneau;
Et l'on ſçait le ſujet de la folle viſite,
Dont le docte Hippocrate affronta Democrite (*).
J'excuſe

(*) *Dont le docte Hippocrate affronta Democrite,*] *Hippocrate,*

J'excuſe mes Parens, qui, quand je me dis Roi,
Me ſuppoſent malade, & prient Dieu pour moi;
J'excuſe mes Voiſins, dont la troupe cauſtique,
Me croit le Roi de Treffle, ou le Valet de pique.
Quand je me dis heureux, tous nos riches Butors
Demandent depuis quand j'ai trouvé des Treſors?
Tous nos Grimauds titrés s'informent ſi le Prince
Me donne à gouverner en Chef une Province?
Argan me croit pourvu de Remedes ſecrets,
Et, ſelon Chicanneau, j'ai gagné mes Procès.

Il

crate, ſur le rapport des Abderitains, crut *Democrite* fou, parce qu'étant ſeul, il ne ceſſoit d'étudier ou de rire. Le Medecin alla donc voir le malade pour le guerir; mais le premier entretien deſabuſa le grand *Hippocrate*, & la folie du Rieur fut declarée ſageſſe ſublime.

Il ne m'arrive point que quelqu'un me demande:
Si dans mon corps uſé mon Ame eſt noble & grande?
Si, ſans deſir, ſans crainte, independant du Sort,
J'attends, comme un bienfait, ce qu'on nomme la Mort?
Que m'importe, après-tout, en quelle claſſe étrange,
Par haine ou par orgueil, le Vulgaire me range?
Les tîtres que je prens ſans doute me ſont dus,
Puisqu'ils ſont tous fondés ſur l'amour des vertus.
Je regne, &, ſi tu veux, Thomas, je t'aſſocie
Aux ſolides honneurs d'une Autocratorie.
Je veux bien ignorer, deteſtant les abus,
La ſource des *Purgons* & des *Diafoirus*:
C'eſt plutôt d'un Couſier, plutôt d'un Chien de chaſſe,
Que je prendrois le ſoin d'examiner la race.

Nous

Nous n'aurons pas l'affront d'entendre publier,
Que l'amour du Metal a ſçu nous allier;
Suivant les loix de *Sparte* (*), & non ſelon l'Uſage,
L'Hymen forme des nœuds dans la Maiſon du Sage.
J'exige des vertus, je regarde le ſang,
La preſtance du corps, la fortune & le rang,
Comme on doit regarder dans un homme d'Egliſe
Ces riches Vêtemens que le luxe authoriſe.
Soïs par tes ſentimens & par ta probité,
Ainſi que par tes mœurs, homme de qualité.

C'eſt-

(*) *Suivant les loix de Sparte.*] A *Sparte*, on puniſſoit non-ſeulement ceux qui refuſoient de ſe marier, ou qui ſe marioient trop tard; mais encore ceux qui ſe marioient mal. La Loi ſur-tout étoit ſevère contre ceux qui, au lieu de s'allier en de bonnes Maiſons, c'eſt-à-dire en des Maiſons de vertu & de probité, ne cherchoient que les Maiſons opulentes. A *Sparte* ſe marier par interêt, c'étoit s'encanailler de la manière la plus infame.

C'eſt-là ce que de toi ma gloire doit prétendre,
THOMAS DIAFOIRUS, à ce prix ſois mon Gendre.

EPITRE
A
HARPAGON.

Divitiæ apud ſapientem virum in ſervitio ſunt; apud ſtultum in imperio.

Senec de vita beata, Cap. XXVI.

Les Richeſſes ſont eſclaves chez le Sage; elles ſont Reines chez le Fou.

Ne crains plus, Harpagon, les Momus indiſcrets,

Le Siecle ſerieux rend les Railleurs muets.

Nos mœurs ſont en effet telles, que l'Avarice

Se trouve une Vertu, loin d'être encore un Vice;

Le Cenſeur le plus rude en toi va reſpecter

Des Mortels, qu'un Demon auroit peur d'irriter.

A voir

A voir comme en rampant l'humaine Créature,
Pour ſe gorger de biens, ſupporte la torture,
On diroit que l'Argent effaçant tout péché,
L'Homme achete le Ciel ainſi qu'un Evêché.
Pouvons-nous mieux prouver quel Eſprit nous domine,
Qu'en inſpirant d'abord l'amour de la *lézine*
Aux Etres nés de nous, afin d'eteindre en eux
Ce tendre naturel qui les rend genereux?
Le Pere oſe à ſon Fils impoſer la ſottiſe
De traîner ſes beaux jours en Noble de Veniſe.
S'il penſe que le Ciel n'a mis entre ſes mains
Des Biens que pour en vivre, & ſervir les Humains,
A nos yeux devorans, c'eſt un Prodigue inſigne:
Les Grands de leur faveur le ſuppoſent indigne;

C'eſt

C'eſt un fait ſi connu, qu'on a vu plus d'un Fat
Ladre par politique, & par prudence ingrat.
Sans doute, pour pouvoir obtenir quelque Office,
Il faudra faire enfin des preuves d'avarice,
Comme, en certains Climats, le Noble criminel
Fait des preuves d'orgueil pour vivre de l'Autel.
La Fortune autrefois favoriſoit l'Audace;
Elle eſt folle aujourd'hui de l'Animal tenace.
A-t-elle des treſors? elle court les cacher
Chez le Dragon qui veille, & qui n'oſe y toucher.
Nous trouvons dans l'Avare un merite funeſte,
Merite qu'on cajole autant qu'on le déteſte.
Vous voit on fort dans l'art d'inventer des Impôts,
Qui rongent ſourdement le Peuple juſqu'aux os?

Ce grand talent ſuffit; votre fortune eſt faite.
Comme on croit qu'un cœur dur marque une bonne tête,
L'Orgueil s'abaiſſera juſqu'à vous rechercher.
Vous parviendrez un jour à l'honneur d'ecorcher,
En quelque auguſte Nom, cette utile Canaille,
Qui vit pour travailler & pour payer la Taille;
Honneur, ſublime honneur, dont tant d'illuſtres Foux,
Au gré de Belzébut, ſont lâchement jaloux.
L'Avare, ſur la foi de ſa ſeule avarice,
Voit les treſors d'autrui rouler pour ſon ſervice.
C'eſt au Ladre connu qu'on ne refuſe pas
L'opulente Heritière aux ſolides appas.
L'Avare, homme de poids dans l'eſprit du Vulgaire,
Fait valoir ſes conſeils, & ſe rend neceſſaire;

C'eſt

C'eſt l'Oracle des Sots, &, quoique ſans amis;
C'eſt encore un Tyran, auquel tout eſt permis.
Tel, dans la triſte nuit de ſes Caves ſecrettes,
Enterre chaque jour de peſantes Caſſettes,
Qui, s'il ne vole pas l'avoine à ſes Chevaux,
Ne nourrit ſes Enfans qu'en comptant les morceaux.
La Terre porte encore un Eſcroc en ſix lettres (*),
Qui vendit ſans rougir le DIEU de ſes Ancêtres,
Qui ne pouvant, *ſans dot*, établir aiſément
Sa fille, fille unique & propre au Sacrement,
La declara ſoudain Bâtarde adultérine,
Et d'une bouche ainſi delivra ſa cuiſine.

Pendant

(*) *La Terre porte encore un Eſcroc* &c.] L'Original de ce portrait s'eſt noyé, & ſa Veuve, ſortie du Couvent, s'eſt remariée.

Pendant le quart du Siècle, il fut le digne Epoux
D'une Thaïs Chrétienne, & n'en fut point jaloux.
Mais l'Or ne pleuvant plus au giron de la Dame,
Le Traître s'en defit par une voye infame;
Quatre murs mal blanchis renferment pour toujours,
La galante Moitié du plus affreux des Ours.
Sans femme, ſans enfans, chargé de biens immenſes,
Il ne craint plus le Ciel, mais il craint les dépenſes.
Il paſſe dans le coin d'un antique Salon,
Sans huitres les Hyvers, les Etés ſans melon;
Et, content d'epargner, ce Pindare moderne (*)
Fait tirer ſon Nectar du fond d'une Citerne.

C'eſt

(*) *Et, content d'épargner, ce Pindare moderne* &c.] Ἄριστον μὲν ὕδωρ. Il n'y a rien de meilleur que l'eau, *dit Pindare*, & *Harpagon* conſeilla à ſon fils, qu'il ſuppoſoit malade, de boire un grand verre d'eau fraîche à la cuiſine.

C'eſt l'Homme, le Docteur, que j'oſe propoſer
A quiconque ne vit que pour théſauriſer;
Mais je l'offre de même à quiconque veut peindre
L'Animal le moins plaint, quoique le plus à plaindre.
Quand nous ignorons l'art de payer ſans chagrin
Boucher & Boulanger, Tailleur, Marchand de vin,
Nous devons envier, quelles que ſoient nos Rentes,
Le ſort des Animaux, des Arbres & des Plantes,
Ou le ſort de ce Roi, qui ſçut pendant ſept ans,
Couvert d'un poil hideux, brouter l'herbe des Champs.
En nos tems ſomptueux, où, même à pure perte,
Il faut, le long du jour, tenir la bourſe ouverte,
L'Avare doit ſouffrir cent fois plus de douleurs,
Qu'une femme en travail dans les grandes chaleurs.

Vous êtes-vous acquis le renom d'être chiche?
Chacun à vos depens voudroit devenir riche,
Femme, enfans & voisins, servantes & valets,
Pour vous ronger le cœur, vous tendent des filets,
A coup sûr, s'ils osoient, ils brûleroient vos granges;
Qui tourmente un Vilain croit divertir les Anges.
Tu dois me confesser, que le plaisir exquis
De passer en revûe un nombre de Louis,
Ne peut te soulager dans les transes mortelles,
Où te jette l'achat des moindres bagatelles.
Si j'avois à prouver contre nos Medecins,
Que l'homme ne meurt point du poison des chagrins.
Je produisois d'abord un Ladre octogenaire,
Qui, mangeant à ses frais, sent toute sa misère:

Le

Le pain d'autrui l'affame, au point que tout Vivant
Semble à ſes yeux jaloux un Rival triomphant.
Nous donnons, ſur la foi d'un Principe bizarre,
Des Tuteurs au Prodigue, & jamais à l'Avare:
Je voudrois qu'en rouvrant le Coffre du premier,
Le Magiſtrat bornât l'épargne du dernier.
Dira-t-on, qu'un Grigou, puni par l'avarice,
Expireroit bien-tôt dans ce double ſupplice?
Que perdroit le Public à la mort de ce Fou,
Qui, pour le Bien commun, ne perdroit pas un ſou?
L'Argent doit circuler; qui l'arrête en ſa courſe,
Devroit dans l'Ocean circuler tête en bourſe;
C'eſt du Bonheur public l'Ennemi declaré,
Et c'eſt toujours trop tard qu'on s'en voit delivré.

Le plus vil Scelérat ſçait meriter l'eſtime
Au moins de ſes pareils, coupables de ſon crime ;
Cartouche dans *Shépart* admiroit le Voleur (*).
L'Avare de l'avare abhorre la noirceur,
L'Avare en ſes pareils doit deteſter ſon vice,
Et prouver, contre lui, qu'il faut qu'on le haiſſe.
Lorſque dans l'Orient un Tyran ſuranné,
Squelette ſenſuel au Jeûne condamné,
Arrache à ſes Sujets ſans choix toutes les Belles,
Et, pour les contempler, s'empriſonne avec elles,
Ce Monſtre, à ton avis, n'eſt-il pas furieux ?
Que n'immole-t-il point au plaiſir de ſes yeux ?
Pourtant c'eſt ton portrait, Mortel inſatiable !
Ton Coffre eſt le Serail, où ta griffe éxécrable,
Renfer-

(*) *Cartouche dans Shépart* &c.] *Cartouche*, fameux Chef de Voleurs à *Paris*, comme *Shépart* à *Londres*.

Renferme ces Beautés, ces Piſtoles de poids,
Qui feroient le bonheur du Peuple & des Bourgeois.
Regarde l'Artiſan: deſœuvré, ſans pratique,
Il porte ton Arrêt dans ſon œil famélique,
Et de ſes cris perçans, qui te touchent ſi peu,
Hélas! tu dois repondre un jour devant ſon Dieu.
S'il ſe peut, Harpagon, que ton eſprit revêche,
Doute des verités que mon amour lui prêche,
Fais répandre en tous lieux le bruit de ton trépas,
Chacun dira tout haut ce qu'on ſe dit tout bas.
Le Peuple extravagant, à ſon delire en proye,
Dans tous les Carrefours ſignalera ſa joye,
Le nom du nouveau Mort d'épithètes chargé,
Sera de ſon hiſtoire un cauſtique Abregé.

Dès-lors, Pere aux Ecus, tes propres Domeſtiques
Fourniront au Public cent Farces ſatiriques;
Ce ſont des Perroquets, on a beau les nourrir,
S'ils n'oſent pas nous mordre, ils oſent nous ſalir.
Bien-tôt ton propre Fils, le Chef de la Famille,
Plus fou qu'un jeune *Anglois* ſortant de la Baſtille,
Plus fringant qu'un Sauteur du Manège echappé,
T'apprendra qu'il ſçait vivre en Fils emancipé.
Et quand déja ton ſang bouilliroit en ſes veines,
Toutes ſes paſſions ſeront autant de Reines,
Qui toutes à la fois attaquant le Magot,
Feront ce cher Dauphin & repic & capot.
Dans cet inſtant affreux, à ce moment horrible,
Vien, ſauve ton treſor de ſa perte infaillible,

Et

Et ſonge à te munir d'un flegme ſuffiſant,
Pour digérer encor l'affront le plus cuiſant.
Si, ſur le bruit flatteur de ta mort deſirée,
Tout un Peuple a fait voir ſa joye immoderée,
Tu verras la douleur du Peuple au deſeſpoir
De ne point eviter l'horreur de te revoir.

Mais quoi! du monde entier l'eſtime univerſelle,
Au prix d'un Ecu blanc, à tes yeux n'eſt plus belle!
Chercher des ſentimens dans le cœur des *Mammons*,
Hélas! dans un Brochet c'eſt chercher des poumons.
L'infamie & l'Enfer, ſelon toi, ſont ſans doute
Deux vains Epouvantails, qu'un foible Eſprit redoute:
Le Diable, que tu crains, Poltron, c'eſt le Voleur,
C'eſt lui qui te condamne aux tourmens de la peur.

Confeſſe encore ici, que par une injuſtice,
Qui chez tous les Humains eſcorte l'avarice,
Nul ne peut t'approcher, que ton cœur ſoupçonneux
N'y penſe decouvrir un Larron dangereux.
Toujours tu te crois duppe, en croyant l'honnête homme
Un Héros de Théâtre, un ſpécieux Fantôme;
Tu n'as jamais conçu, comment un Eſprit ſain
Peut-être ſcrupuleux ſur la façon du gain.
Ce maudit prejugé te rend intolerable,
Te rend hargneux, brutal, cruel, inexorable,
Toujours craintif & craint.. il n'eſt point de Goujat.
Qui devroit avec toi vouloir changer d'état.
Sois du moins convaincu, que ſi la Providence
Ne conſervoit tes jours par ſa Toute-puiſſance,

Quelque

Quelque Aſſaſſin, vangeur du Public maltraité,
Nous convaincroit bien-tôt de ta mortalité.
Et qui ſçait, Harpagon, ſi quelque Miſerable,
Déja contre ton ſein n'aiguiſe un fer coupable?
Peut-être que le Ciel, las de te protéger,
Aujourd'hui t'abandonne à qui veut ſe vanger;
Songe qu'un coup fatal, s'il t'arrache la vie,
T'arrache encor les fruits d'une longue induſtrie.
S'il eſt vrai que ton cœur, ſuivant ſes doux tranſports,
N'aime, ne voit, n'entend, ne vit qu'en tes Treſors,
Joſe te conjurer, au nom de ton Or même,
De vivre pour lui ſeul, en changeant de Syſtême.
Loin d'enfermer ton Dieu, comme un Dieu malfaiſant,
Deviens à ſon égard un Hôte complaiſant,

Permets-

Permets-lui de rouler dans des bornes préſcrites ;
Pourvû que la prudence en marque les limites,
Ce Dieu retournera, chargé de nouveaux biens,
Comme *Mentzel* (*) retourne au Camp des *Autrichiens*.
Tu vois la probité ſouvent néceſſiteuſe,
Et, faute de ſecours, en vain induſtrieuſe,
Tu dois le ſecourir ; c'eſt en la protégeant,
Qu'un Riche avec honneur place bien ſon argent.
Sois l'Ame du Négoce ; ouvre au Marchand ta bourſe ;
Qu'il promene ton Or du Midi jusqu'à l'Ourſe ;
Que par toi des Manans, oiſifs ou pareſſeux,
Faſſent du Champ ſterile un terroir fructueux.

Trans-

(*) *Comme Mentzel &c.*] Jean Daniel Baron de *Mentzel*, né, dit on, dans la Ville de *Leipſic*, Colonel des Houſſars au Service de la Reine de *Hongrie*, brille actuellement dans toutes les bonnes Gazettes, en attendant l'honneur de vivre dans l'Hiſtoire. Au rapport de toutes les Relations, ce brave Officier a privé la *France* de ſept Partiſans, tous gens de valeur & qui ſavoient leur metier.

Transforme les Ruiſſeaux en Canaux, en Rivières,
En *Colomb* (*) ſouterrain decouvre des Minières;
Rends, en un mot, ton vice utile au Genre Humain,
Et, pour mieux t'enrichir, enrichis ton Prochain.
Je t'implore aujourd'hui, Muſe de Simonide (†)!
Si jadis d'un Tyran inhumain & ſordide,
Tu fis, dans *Syracuſe*, un Prince vertueux,
Répand ſur mes Ecrits ton feu miraculeux!
Ma vanité renonce au talent équivoque
D'un mordant *Hipponax*, d'un cruel *Archiloque* (††),

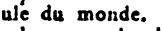
Leurs

(*) *En Colomb* &c.] *Chriſt. Colomb*, qui decouvrit l'*Amerique*, en fut peu récompenſé, & mourut en 1506.

(†) ——— *Muſe de Simonide.*] Ce fut *Simonide*, qui avec *Pindare* & *Bacchylide* civiliſa *Hiéron*, Tyran de *Syracuſe*, l'homme le plus avare & le plus brutal de ſon Siècle. Voyez dans le Dict. de *Bayle* les Articles de *Simonides* & de *Hiéron*.

(††) *D'un mordant Hipponax, d'un cruel Archiloque.*] Deux autres Poëtes Grecs, mais qui ſe rendirent redoutables par leurs Satires. *Hipponax* natif d'Ephèſe, étoit laid, petit & menu; & ſa laideur ſervit à l'immortaliſer, puiſqu'on ne le connoît que par les vers ſatiriques qu'il compoſa contre deux freres

Leurs lauriers ſont affreux ; je n'aſpire aujourd'hui
Qu'au don de convertir l'Avare malgré lui.
Hâtons-nous, vil Pécheur, ſouffre que je te traîne,
Pour l'honneur de ma Muſe, au bord de l'Hypocrène
A grands coups d'aſperſoir j'y veux t'éxorciſer,
Et chaſſer le Demon qui ſçait te maîtriſer.
Je connois la grandeur de ma noble Entrepriſe,
Je conſens qu'on la marque au coin de la ſottiſe ;
Mais, pourvû que j'arrache à ton cœur gangrené,
Un Acte genereux pour quelque Infortuné,
Que tu puiſſe goûter le plaiſir ineffable
D'affranchir de ſes maux un Etre miſérable,
Harpa-



freres Sculpteurs, *Bupalus* & *Athénis*, qui avoient fait ſa figure la plus ridicule du monde. Le Poëte lâcha contre eux des vers ſi mordans, que les deux freres diſparurent. *Archiloque*, natif de *Paros*, par une Satire ſanglante ſe vangea de *Lycambe*, qui lui avoit promis ſa fille en mariage. Ayant changé de ſentiment, le Poëte compoſa contre lui des vers ſi moqueurs, que *Lycambe* ſe pendit par deſeſpoir ; à ce que dit l'Hiſtoire.

Harpagon, je triomphe, & par mes cris joyeux,
J'annonce le Miracle au Public curieux.
Oui, le moindre Avant-goût des voluptés du Sage
Invite à la vertu l'Eſprit le plus ſauvage;
Un Bienfait bien placé, par ſes propres attraits,
Nous porte à redoubler nos dons & nos bienfaits.
Viens, pour te voir guérir de ta triſte infamie,
Des Hôtes du Pavé guérir la boulimie,
Sois le Pere des Gueux; c'eſt un tître ſi doux,
C'eſt un emploi ſi beau, qu'il les efface tous.
Si tu viens éprouver, Patron de la Canaille,
Le charme de nourrir un Pauvre ſur ſa paille,
Bien-tôt naîtront en toi ces tendres mouvemens,
Heureux avant-coureurs des nobles ſentimens:

Bien-tôt l'Humanité, cette lumière innée,
Saura deraciner ta *lézine* incarnée;
Soudain la Charité bannira de ton cœur
Le lâche Amour du gain, pour y placer l'Honneur;
Et l'Honneur dirigeant ta vie & tes largeſſes,
Nous verrons *Harpagon* digne de ſes Richeſſes.

EPITRE
A
ORMIN.

Quam inique comparatum est, ii, qui minus habent,
Ut semper aliquid addant divitioribus!
Terent. Phorm. Act. I Sc. I.

Quelle injuſtice, bon Dieu! que les Pauvres donnent toujours aux Riches!

Bени ſoit le Mortel, qui, fertile en Projets,
Aux Rois enſeigne l'art d'enrichir leurs Sujets.
C'eſt un Héros divin, auquel en chaque rue,
Il faudroit ériger en marbre une Statue.

Sans contredit, Ormin, le bienheureux Talent
De rendre un Prince aimable & ſon Peuple opulent,
Eſt un Preſent céleſte, & parmi nous ſi rare,
Qu'on accuſe le Ciel d'en être trop avare.
Mais ne blaſphémons point. Les Auteurs de nos maux
Sont ces Peſtes de Cour, politiques Bourreaux,
Qui, Corrupteurs hardis, par leurs conſeils perfides,
Renverſent les Projets de nos Sages timides.
Ainſi qu'en flagornant Tigellin pouvoit plus
Sur l'eſprit de Néron, que Séneque & Burrhus (*);

De

(*) *Sur l'eſprit de Néron, que Séneque & Burrhus.*] *Tigellin*, infame Flagorneur, & Intendant des plaiſirs de Néron, s'étoit tellement emparé de l'eſprit de ſon Maître, qu'il le gouvernoit à ſa fantaiſie, & lui faiſoit commettre mille crimes abominables, malgré les belles Leçons de *Séneque*, & les ſages conſeils du *Burrhus*. Après la mort de Néron, ce *Tigellin* ſe trouva réduit à ſe couper la gorge lui-même.

De même un Impoſteur chez le Prince vulgaire,
Detruit tous les efforts du meilleur Miniſtère.
On dit, (mais dit on bien?) en guiſe de bon mot,
Que l'habile homme eſt fourbe, & l'honnête homme un Sot.

Je dis que par malheur la Probité craintive,
En travaillant toujours, toujours demeure oiſive;
Il faudroit ſouhaitter, tels ſont enfin les tems,
Que tous nos gens de bien fuſſent des Impudens.
Oui, parmi nous, c'eſt peu qu'un Mérite ſolide
Se trouve ſoutenu d'un courage intrépide;
Le Don de l'impudence eſt le don merveilleux,
Sans lequel rarement on rend l'Etat heureux.
A quoi ſert qu'un Auteur en ſon harnois s'échauffe,
Pour prouver qu'un grand Roi doit être Philoſophe?

Si le nouveau Platon ne ſçait en même tems
L'art de purger la Cour des Wolſeys, des Triſtans (*);
S'il ne dit à ſon Roi, quand il faut le reprendre,
Ce que diſoit la Vieille au Pere d'Alexandre (†),
Il n'eſt pas l'homme fait pour s'ériger ſoudain
En Protecteur du Peuple auprès d'un Souverain;
Et ſon Livre farci de leçons ſalutaires,
Ne tournera jamais qu'au profit des Libraires.

Du

(*) *L'art de purger la Cour des Wolſeys, des Triſtans.*] *Thomas Wolſey*, fils d'un miſerable Boucher, devint Cardinal & Miniſtre tout-puiſſant auprès de Henri VIII. Roi d'*Angleterre*. La Tyrannie que ce Traître exerçoit ſur ſon Roi & ſur toute la Nation etoit telle, que *Charles-Quint* & *François* I. firent mille baſſeſſes pour le gagner. *Triſtan l'Hermite* occupoit auprès de *Louis* XI. un Emploi qui le rendit ſi exécrable à tous les gens de bien, *dit Varillas dans l'Hiſt. de ce Prince*, Liv. X., qu'ils n'oſoient prononcer ſon nom.

(†) *Ce que diſoit la Vieille au Pere d'Alexandre.*] Une pauvre vieille femme importunant *Philippe de Macédoine*, & le priant à pluſieurs repriſes de vouloir l'écouter, *Philippe* lui repondit qu'*il n'en avoit pas le loiſir. Ne vous mêlez donc pas d'être Roi*, lui cria la bonne femme. Le Roi, frappé de ce mot, s'en retourna dans ſon Palais, & remettant toutes ſes autres affaires, il donna audience à tous ceux qui ſe preſen-

Du *Sage de Cambray* le Roman éternel
Vaut, malgré la Critique, à l'Auteur un Autel.
En comptant toutefois les Princes de l'Europe,
Qui, tels qu'on nous depeint le Fils de Pénélope,
Ont regné ſur le Plan que Mentor ſçut tracer,
Nous ſerons, malgré nous, reduits à confeſſer,
Que le grand Fénelon, Precepteur de la *France*,
Ravit peu d'Ecoliers au Fourbe de *Florence* (*),
Qu'a produit cet Abbé dans les murs de *Paris* (†),
Grand Forgeur de Projets, qui reſtent des Ecrits?
Helas!

preſentérent, commença par cette pauvre femme, & paſſa ainſi pluſieurs jours à écouter ceux qui voulurent lui parler. *Plutarq. dans la Vie de Demetrius.*

(*) ——— *au Fourbe de Florence.*] *Nicolas Machiavel.* Les Maximes de ſa Politique ſont extrêmement dangereuſes, & propres à former des Tyrans, & non des Rois. Cependant il s'eſt trouvé des Auteurs qui ont entrepris de le juſtifier là-deſſus.

(†) *Qu'a produit cet Abbé* &c.] L'Abbé de *Saint Pierre*, de l'Academie Françoiſe, mort à *Paris* le 29 d'Avril 1743., eſt connu par le nombre prodigieux de *Projets*, qui compoſent

Helas! pour le Public il a fait voir ſon zèle,
Et le Miniſtre a ri des fruits de ſa cervelle.
Liſez, ô Souverains! liſez & méditez
Un Livre, où la Vertu vous dit vos vérités:
Un Livre fait pour vous, où la Sageſſe même
Sur l'art de bien régner vous ouvre ſon Syſtême;
L'Ouvrage, dont je parle, & que j'ai lu cent fois,
Sous un tître modeſte, eſt la Guide des Rois (*).

Tan-

ſent ſes Ouvrages de Politique. Son Projet de *Paix perpetuelle* a toujours diverti le feu Cardinal de *Fleuri*, qui, dans un Billet écrit à Mr. de *Fontenelle*, badine ſur cet article, & appelle l'Abbé de *Saint Pierre l'Apoticaire de l'Europe. V. la Biblioth. raiſonnée.*

(*) *Sous un tître modeſte* &c.] Sous le tître d'*Examen du Prince de Machiavel.* Cet Ouvrage étant au-deſſus de mes éloges, voici des Vers Latins d'un Poëte dont j'ignore le nom:

Qui ſolis opibus demens metitur honeſtum,
Regnandique artes utilitate probat,
Crimina cui Siculis non inficienda Tyrannis
Et Ferrum antiqua ſunt potiora fide,
Erubuit docuiſſe nefas, dum, Te duce, Virtus
Surgit, & ornatu nobiliore placet.

Quiſquis

Tandis que vous ferez des études ſi belles,
Princes, pour le bonheur de vos Sujets fidèles;
Tandis que vous prendrez tant d'auguſtes Leçons,
Afin d'éterniſer & Vous & vos Maiſons;
Pour ſervir le Public, mon Idôle & mon Maître,
Pour lui conter des Faits, pour le vanger peut-être,
J'écrirai, ſur la foi de Mémoires ſecrets,
L'Hiſtoire des Faquins punis pour leurs Projets.
Le nombre des punis eſt petit, je l'avoue;
Mais tel ſçut eſquiver le gibet ou la roue,
Qui, traînant dans l'horreur ſes jours infortunés,
Souffrit, en ſon vivant, le tourment des Damnés.

Il

Quisquis es, ô Vir magne, ô Dîs chariſſime Proles,
Autor divini concelebrate Libri!
Non ſemper terras vitiumque dolique tenebunt,
Iratos olim qui pepulere Deos.
Diva, ſed inviſas que fugerat ultima ſedes,
Jam redit, amplexus & petit illa tuos.

Il faut que d'un *François* je rime ici l'Histoire,

Dont *Erasme* en Latin conserva la mémoire,

Un Bourgeois de *Paris*, voyant non sans douleur (*),

Faute d'argent comptant, son Roi triste & rêveur,

Pro-

(*) *Un Bourgeois de Paris* &c.] Voici comment le celèbre *Roterodamois* rapporte l'histoire: *Referam Fabulam quam audivi Lutetiæ quum illic agerem, an veram nescio, certe verisimilem. Ostenditur in Foro frumentario, ni fallor, os Cloacæ, in qua se sepiliri jusserit quidam, quem sero pœnituit mali consilii. Viderat Regem tristem ac sollicitum. Causa mœroris erat angustia rei pecuniariæ. Is, quo Regem sublevaret, suasit ut ex minutis etiam rebus quas Rustici deferunt in Urbem, unum aut alterum æreum nummulum exigeret, idque in biennium duntaxat. Ex eo quum viderent in Urbe frequentissima colligi pecuniæ vim non modicam, videlicet juxta sententiam Hesiodi, ex multis minutis, conflata ingenti acervo, non remissum est, quod semel cœptum est dari.* Χαλεπὸν Χορίων κύνα γεῦσαι. *Immo ad hoc exemplum plures exactiones excogitatæ sunt. Qui dederat consilium, quum videret se non idem autoritatis habere in dissuadendo, quod habuerat in suadendo, quo de se ipso pœnas sumeret inconsulti consilii, simulque moneret alios ne ad eundem impingerent lapidem, testamento cavit, ut in ea Cloaca sepeliretur, in quam totius illius Fori sordes confluunt, in qua manet etiamnum in hunc usque diem exactionis executio. Erasm., in Lingua.* L'Inventeur du Projet fut *Jean du Pont-Alais Chef & Maître des Joueurs de Moralitez & Farces à Paris*, selon du *Verdier* pag. 749. de sa Bibliothèque. Suivant cet Auteur, Jean du Pont Alais par son Testament ordonna d'ensévelir son Corps " en une Cloaque, en laquelle s'égoutte l'eau de la „ Marée des Halles de la Ville de Paris, assez près de l'Egli- „ *St. Eustache*, là où il fut mis après son deces . . . .

„ Le

Propoſa qu'il devoit lever ſur la Denrée,

Pendant deux ans entiers, un leger droit d'entrée.

Le conſeil fut ſuivi dans un ſi grand beſoin,

La Cour même pouſſa le bon avis plus loin;

Tout paya des impôts; les deux ans expirèrent,

Et toujours dans *Paris* les Impôts demeurèrent.

L'Inventeur du Projet d'abord ſi bien goûté,

Se trouva ſans credit, ne fut plus écouté,

Lorsque

XXXX

„ Le trou, qu'il y a pour recevoir ces immondices, eſt cou-
„ vert d'une pierre en façon de Tombe, & eſt ce lieu ap-
„ pellé du nom du Teſtateur le *Pont-Alais.*" J'ai ouï dire, *continue du Verdier* „ que la repentance qu'il eut, ſur
„ la fin de ſes jours, d'avoir donné l'invention d'impoſer
„ un denier tournois ſur chacun Manequin de marée arri-
„ vant aux Halles, de tems que cela venoit à la foule du
„ Peuple, l'occaſionna de vouloir être ainſi enterré en tel
„ puant lieu, comme s'eſtimant indigne d'avoir une plus
„ honnête ſepulture." Feu Mr. de la *Monnoye*, dans ſon travail ſur les Bibliothèques de *Du Verdier* & de *La Croix du Maine*, a fait une Note ſur cet Article, pour rendre la tradition ſuſpecte, & je ne garantirai point le fait exactement vrai, quoique des Auteurs très-ſérieux le rapportent. Cependant, quand ce ſeroit un Fable, cette Fable auroit toujours ſon prix à cauſe de ſa bonne Morale.

Lorsque pour abolir ces droits, ſon propre ouvrage,
Il ſe mit à jouer un nouveau Perſonnage;
Il comprit qu'ici-bas rien n'eſt plus permanent,
Qu'un Fardeau qu'on impoſe au malheureux Manant:
Touché du repentir, il devint la victime
Du conſeil imprudent, dont il ſe fit un crime;
Et voulant ſe punir, & detourner tous ceux
Qui pourroient enfanter des avis dangereux,
Il fit un Teſtament à jamais remarquable,
Et qu'on executa, comme étant équitable:
Le Bourgeois ordonna d'enſevelir ſon corps,
Indigne de pourrir parmi d'honnêtes Morts,
Au fond du ſale Egoût, Reſervoir d'immondices,
Sous le Marché public, Theâtre d'injuſtices.

Par

Par des Recits pareils, que j'ai ſçu raſſembler,
Ma Plume ſe promet de quoi faire trembler
Ces Hommes inhumains, dont le triſte Génie
Eſt plus à redouter qu'une Armée ennemie,
Ces Monſtres-Ecorcheurs, qui font d'un tour de main
Cent mille Malheureux, pour plaire au Souverain.
Le Peuple maltraité n'imputé ſa miſère
Qu'à celui qui ſe dit ſon Tuteur & ſon Pere:
» Il eſt, *dit-on*, creé pour conſerver l'Etat;
» Il eſt de ſes Sujets le premier Magiſtrat,
» Le Conducteur, le Chef, le Dictateur auguſte,
» Mais il perd tous ſes droits en ceſſant d'être juſte".
Il eſt vrai. Neanmoins conſidérons qu'un Roi
Eſt le fils d'une Femme, ainſi que vous & moi.

Plus

Plus il a de pouvoir, plus il a de foibleſſes;
Il a des Favoris, peut-être des Maîtreſſes;
Il eſt homme en un mot, & nous n'avons nul lieu,
De crier contre lui, s'il n'eſt pas tel qu'un Dieu;
Ne ſoyons point ſurpris, qu'un Grand que chacun flatte,
Que chacun veut gâter, en peu de tems ſe gâte.
Le Peuple le plus propre à ſoutenir ſes droits,
Dès qu'il croit entrevoir le triſte ſort des Rois,
N'impute plus aux ſiens les demarches ſiniſtres,
Et, quand il doit ſe plaindre, il ſe plaint des Miniſtres:
Ce Peuple enfin conçoit, qu'un Mortel couronné,
De lâches Séducteurs ſouvent environné,
N'a point reçu du Ciel, parmi ſes Privilèges,
Le deſirable don d'eviter tous les Pièges;

Que

Que plus le Souverain eſt debonnaire & doux,
Et plus il eſt en butte aux trapes des Filoux.
Temoin un Prince Turc, dont les cendres ſacrées
De tous les *Muſulmans* ſont encore adorées;
Ce Sultan non guerrier (*), doux, juſte & ge-
nereux,
Travailloit nuit & jour, pour voir ſon Peuple heureux.
Mais malgré ſes travaux, malgré ſa vigilance,
Toujours le Grand-Vizir trompoit ſon eſpérance,
Au point qu'entre les mains du meilleur des Sultans,
L'Empire étoit en proye à cent petits Tyrans.

On

(*) *Ce Sultan non guerrier* &c.] *Amurath* III., qui mourut l'an 1595.; ſon Grand-Vizir s'appelloit *Sinan*. L'Hiſtoire de *Galba* répond aſſez à celle de ce Sultan, & notre illuſtre *Tacite*, le digne *Gordon*, n'a pas manqué de faire de bonnes Reflexions ſur les malheurs de *Galba*. Voyez *Diſcours ſur Tacite*. Ouvrage qui a été traduit de l'*Anglois*, & qui devroit l'être en toutes les Langues du Monde.

On vendoit les Emplois, ou vendoit la Juſtice,
Commerce floriſſant qu'exerçoit l'Avarice.
Tandis que le Vizir mangeoit des Millions,
Les Bachas s'engraiſſoient par leurs extorſions.
Un maudit Renegat, Enfant de la Fortune,
Engloutit le Treſor, la Reſſource commune;
Ce qui fit qu'au Serail le Monarque indigent
A peine ſubſiſtoit, par des emprunts d'argent.
Les Nains & les Muets perdirent leurs ſalaires;
Les valeureux Spahis, les braves Janiſſaires,
Sans armes, ſans Chevaux, ſans ſolde & ſans pain,
Abandonnés au Sort, luttoient contre la faim.
Cependant le Divan rempli d'Ames vénales,
Précipitoit l'Etat dans des Guerres fatales,

Guerres que l'Empereur ne put jamais finir,
Qu'en cédant plus d'Etats qu'il n'eût ſçu conquérir;
Il mourut de chagrin, les Dervis l'enterrèrent,
Et, ſans oſer pleurer, les Sages le pleurèrent.
Il falloit appaiſer les Manes du Sultan,
En égorgeant d'abord les Membres du Divan;
Il falloit inventer d'effroyables ſupplices,
Tant pour le Grand-Vizir, que pour tous ſes Complices;
Il falloit, avant tout, brûler à petit feu
Le Renégat, le Traître à ſon Prince, à ſon Dieu;
On ne peut exercer aſſez de barbarie,
Contre les Deſtructeurs de leur propre Patrie.
Mais ne parlons ici que de ces Scélérats,
Qui de leurs Souverains n'énervent les Etats,

Que

Que pour ſuivre à la Cour les maximes reçues,
En changeant triſtement des Princes en Sangſues.
Je dois trancher le mot : ces lâches Flagorneurs,
A les bien definir, ſont de Faux-Monnoyeurs.
Appauvrir des Sujets, pour enrichir le Maître,
C'eſt l'Ouvrage inhumain d'un Sot ou bien d'un Traître ;
C'eſt engager le Prince à faire, à ſes dépens,
Banqueroute à l'honneur, banqueroute au bon-ſens.
Et quel eſt donc, Ormin, cet effort de Génie,
De porter à l'Etat un coup de tyrannie ?
Quoi ! ſurcharger d'Impôts un Peuple tout ſoumis,
Le livrer aux Traitans, aux Fermiers, aux Commis,
Eſt-ce un art en nos jours ſi grand, ſi difficile ?
Non. C'eſt le Plan honteux d'un Miniſtre imbécile,

Qui,

Qui, faute de ſavoir le beau de ſon Métier,

Exerce indignement celui de Maltôtier.

Qu'on l'admire en ſa Cour, qu'on le comble d'éloges,

La Raiſon le condamne au ſupplice des Auges (*),

Supplice le plus propre à punir un Faquin,

Dont l'affreux Miniſtère au Peuple ote le pain.

Impo-

(*) ——— *au ſupplice des Auges.*] Le ſupplice des Auges, en uſage chez les anciens *Perſes* ſe faiſoit, au rapport de *Plutarque*, de la manière ſuivante. On mettoit le criminel à la renverſe dans une Auge, & après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre Auge, à la reſerve de la tête, des mains & des pieds, qui ſortoient par des trous faits exprès. Dans cette poſture, on lui preſentoit la nourriture neceſſaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui. Pour boiſſon on lui donnoit du miel detrempé dans du lait, & on lui en frottoit tout le viſage; ce qui attiroit ſur lui une quantité de mouches d'autant plus grande, qu'il étoit toujours expoſé aux rayons ardens du Soleil. Les vers, engendrés de ſes excremens, lui rongeoient les entrailles au dedans. Ce ſupplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant leſquels le Patient ſouffroit des tourmens horribles.

Impoſons, s'il le faut, à nos Riches ſordides,
Pour l'interêt commun, le fardeau des Subſides;
Saignons tous nos Craſſus, & ces Fats opulens,
Utiles au Public, ſeront moins inſolens.
Aux Lucullus mîtrés enlevons leurs Richeſſes,
Sources d'iniquités, ſources de leurs foibleſſes.
En reformant les mœurs, qui produit des Treſors,
Rend l'Etat invincible en dedans, au dehors,
Il fait plus: par l'effort d'une ſage induſtrie,
Il ſert ſon Dieu, ſon Roi, ſon Prochain, ſa Patrie.
On devroit ignorer ces Droits toujours maudits,
Dont la bonne Cérès voit charger ſes epis;
C'eſt au Luxe orgueilleux, c'eſt à l'Intempérance
A payer des tributs réglés ſur la depenſe.

Je ſouffre, quand je vois le Manant accablé
Ne pouvoir, ſans argent, manger ſon propre Blé.
Je fremis en ſongeant, que le Gueux qui mendie,
Des bienfaits qu'il reçoit va perdre une partie,
Et que ce Malheureux partage avec ſon Roi
Le pauvre Sou marqué qu'il a tiré de moi;
Si bien que ces Mortels que Dieu mit ſur des Trônes,
Des mains du Mendiant arrachent les Aumônes.
D'un Eſprit invectif je ne ſuis point doué,
Et, pour bien des raiſons, le Ciel en ſoit loué!
Toutefois, cher Ormin, le deſir d'être utile,
Deſir ſi naturel, quoique rare mobile,
A ſçu dans mon cerveau faire éclorre un Projet,
Digne de tous les Grands vieillis au Cabinet.

Celui des Ports de Mer (*), qui te doit l'exiſtence,

Sans doute enrichiroit les Maîtres de la *France*;

Le mien eſt plus ſuperbe, &, ſans cauſer des fraix,

Il doit rendre l'*Europe* heureuſe à tout jamais;

Que dis-je? la ſageſſe en paroît ſi profonde,

Qu'il fera, ſi l'on veut, la fortune du Monde.

D'ici j'entens deja les Momus ricaner;

Je vois des Foux puiſſans prêts à me chicaner;

Et j'ai bien deviné, ſi, ſur l'avis que j'ouvre,

On ſonne le Tocſin au *Sérail* comme au *Louvre*.

Mais

(*) *Celui des Ports de Mer* &c.] Otmin, pour faire gagner aux Rois de *France* quatre cens Millions de plus par an, inventa le Projet de mettre *en Ports de Mer toutes les Côtes de ce Royaume*.

Mais dois-je aux Préjugés, combattus tant de fois,
Immoler l'interêt des Peuples & des Rois?
Non. Pouvant rendre heureux tous les Climats enſemble,
Ma Reine, la Raiſon, ne veut pas que je tremble;
Bravons donc la fureur de tous les Grand-Vizirs,
Et montons, s'il le faut, au rang de leurs Martyrs.
Quoi qu'il arrive enfin, le Monde eſt ma Patrie,
Si je meurs pour ſon Bien je ne perds point la vie;
Tout Eſprit genereux doit raiſonner ainſi,
J'ai formé le Projet, quel qu'il ſoit, le voici.
Que ſuivant leurs Etats, & ſelon leurs Provinces,
Dans l'Univers entier, tous les Rois, tous les Princes,
Etabliſſent chez eux, avec diſcernement,
Un Corps de leurs Sujets, qu'on nomme Parlement;

Qu'il reſſemble à celui qu'on voit en *Angleterre*. . .

J'ai dit. Ainſi ſoit il, pour le Bien de la Terre!

EPI-

EPITRE

A

PERRIN DANDIN.

Non volo te ſurdum, non mutum, te volo cœcum.
Owen. Epipr. 30. Lib. I. ad Princ. Wallia.

Je ne veux pas que vous ſoyez ſourd, je ne veux pas que vous ſoyez muet, je veux ſeulement que vous ſoyez aveugle.

JUgez, Dandin jugez. Le meilleur des Arrêts
Eſt ſans doute celui qui termine un Procès.
Tout Juge pareſſeux, avare ou politique,
Qui, de ſon Tribunal Animal léthargique,

Voit gémir les Plaideurs, ſans finir leurs debats,
Eſt le plus inhumain de tous les Scélérats.
Il eſt indifferent, quel principe ou quel vice
Suſpende aux Tribunaux le cours de la Juſtice:
Le Juge eſt du Public un Eſclave important,
S'il n'eſt exact & prompt, rigide & vigilant,
S'il n'eſt point, en un mot, toujours tel qu'il doit être,
L'Eſclave du Public trompe & trahit ſon Maître.
Je connois la valeur de tous ces lieux communs,
Dont on ferme la bouche aux Plaideurs importuns;
Je connois les humains; je ſçai qu'un Juge eſt homme;
Je ſçai que le travail, qui deplaît, nous aſſomme;
Je ne puis que louer ces Conſeillers prudens,
Qui, jugeant un Procès, lui donnent tout ſon tems.

Mais

Mais quoi! pour decider, ſi tel Morceau de terre
Appartient de bon droit à Paul ou bien à Pierre,
Nous faut-il plus d'un Siècle, & ne devroit-on pas
Dans un tems limité debrouiller tout le cas?
Diſons la verité: diſons que la Juſtice
Reſpecte en la Chicane une Mere nourrice.
Jadis en plein Theâtre un Comique Railleur (*)
Aux fiers *Athèniens* reprocha cette horreur.
Mais s'il perdit le ſel prodigué dans ſes Scènes,
Les Juges de nos jours ſont comme ceux d'*Athènes*;
Nos

(*) *Jadis en plein Theâtre un Comique Railleur* &c.] *Ariſtophane* dans les *Gueſpes*. Il faut être ennemi juré des Anciens pour ne pas tomber d'accord, que cette Comedie doit avoir eu un merite que nos Comiques ne donnent point à leurs Pièces. *Racine*, qui devoit tant aux Anciens, connut les beautés de ce Chef-d'œuvre, ſur le plan duquel il donna les *Plaideurs*. Mais *Racine* ſe garda bien de dire aux Juges de ſon Païs ce qu'*Ariſtophane* avoit dit aux Juges d'*Athènes*. Je ne cenſurerai point une Pièce de *Racine*; mais je ne ſaurois m'empêcher de dire, que ce grand Homme auroit pu mieux faire, en donnant une *Ecole* où les Magiſtrats & les Plaideurs auroient appris à ſe réformer.

Nos Satires contre eux, loin de les convertir,
N'ont que le triſte honneur de les mieux divertir.
„ Que ne ſuis-je le Chef de quelque Aréopage,
„ Diſoit Fatin, charmé de quitter ſon Village;
„ Le Public me verroit, un bandeau ſur les yeux,
„ Fidèle à mon ſerment, juſte & laborieux;
„ Ce ſeroit la Chicane, à mon aſpect muette,
„ Qui pleureroit en vain ſa honte & ſa defaite."
Ainſi parla Fatin, & grace à ſes Amis,
Il ſe vit, ſur la foi, Preteur en ſon Païs.
En ſa faveur ſi DIEU daignoit faire un Miracle,
Le nouveau Salomon vaudroit mieux qu'un Oracle;
Mais jusqu'ici, Dandin, il veut bien diſpenſer
Tous ſes Concitoyens du ſoin de l'encenſer;

Con-

Content de recevoir les Epices à terme,
Il donne au plus offrant ſon Tribunal à ferme.
Avec vingt mille Ecus & quatre mots Latins,
Un Sot s'aſſied en *France* au milieu des Dandins;
Il revend à ſon gré la Charge qu'il éxerce,
Et le ſeul Etranger rougit de ce Commerce.
Tandis que le *François*, ſous un Roi ſouverain,
Oſe acheter le droit de juger ſon Prochain,
En d'autres Régions le *bon plaiſir* des Maîtres
A l'aveugle Thémis fait recevoir ſes Prêtres;
Abus ſi ſcandaleux, qu'il éteindroit en nous
La fureur de plaider, ſi nous étions moins foux.
Pour former la Maiſon de la moindre Princeſſe
On prend des gens triés avec délicateſſe,

On

On ne conſulte en tout que la droite Raiſon;
Mais lorsque de Thémis on règle la Maiſon,
Le choix tombe ſur ceux qu'on veut pourvoir d'Offices,
Et toujours la Fortune y mêle ſes caprices.
On ne peut, ſans frémir, ſonger par quels canaux
Le Chrétien, peu Chrétien, monte en nos Tribunaux,
Lui qui devroit trembler au moment qu'on le nomme
Pour remplir le devoir le plus triſte de l'Homme.
L'un, pour ſe voir Archonte, épouſe à nos dépens,
Comme le Roi de Garbe une *Alaciel* du tems (*).
L'autre vend aux Caffards ſi lâchement ſon Ame,
Que même *Bonneval* (†) trouve la Vente infame.
Croi-

(*) *Comme le Roi de Garbe une Alaciel du tems.*] Voyez dans les Contes *de la Fontaine: la Fiance du Roi de Garbe.*

(†) *Que même Bonneval* &c.] Le Comte de Bonneval, qui s'eſt fait Turc par *deſeſpoir*, & dans l'*eſpérance* de ſe vanger de la Cour de *Vienne*. Il eſt aujourd'hui *Bacha à trois queues*; & bien loin de tenir le langage des Apoſtats, il convient de bonne foi, qu'il n'a pris le Turban que par deſeſpoir.

Croirai-je que ces Foux ſe damnent tout exprès,
Pour ſervir le Public, en vendant nos Procès?
Non. Je croirois plutôt que l'Hébreu ne trafique,
Que pour mieux avancer l'utilité publique.
Sois à jamais loué, Monarque des Perſans,
Cambyſe! & daigne ici recevoir mon encens (*).
Si, pour faire trembler tout Juge mercenaire,
Tu fis aſſeoir un Fils ſur la peau de ſon Pere,
Sous nos Princes Chrétiens, des Juges-Ecorcheurs
Repoſent mollement ſur les peaux des Plaideurs;
Et vivans de rapine à l'ombre de leurs Sièges,
Des Chevaliers d'*Alger* ils ont les Privilèges.

Ne

(*) *Cambyſe!* &c.] Ce Prince fit mourir un Juge royal, qui s'étoit laiſſé corrompre par des preſens. Il ordonna qu'on mît ſa peau ſur le Siège où ce malheureux avoit coutume de prononcer ſes jugemens iniques, & où ſon fils, qui ſuccedoit à ſa Charge, devoit s'aſſeoir, afin que la peau de ſon Pere l'avertît de ſon devoir. *Hérodote* Liv. V. Chap. 25.

Ne blâmons qu'à regret ces maigres Magiſtrats,
Qui, pour faire par jour au moins un bon repas,
A l'exemple des Saints, reçoivent les Offrandes,
Et laiſſent au bon DIEU le ſoin de nos Demandes.
Hélas! l'air du Palais eſt ſi contagieux,
Qu'un Juge incorruptible eſt aſſez vertueux.
Si la fureur du gain ne va point jusqu'au crime,
Il peut, ſelon nos mœurs, prétendre à quelque eſtime,
Ainſi qu'un Juge intègre, en nos tems criminels,
Pourroit, ſans indecence, éxiger des Autels;
Plus je le vois rigide, & plus je le revère,
Au Temple de mon cœur, comme un Dieu tutelaire,
Vous, Protecteurs des Loix, Vous, dont la probité
Ne fit jamais baiſſer les yeux à l'Equité;

Vous

Vous qui bornez toujours votre gloire ſolide
A porter le ſurnom que portoit *Ariſtide!*
Faut-il, pour exprimer ce que je ſens pour vous,
En baiſant votre Robe, embraſſer vos genoux?
Ordonnez, j'obéïs; au Juſte rendre hommage,
Ce n'eſt point un effort, c'eſt le plaiſir du Sage,
En revenche abhorrons, moins pour nos interêts,
Que pour l'honneur du Monde, un vil Marchand d'Arrêts,
Dont le Négoce affreux ſouvent eſt plus fertile
En lâches cruautés, qu'une Guerre civile.
Plaideurs, à quels Brigands vous vois-je aſſujettis!
Les Rois ſont nos Bergers, nous ſommes leurs Brebis;
Si peut-il, Dieu puiſſant! que ces Bergers ignorent,
Que ce ſont leurs Mâtins qui ſous eux nous devorent?

Ces

Ces Bâtards de Themis, aux yeux clairs & perçans,
Mais qui, muets & ſourds aux cris des Innocens,
Ne peſent que les dons du Corrupteur coupable,
Sont nos fiers Tyranneaux de race invulnerable.
Ils font parler nos Loix, comme des Impoſteurs
Jadis firent parler leurs Dieux prognoſtiqueurs:
Et par cet art maudit, quand il plaît à ces Traîtres,
Nous changeons tous d'état, comme nos biens de Maîtres.
Apprens Poſterité, ſans l'oublier jamais,
Apprens, qu'en notre Siècle, un Houſſart de Palais
Sçut ſi bien travailler, qu'une Province entière,
Avec ſes environs, lui devint tributaire;
Il pilla le Manant de Tailles ſurchargé,
Ainſi que le Bourgeois, les Nobles, le Clergé,

Quoi-

Quoique Dieu l'eût crée pour ſervir la Patrie,
En Crocheteur public, tout le tems de ſa vie.
Des Frippons, qui, toujours aſſûrés du ſuccès,
A quiconque étoit riche intentoient des procès,
Servoient de Chiens galeux à ce Chaſſeur infame.
Lui-même decouvrit effrontément la trame,
Lorsqu'à ſon tour plaideur il voulut que Thémis
Du plus noir des forfaits lui fît toucher le prix.
Il produiſit au jour un Pacte abominable,
Qui de la trahiſon le déclaroit coupable,
Où même en termes clairs ſes crimes detaillés
Prouvoient les droits conſtans des Plaideurs dépouillés.
Mais Cambyſe n'eſt plus. Néméſis endormie
Laiſſe au Hazard le ſoin de punir l'infamie.

J'ai vu, Dandin, j'ai vu le Monſtre ſuborné,
Ainſi qu'un *Kouli-Kan*, pour ſes vols couronné ;
Le Ciel y conſentit, pour degoûter le Sage
D'un honneur qui ſouvent tombe au Fourbe en partage.
Depuis que l'on a ſçu delivrer le Barreau
De la crainte de DIEU, de la peur du Bourreau,
Et que de ſens divers nos Loix ſont ſuſceptibles,
Nous devons nous attendre à des Scènes horribles.
De mille gens de bien ſi la commune voix
Aux clameurs du Public peut donner quelque poids,
L'Orgueil & l'Interêt, l'Amour & ſes foibleſſes,
Au culte de Thémis conſacrent des Prêtreſſes.
Il eſt dans l'Univers des Juges ſouverains,
Qui, pour ne point ſouiller leurs innocentes mains,

Per-

Permettent aux Plaideurs opulens & prodigues
De gagner leurs procès par de ſourdes intrigues.
Trouvez-vous dans l'Epoux un Minos ſans pitié?
Il vous reſte à fléchir le cœur de ſa Moitié;
Ou ſi le fier Minos eſt l'Amant d'une Belle,
Portez alors vos dons aux pieds de la Donzelle.
Rampez ſous la Catin en flatteur genereux;
Jouez toujours contre elle en joueur malheureux;
Et vous verrez qu'enfin, pour prix de vos dépenſes,
La Belle à ſon Amant dictera vos Sentences.
Trop heureux néanmoins, ſi, dans nos Tribunaux
On ne voyoit régner que ces honteux défauts!
Mais d'affreux Préjugés, non moins forts que les vices,
Font commettre aux humains mille & mille injuſtices.

Que dirons-nous, Dandin, de ce Juge bigot,
Qui, s'il rendoit juſtice aux droits d'un *Huguenot*,
Croiroit que dans le Ciel tous les Saints & les Saintes
En pleureroient de rage, en porteroient des plaintes?
Que dirons-nous du Sot, decidant tous les Cas,
Sur la foi du renom qu'on prête aux Avocats?
Que dirons-nous du Lâche, eſclave de ſa haine,
Ou dupe, malgré lui, d'un panchant qui l'entraîne?
Que dirons-nous du Fou, qui croit les droits fondés
De ceux qui par des Grands lui ſont recommandés?
Ne diſons rien ici de tous ces Miſérables,
Plus ils ſont criminels, plus ils ſont redoutables.
Mais, dût-on dès demain, pour l'honneur du métier,
M'interdire à jamais encre, plume & papier,

Dût-on

Dût-on me condamner, comme un Eſprit revêche,
Au ſupplice ennuyeux de la vieille Pimbeche (*),
Miniſtres de Thémis, a vous je veux parler,
Puiſqu'au Repos public vous devez tous veiller.
Si, prolongeant nos maux par votre indifference,
Vous portez ſans effet le Glaive & la Balance,
Tremblez; du juſte Ciel redoutez le courroux,
Les Jugez infernaux nous vengeront de vous.
Peuples de l'Orient, vous n'êtes point barbares:
Si les Juges chez vous ſont cruels, ſont avares,
J'en vois qui ſont de même avares & cruels;
Mais du moins vos Procès ne ſont pas éternels.

Les

(*) *Au ſupplice ennuyeux de la vieille Pimbeche.*] Yolande Cudaſne, Comteſſe de Pimbeche, Orbeche *& cætera*, en vertu d'un Arrêt, vêtue & nourrie, n'oſoit plus plaider pendant tout le reſte de ſes jours.

Les Cauſes ſont chez vous peut être mal plaidées,
Qu'importe? en peu de jours on les voit decidées;
Et nous, nous heritons de nos propres Ayeux,
Du deſolant fardeau des procès ruïneux.
Bienheureux parmi nous qui termine une guerre,
Dont ſon cher Triſayeul vit aſſaillir ſa Terre,
Et qui, pour maintenir un Arpent conteſté,
Ne mange point en fraix le Champ non diſputé!
Malheur à l'Inſenſé, dont la bouche novice
Contre un Grand-Oppreſſeur implore la Juſtice!
Il faut le comparer ſans doute à cet Amant,
Qui conte aux durs Rochers ſes vœux & ſon tourment,
Sa languiſſante voix pénètre dans les nues;
Mais les Juges pour lui ſont autant de Statues.

Les

Les *Achabs* de nos jours ne font plus lapider
Le *Naboth* ſcrupuleux; on l'oblige à plaider.
On ouvre au bon Naboth un gouffre de miſères,
Il perd, avec ſon pain, la Vigne de ſes peres;
Naboth eſt ce Hibou, ſur lequel les Oiſeaux
Fondent de toutes parts, pour le mettre en morceaux.
Plût au Juge éternel que les Races futures
Priſſent ces verités pour autant d'impoſtures!
De quel cœur pouvons-nous benir nos Souverains,
En voyant la Juſtice entre d'indignes mains?
Ce Roi, qu'on nomme Grand, qu'on nomme Prince auguſte,
Eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt encor plus juſte (*)?
Eſt-il

(*) *Eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt encor plus juſte?*] *Phébidas*, General des *Lacédemoniens*, fit cette noble reponſe à des Courtiſans, qui vouloient lui donner une idée extrêmement haute de la grandeur du Roi de *Perſe*. Ce Roi, *diſoit-il*, que vous appellez Grand, comment eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt encore plus juſte?

Eſt-il Prince, eſt-il Roi, lorsque dans ſes Etats
Le Fort mange le Foible, aux yeux des Magiſtrats ?
Ainſi qu'on puniroit un Machaon indigne,
Qui, pouvant nous tirer d'une fièvre maligne,
Nous laiſſeroit languir, au péril de nos jours;
Je voudrois qu'on punît ces Juges qui ſont ſourds,
Qui par ſerment aſtreints à finir nos querelles,
En ne prononçant point, les rendent éternelles.
Du *Silence* autrefois on fit un Dieu prudent;
Il devient au Palais un Démon impudent;
Toujours j'y craindrai plus un coupable ſilence,
Que toutes les horreurs d'une injuſte Sentence.
Comme on joue en plaidant de gros jeux de hazard,
Où le Vainqueur périt, s'il triomphe trop tard,

Ce n'eſt pas le procès que je perds qui m'opprime,
Le procès indécis eſt celui qui m'abîme.
O Caton Bas-Normand ! O Soleil d'Equité !
Pour l'honneur de la Robe & de la Chrétienté,
Jugez toujours, jugez. Tandis que vos Collégues,
Sinon ſourds & muets, ſeront ſourdauts & bégues,
Pour vous ſoyez aveugle, & faites du Palais,
Malgré les Chicanneaux, un Temple de la Paix.
Jugez, Dandin, jugez ; l'œuvre en eſt méritoire,
Tout Plaideur hors de Cour eſt hors du Purgatoire.

EPITRE
A
RAGOTIN.

Ita vita eſt hominum, quaſi cùm ludas teſſeris :
Si illud, quod maxume opus eſt jactu, non cadit,
Illud quod cecidit forte, id arte ut corrigas.

Terent. Adelph. Act. IV. Sc. VI.

Dans la vie il faut tenir la même conduite que dans le jeu de dez : s'il arrive que vous n'ameniez pas le point qu'il vous faut, c'eſt à vous à corriger, par votre addreſſe, celui que le hazard vous a envoyé.

Sous quel Aſtre malin ſommes-nous nés tous deux,

Pour nous voir les jouets d'un Sort capricieux ?

Ragotin, ſans bâtir un Temple à la Fortune,

Nous pouvons terminer notre courſe importune.

Oui,

Oui, ſi je m'aviſois de coucher par écrit
Les maux que j'ai ſoufferts en ce Siècle maudit,
Tu tomberois d'accord que ma burlesque Hiſtoire,
En effaçant la tienne, eſt difficile à croire;
Ce n'eſt qu'un long tiſſu de déſaſtres divers,
Qu'enchaîna le Deſtin pendant ſoixante Hyvers.
Hélas! en me voyant, on voit un Phénomêne:
L'inſtant de ma naiſſance attira *Melpomêne*,
Qui, tandis que *Lucine* accordoit ſon ſecours,
A ma Mere effarée addreſſa ce diſcours.
„Surmonte tes douleurs, Mortelle fortunée,
„Et benis à jamais cette inſigne journée,
„Où de tes flancs féconds, pour la ſeptième fois,
„L'Hymen tire un tribut qu'il conſacre à mon choix.

„Ce

„Ce Fils, qui vient de naître, au ſein de ſa Patrie
„Cueillera des Lauriers, ſans irriter l'envie.
„Ce Fils, moins vertueux qu'Avocat des Vertus,
„Sera fruſtré des dons que diſpenſe Vénus (*);
„Cependant quelque affront que la laideur s'attire,
„Des Peintres voudront bien ne faire un beau Satyre;
„Il eſt vrai, qu'en tout tems, accablé de Revers,
„Il ſera malheureux, mais il fera des Vers."

Elle dit, elle part; & le Tems, interprête
Du triſte Pronoſtic de la Muſe diſcrete,
Accomplit tous les jours cet Oracle odieux;
Je fais des Vers enfin, & je ſuis malheureux.

Toute-

(*) *Sera fruſtré des dons que diſpenſe Venus.*] Comme le divin *Homère* a dit: δῶρα Αφροδίτης, *les dons de Venus*; c'eſt-à-dire, la beauté du teint & des cheveux, la belle taille, l'air, la grace &c. J'ai l'honneur de reſſembler à *Ragotin*, par la figure.

Toutefois, Ragotin, ſans faire des grimaces,
Sans froncer le ſourcil, je ſubis mes disgraces,
Me ſentant convaincu, que l'homme doit ſouffrir
Jusqu'à ce qu'il arrive au bonheur de mourir.
Ne crois pas que ces Dieux, qui portent des Couronnes,
Soient exemts de nos maux, quoiqu'aſſis ſur des Trônes.
Dans ſa Couronne d'or, plus d'un Prince orgueilleux
S'emboite le viſage & ſe bouche les yeux (*).
Le Trône eſt trop ſouvent un Siège qui chancelle;
Par fois il eſt plus dur qu'un vieux pommeau de ſelle (†);

Tel

(*) *S'emboite le viſage & ſe bouche les yeux.*] Comme *Ragotin* dans ſon Chapeau. C'eſt ce qu'on apprend de l'Hiſtoire.

(†) *Par fois il eſt plus dur qu'un vieux pommeau de ſelle.*] Ragotin connoiſſoit les ſituations pénibles. V. *le Rom. Com.* Part. I. Ch. XIX. à la fin, & Part. II. Ch. XVII.

Tel nous paroît heureux, & tel s'en vante aſſez,
Qui dans un vilain Vaſe a les piés enchaſſés (*).
Tout homme eſt glorieux; le plus plantif nous cache
Le Mal où ſon orgueil entrevoit quelque tache.
Mais pourquoi voudroit-on follement ſe trahir,
Et divertir des Sots qui pourroient nous haïr?
Pour nous vanger du Sort & de nos Adverſaires,
Changeons nos maux cuiſans en des maux ſalutaires.
C'eſt le Fou qui ſe perd en ſon propre bonheur,
Mais le Sage à ſes fins fait ſervir ſon malheur;
Themiſtocle trouva, par ſa ſeule prudence (†),
Dans ſon funeſte éxil une Fortune immenſe.

On

(*) *Qui dans un vilain Vaſe* &c.] Disgrace connue de Ragotin. Voyez *le Rom. Com.* Part. II. Ch. VII. & VIII.

(†) *Themiſtocle trouva* &c.] *Themiſtocle*, banni d'*Athènes*, parvint à un ſi haut degré de faveur auprès d'*Artaxerxe*, Roi de *Perſe*, qu'il ſe vit honoré & recherché de tout le monde

On voit qu'un fin Joueur, toujours ſe poſſédant,
En gagnant eſt tranquille, & le même en perdant.
Si dans le Jeu de dez, la fortune contraire
Lui refuſe le point à ſon jeu neceſſaire,
Loin d'en gronder le Ciel, il ſçait, ſuivant ſon art,
Mettre à profit celui qu'amene le hazard;
C'eſt ainſi, Ragotin, que tout grand Perſonnage
D'un mauvais coup du Sort doit tirer avantage.
En ſortant d'un Vaiſſeau, Céſar tombe, & ſoudain (*)
Ce Guerrier rend ſa chûte utile à ſon deſſein;

En

monde à la Cour de ce Monarque. Auſſi dit-il un jour à ſes Enfans, voyant ſa table ſuperbement ſervie; *Mes Enfans, nous étions abſolument perdus, ſi nous n'euſſions été perdus. Plutarq. Vie de Themiſt.*

(*) *En ſortant d'un Vaiſſeau Céſar &c.*] *Cæſar prolapſus in egreſſu navis, verſo ad melius omine, Teneo Te, inquit, Africa! Suet. in Vit. Cæſ.*

En un préſage heureux il change ſa disgrace,
Il s'écrie avec joye : *Afrique ! je t'embraſſe.*
Imitons ce Romain, &, par des traits prudens,
Triomphons en Ceſars de tous les contretems.
J'excuſe un jeune Fat, qui, manquant de cervelle,
Trompette de ſes maux la ſotte Kirielle:
Mais lorsqu'en ſes malheurs un Eſprit eclairé,
Un Buſſi Rabutin, rampe en deſeſperé (*),
Je ſoutiens hautement qu'en s'abregeant la vie
Ce Mortel plein d'eſprit n'eſt qu'un petit Génie.
A *Sparte* les Enfans, ſans gémir, ſans pleurer,
En attendant la mort ſe laiſſoient déchirer;

Et

(*) *Un Buſſi Rabutin* &c.] Quelque eſtime que j'aye pour tous les Rabutins, ici la verité m'échappe. La deſolation du feu Comte de *Buſſi*, peut faire honneur à ſon eſprit, mais jamais à ſon cœur. Ramper ingénieuſement, ce n'eſt pas ſe comporter en grand homme.

Et Ragotin, plus fier qu'un Héros ſur la Scéne,
Le Ciceron du *Mans*, le Virgile du *Maine*,
Peut-il ne point rougir, lorsqu'au moindre chagrin
Il joue en enragé le Rôle d'un Mâtin (*)?
Apprens d'un Oſtrogoth, qui ſur divers Chapitres
Fit paſſablement bien de méchantes Epîtres (†),
Que par l'heureux ſecours des tribulations
L'Homme acquiert des vertus & des perfections;
Neptune furieux, non Neptune tranquile,
Du Mouſſe mal-adroit fait un Pilote habile.

Je

(*) *Il joue en enragé le Rôle d'un Mâtin.*] Ragotin, étant jeune, avoit joué dans une Pièce le rôle du Chien de *Tobie*. Voilà comme les hommes ſont faits: tant qu'ils ſont jeunes, ils badinent ſans ceſſe, comme de jeunes Roquets. Parviennent-ils à cet âge où ils dévroient être raiſonnables? ce ſont des Mâtins hargneux, que la moindre choſe irrite.

(†) *Fit paſſablement bien de méchantes Epîtres* &c.] La *Rancune* faiſoit paſſablement bien de méchans vers, au jugement de *Scarron*.

Je ne crois rien devoir à mes chers Protecteurs,
Je dois ce que je vaux à mes Perſécuteurs.
Ce fut en m'accablant d'apertes injuſtices,
Qu'ils ſçurent m'arracher du gouffre de mes vices:
Sans leurs vilains efforts, je ſerois avec eux
Un Tiſon de l'Enfer, un Monſtre ſcandaleux.
Tel que le mauvais Riche, & prodigue & vorace,
J'aurois le grand ſavoir du Catius d'*Horace*,
Je ſerois un Silène, &, pour comble d'horreur,
De quelque *Etoile* errante Eſclave adorateur.
J'étois, ſans me connoître, au ſortir de l'enfance,
Plus ſoigneux du *toupet* que de mon innocence;
J'étois dur, inſolent, préſomptueux, têtu,
Dans l'œil de mon Prochain je voyois le fêtu;

Et fier d'une fortune à mon orgueil offerte,
Je montois aux grandeurs, je volois à ma perte,
Lorsque, pour mon bonheur, un Faquin à propos
Me fit faire une chûte à me caſſer les os.
En vain les Spectateurs, par mille éclats de rire,
Par de cris inſultans, redoubloient mon martyre;
Je compris que les foux ſont toujours inhumains,
Et ſe raillent de ceux qui devroient être plaints.
Du faux pas que je fis, grace aux ſoins d'un faux frere,
Je tirai ſagement une leçon amère;
Je m'apperçus bien-tôt, qu'étant né pour raſer
La terre en Hirondelle, il falloit m'abaiſſer;
Et laiſſer aux Hérons, aux Cicognes, aux Grues,
Le dangereux honneur de planer dans les nues.

Ainſi qu'un fier *Anglois*, ne grand & genereux,
Change, au moindre degoût, ſon cœur ambitieux,
Et plein d'un noble orgueil, loin de la Cour du Prince,
Dans un Château ſuperbe au Sein de ſa Province,
Où règne l'abondance avec la propreté,
Se renferme en grand homme, & vit en liberté.
De même, pour couler, en digne Solitaire,
Tranquilement mes jours, loin du Monde vulgaire,
J'eus ſoin de me jetter dans un Port de ſalut,
Dont la Bonté divine à propos me pourvut;
Un Sage en expirant me céda ſa Retraite,
Et mon ambition fut toute ſatisfaite.

Mais quel eſt l'Antre obſcur & du Monde ignoré,
Qui puiſſe offrir à l'Homme un repos aſſûré?

Dès

Dès qu'il plaît au Deſtin, le Fou perd ſa Marotte,
Le Roi perd ſon Royaume, & l'Hermite ſa Grotte.
Un Sorcier ſans renom, quoique plus grand Sorcier
Que l'Epoux d'Inézille, & le fameux Grandier (*),
Bien tôt me convainquit, que ſi je ſuis le maître
Aujourd'hui de mon Bien, demain vous pouvez l'être.
Déja, dans mon Azyle, on voyoit ſur mes pas
Voler les jeux, les ris, les plaiſirs délicats,
Et toutes ces douceurs que l'auſtère Sageſſe
Par indulgence accorde à l'humaine foibleſſe;

Tout

(*) *Que l'Epoux d'Inézille, & le fameux Grandier.*] L'Operateur Ferdinand Ferdinandi, Gentilhomme *Vénitien*, natif de Caen en *Normandie*, ſe diſoit l'Epoux de *Donna Inézilla del Prado*, native de *Mallaga*. *Urbain Grandier*, Curé de *Loudun*, fut brûlé comme Sorcier en 1634. pour avoir irrité le Cardinal premier Miniſtre. Voyez le Procès de cet Infortuné dans le Recueil des *Cauſes Célèbres*, *Tom. Sec.*

Tout rioit à mes vœux, lorsque le Nécromant,
O Ciel! fit un Enfer d'un Séjour si charmant.
Au milieu d'une nuit, trois Spectres effroyables,
Tous trois tels qu'on dépeint le Monarque des Diables,
Des Torches à la main s'offrirent à mes yeux:
» Sors, vil Nazaréen, s'écria l'un d'entr'eux,
» Sors à jamais d'ici, fors avant que l'Aurore
» Ramene encor le jour; sinon, je te devore.'
J'ignore, en verité, ce que je répondis;
Mais nud, ainsi qu'Adam chassé du Paradis,
Je quittai ces beaux lieux aux travers des ténèbres;
Je courus desolé chez ces Mortels célèbres,
Chez ces Prêtres vantés, qui se font un devoir
De bannir cent Démons d'un seul coup d'Aspersoir;

Et

Et certes mon Recit préſentoit à leur zèle
Le moyen d'acquérir une gloire immortelle.
Cependant, Ragotin, la prudence eſt toujours
Le vice de celui qui nous doit ſon ſecours.
Mes Prêtres fanfarons, vrais Peres de ſcrupules,
Ne ſçurent que fournir des conſeils ridicules;
Et je perdis mes pas pendant un Luſtre entier,
Sans pouvoir découvrir, s'ils ſavoient leur métier.
Tantôt plus ſuppliant qu'un Carabin d'*Ignace*,
Qui chez un Prince altier convoite quelque grace;
Tantôt plus effronté qu'un Moine mendiant,
Qui chez le bon Bourgeois quête un Morceau friand,
J'arrachois à mes gens la vérité fatale,
Que mon Cas éxigeoit l'Authorité Papale.

Ils ne rougiſſoient point de m'apprendre en ſecret,
Qu'ils donnoient bien la chaſſe à quelque Eſprit follet,
Mais que s'il s'agiſſoit de bannir un Fantôme,
Il falloit un Decret du Pontife de Rome;
Et je vis clairement, comme ils comptoient entr'eux,
Que je n'obtiendrois point ce Decret merveilleux.

Celui qui le corps nud, & les mains garottées,
Tombe entre ſix Eſſains d'Abeilles irritées (*),
S'il n'a la peau d'un Ours, doit ſouffrir en damné;
Mais il eſt moins à plaindre & moins infortuné,
Qu'un Mortel, depouillé par des Revers ſi triſtes,
Qui tombe entre les mains d'un Eſſain d'Exorciſtes.
Au bout d'un ſecond Luſtre, en proye à tous les maux,
J'obtins au Vatican quatre Decrets Papaux,

Et

(*) *Tombe entre ſix Eſſains* &c.] Disgrace de Ragotin. Voyez le *Rom. Com.* P. II. Ch. XVI.

Et mes Prêtres confus, par les mains d'un Lévite,
Me firent delivrer un Seau plein d'Eau benite.
» Allez, me dirent-ils en fumant de corroux,
» Chaſſez, ſi vous pouvez, vos Spectres de chez vous.
Si tu ſçais deviner, cher Ragotin, devine,
A quel uſage heureux ſervit cette Eau divine?
A me laver les mains, à me laver les yeux.
J'étois, pour mes péchés, myope & chaſſieux;
Aujourd'hui je vois clair, & mes vils Exorciſtes,
Qui penſoient me leurrer, m'ont ſervi d'Oculiſtes.
En perdant à la fois mon Azyle & mon Bien,
Je devins Philoſophe, &, qui plus eſt, Chrétien.
Sevré des vains plaiſirs, dont le Riche s'enyvre,
J'appris l'art de penſer, j'appris plus, l'art de vivre;

Et quand, ſur nouveaux fraix, j'ai des Perſécuteurs,
Je ſçai philoſopher, j'en fais mes Précepteurs.
Eſt-il un Eſprit fort qui me parle en Impie (*)?
Dans ma Religion ce Fou me fortifie.
Eſt-il un Scélérat qui cherche à m'écraſer?
Je deviens magnanime, & j'aime à le laſſer.
Quand mon Juge en frippon me vend à l'Avarice,
Il redouble en mon cœur l'amour de la Juſtice;
Et lorſqu'un Impoſteur travaille à me noircir,
Que fait-il? il m'anime à toujours bien agir.
D'un noble amuſement mon Eſprit idolâtre
Me fournit ſous mon Toît les plaiſirs du Théâtre:

Jy

(*) *Eſt-il un Eſprit fort qui me parle en Impie?*] Je mets les Eſprits forts au rang des Perſécuteurs. Ceux qui connoiſſent le caractère de ces Eſprits malheureux, conviendront qu'ils ne ſont pas mal rangés, ſur tout lorsqu'ils dogmatiſent.

J'y vois repréſenter l'Avare, le Joueur,
Tartufe, Pourceaugnac, l'Etourdi, le Menteur,
Le Bourgeois-Gentilhomme, Amphytrion, que
ſçai-je?
Pour mieux me divertir, j'ai l'heureux privilège
De jouer, à mon tour, le Rôle aſſez malin
De Momus Fabuliſte aux Nôces de Vulcain (*).
Finiſſons, ou je lâche une Fable rimée,
D'un Fou qui juroit Dieu contre un peu de fumée,
En voyant la maiſon de ſon Voiſin brûler,
A mon avis, ce Fou devoit ſe conſoler.
L'Hiſtoire de ce tems eſt un Roman Comique,
Que je lis en repos d'un œil philoſophique,
Où

(*) *De Momus Fabuliſte* &c.] *Momus Fabuliſte*, où *les Nôces de Vulcain*, Comédie toute charmante, & pleine de traits d'eſprit, par Mr. *Fuzelier*. Diſons pourtant, que l'Auteur auroit du épargner le bon Auteur des *Fables nouvelles*.

Où de grands Ragotins, où de grands Avocats . . .

Mais finiſſons. Pardon, ſi je n'acheve pas.

EPITRE

A

REV. PERE GIFLOT,

Directeur de l'Abbaïe d'Eſtival.

Damnation pour damnation, il vaut bien mieux y arriver par la voye large, que par le chemin étroit; & c'eſt être bien peu raiſonnable que d'eſſuyer pour aller en Enfer les mêmes difficultés que l'on ne devoit ſurmonter que pour aller en Paradis.

Saurin ſur les Paſſions,
Serm. IX. *Tom. Sec. Edit.* 1721.

NON que l'Homme, Giflot, qui prétend raiſonner,

En ſe damnant, ſçait peu comme il doit ſe damner!

De vingt mille Mortels, dans les filets du Diable

Si quatre Malheureux, ſur un pié raiſonnable,

Vont

Vont peupler les Enfers, c'eſt tout; & je ſoutiens,
Que ſe damner en Sot eſt la loi des Chrétiens.
Nous blâmons tant Adam, ſur ce que le bon homme
Perdit le Paradis pour l'amour d'une Pomme:
On ne dit rien du Fou, qui, riche & gros Seigneur,
Pour un morceau de pain ſe damne en Crocheteur;
Et qui fait tous les jours pour des Catins infames,
Ce qu'Adam fit pour plaire à l'unique des Femmes.
De peur d'être diffus, évitons l'embaras
De porter la lanterne au nez des Scéiérats.
Ici ne parlons point de ces Pécheurs vulgaires,
Eſclaves & martyrs des vices ordinaires.
Tournons plutôt les yeux ſur des Individus,
Qui, pour ne point tomber ſur les fruits défendus,

Sans

Sans plaiſir, ſans profit, ſans des raiſons plauſibles,
Vont tout droit aux Enfers, par des routes pénibles;
Ils vivroient trop heureux, s'ils faiſoient leur ſalut,
Et ſe tourmentent tous, pour être à Belzébut.

Quel ſpectacle odieux m'offre ſur ſon Théâtre
Cet Eſope éloquent, Acteur opiniâtre?
Il pourroit, ſur les pas du tendre Anacréon,
De roſes couronné, deſcendre chez Pluton;
Mais non. Triſte ennemi de tous les Chants frivoles,
Il s'épuiſe, il ſe tue à jouer de grands Rôles;
Il voudroit mériter, dût le Ciel l'en punir,
Les éloges flatteurs des Naudés à venir.
Vois-je encor cet Argus, courbé par tant de veilles,
Qui joint à ſes cent yeux, dit-on, autant d'oreilles?

Oui.

Oui. Mais à ſes cent yeux jadis ſi clairvoyans,
Le Spectre joint auſſi le nombre de cent ans;
Il eſt aveugle & ſourd; c'eſt ſur quoi je le blâme
De faire encor l'Argus, aux dépens de ſon Ame.
A quoi ſervent cent yeux? ſur la fin de tes jours,
Tu ne vois plus, Vieillard, le péril que tu cours.
A quels travaux honteux ſe condamne cet Etre,
Diſpenſé par le Ciel de gémir ſous ſon Maître?
Il conſacre ſes jours à chercher les moyens
D'appauvrir ſa Patrie & ſes Concitoyens.
C'eſt à tordre les Loix, c'eſt à rendre invalides
Les Actes les plus ſaints, les Droits les plus ſolides,
Qu'il tourne ſon ſavoir, qu'il s'abîme aux dépens
De ſes meilleurs Amis, de ſes plus chers Parens.

Non moins extravagant eſt ce Dandin ignare,
Qui, vieux & non caſſé, qui, riche & non avare,
Au Temple de Thémis prononçant des Arrêts,
A de vils Chicaneurs fait gagner leurs Procès.
En vain il ſent aſſez comment ſon ignorance,
Aux dépens du bon Droit, fait pancher la Balance:
La crainte de l'ennui, l'habitude & l'orgueil,
L'obligent à reſter aſſis dans ce Fauteuil,
Où, malgré ſon bon cœur, toujours Juge coupable,
Il ſe perd à porter un fardeau qui l'accable.
Mais ô Dieu! quel Arrêt pourras-tu prononcer
Contre tous nos Tuteurs, qui, nés pour s'oppoſer
A des Abus ſi noirs, obſervent un ſilence
Qu'on peut qualifier de lâche complaiſance?

La fureur de parler remplit l'Enfer de Foux,
C'eſt-là, Chrétiens, un Fait, dont vous convenez tous:
Pouvez-vous ignorer, qu'un ſilence funeſte
Doit attirer ſur vous la vengeance céleſte?
Apprenez, Gens de bien, que qui ne parle pas,
Quand il faut parler haut, ſe damne alors tout bas.
Songez-y, Ducs & Pairs, ſi vous avez des langues,
Ce n'eſt point pour briller par de baſſes Harangues;
Songez-y, Protecteurs du Peuple & de ſes Droits,
En formant des Etats, craignez le Roi des Rois.
Le Manoir infernal fourmille de Reptiles,
De Nains & de Muets, de Dervis trop dociles,
De Mouftis relâchés, de Vizirs Chiens couchans,
Et de Bachas trop promts à faire les mechans.

Ce Guerrier vertueux, qui, malgré lui barbare,
Sur l'ordre d'une Cour, cruelle autant qu'avare,
Fait périr par le fer de paiſibles Bourgeois,
Et détruit par le feu leurs Granges & leurs Toîts,
Des fameux Deſtructeurs peut augmenter la Liſte;
Mais il ſe damne auſſi d'une façon bien triſte.
C'eſt-là le ſort commun des Mortels foudoyés,
Qui, tantôt foudroyans & tantôt foudroyés,
Dant ce métier ingrat vieillis ſans récompenſe,
Combattent en tout tems contre leur indigence.
Ecoutons Fuzillard, qui, depuis quarante ans,
Conduit en premier Chef quarante Combattans.
„ Que maudit ſoit le jour, *dit-il fumant de rage,*
„ Où mon Oncle inſenſé me mit dans l'eſclavage!

„ Du Fat qui nous commande, & ſçait peu ſon Métier,
„ J'ai vu naître le Pere, enfant d'un Maltôtier.
„ J'ai ſervi. Sur ce point la Cour me rend juſtice.
„ Une balle à Fribourg me fracaſſa la cuiſſe (*),
„ J'ai quatre coups de feu; dans l'état où je ſuis,
„ Que m'a-t-on accordé? la Croix de *Saint Louis*.
„ Je voudrois ſervir Dieu, dans ma bonne Province,
„ Auſſi fidèlement qui j'ai ſervi le Prince;
„ Mais puis-je aller ſans pain chez moi pour y crever?
„ Belzébut ne veut pas que j'aille me ſauver.
„ Il eſt viſiblement de l'intérêt du Diable,
„ Que je ſerve toujours, que je ſois miſérable;
„ Si j'étois aujourd'hui maître de mon deſtin,
„ On me verroit bien-tôt . . . devinez . . . Capucin."

Mais

(*) *Une balle à Fribourg me fracaſſa la cuiſſe.*] La cacophonie de ce vers doit être miſe ſur le compte de *Fuzillard*.

Mais ſe rend-on heureux en changeant de miſère?
Malgré le Benitier, du fond d'un Monaſtère
Satan ſçait arracher des Fainéans barbus,
Aux dépens du Public bien nourris, mal vêtus.
Tel, s'affligeant le corps de jeûnes, de cilices,
Vit, s'il eſt vrai qu'il vit, toujours dans les ſupplices;
Et, ſéduit par l'orgueil, ſe damne, & fait damner
Quiconque en ſa Galère a ſçu ſe confiner.
La Diſcorde eſt, dit-on, *toute noire de crimes* (*),
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.
Ce grave Capucin, dont la ſainte ferveur
Au Séjour des Elus conduit plus d'un Pécheur,
Peut-être au dernier jour, pour un trait de vengeance,
Ira parmi les Boucs recevoir ſa Sentence.

Ces

(*) ——— *toute noire de crimes.*] Dans le *Lutrin*, Ch. I.

Ces Révérends Bourreaux, qui condamnent au feu,
Dans leurs Actes de Foi, l'Hérétique & l'Hebreu,
Ces Tyrans tonſurés, faiſeurs de Proſélites,
Dont le zèle inhumain produit tant d'Hypocrites,
En Prêtres inſenſés, en Moines furieux,
Vont aux Feux éternels par des chemins affreux.
Ignace, à tes Enfans, la noire Politique
A ſoumis pour jamais le Monde *Catholique*;
Le Monde *Proteſtant* déteſte leur Pouvoir,
Admire leur fineſſe, & vante leur ſavoir.
Mais quoi! pour l'interêt, pour l'honneur d'une Egliſe,
Pour la gloire d'un Corps, ſe damner! c'eſt ſottiſe.
Les Boddens, les Nottins, les Paesmans, les Garnets (*),
En Martyrs de la Bande, ont orné des Gibets;
Satan

(*) *Les Boddens, les Nottins, les Paesmans, les Garnets* &c.]

Le

Satan avec plaiſir écoutant leur éloge,

Mit leurs noms immortels ſur ſon Martyrologe.

Sans doute à bras ouverts il reçut Leſſius,

Eſcobar, Molina, Gans, Filliutius,

Bauny, Caſtro, Cellot, & tous ces fameux Peres (*),

Qui, pour en bien parler, furent ſes Emiſſaires.

Cependant diſons vrai: ces Peres raffinés,

Ces Renards ſi prudens, en Sots ſe ſont damnés,

Et, ſi je ſçai juger, Victimes du Syſtême,

Les Confeſſeurs des Grands ſe damnent tous de même.

O com-

Le P. Jean Baptiſte *Boddens* & Philippe du Collège, & les Peres Gérard *Paesman* & Philippe *Nottin*, furent ſuppliciés au mois de Juillet 1638., convaincus d'avoir comploté de livrer la Ville de Maeſtricht aux Eſpagnols. Le P. Henri *Garnet* fut élevé ſur le Trône de *Tyburn* le 3. de Mai 1606, comme un de principaux Auteurs de la fameuſe Conſpiration des Poudres, découverte en 1065.

(*) —— *& tous ces fameux Peres.*] Caſuiſtes de la Société, connus par leurs Maximes infernales, & ſi bien démaſqués par *Paſcal*, dans les *Lettres Provinciales*.

O combien de Savans, ô combien de Docteurs,
Habiles Ecrivains, ſubtils Empoiſonneurs;
Pour prix de leurs Traités, Ouvrages ſi célèbres,
Iront groſſir la Cour du Prince des Ténèbres!
Et vous, Auteurs maudits, vous ſales Débauchés,
Qui plongez vos Lecteurs dans l'égoût des géchés,
Quel charme, quel attrait, vous livre à tous les Diables?
Comment vous damnez-vous? Hélas! en miſérables.
Mais s'il eſt ſur la Terre un Etre infortuné,
Trop digne d'être plaint de quiconque eſt bien né,
C'eſt ce Chrétien douteux, qui jour & nuit s'occupe
A rechercher le Vrai, dont il s'écarte en dupe;
D'un accident leger il ſonge à ſe guérir,
O Ciel! il s'empoiſonne, il n'en peut revenir.

Plaignons

Plaignons également ce Chrétien eſtimable,
Ce Maître ſubjugué dans ſon lit, à ſa table,
Ce Martyr de l'Hymen, qui prouve clairement,
Que ſon Pacte maudit n'eſt point un Sacrement.
L'Hymen eſt un Jardin, où deux cœurs font ſans ceſſe
Leur bonheur mutuel, à force de tendreſſe.
Mais lorſque, par malheur, ou l'épouſe, ou l'époux,
Ouvre une fois la porte aux chagrins, aux dégoûts,
Ce Jardin ſi riant ſoudain change de face;
Il devient un Deſert, où bien-tôt tout ſe glace;
Et les deux cœurs, jadis brûlans des mêmes feux,
Sont unis pour ſe rendre à jamais malheureux.
C'eſt la raiſon pourquoi la prudence Papale
Interdit au Clergé la chaîne conjugale,

Et c'eſt en quoi, Giflot, l'Egliſe n'a pas tort.
Un Epoux maltraité n'eſt ni vivant, ni mort,
Il ſouffre en Criminel, nourri par la Juſtice,
Au fond d'un noir Cachot, juſqu'au jour du ſupplice.
Plaignons en même tems les Priams aveuglés,
Ces Peres corrupteurs de leurs fils déréglés.
Quand, des crimes d'autrui punis dans la vieilleſſe,
Ils maudiſſent enfin leur funeſte tendreſſe,
Portez par leurs Enfans au ſein de Lucifer,
Ils ſont tout préparés aux tourmens de l'Enfer.
A ces futurs Damnés joignons nos Incurables,
Au moindre des revers d'abord inconſolables,
Petits Eſprits chagrins, qui, nés pour ſe manger,
N'eſpèrent plus en Dieu, s'il tarde à les vanger.

Ajou-

Ajoutons nos Timons : ils voudroient ſur la Terre,
Contre tous les ingrats, diſpoſer du Tonnerre ;
Et ſi, pour obéïr, le Ciel n'eſt tout en feu,
Ils tournent par dépit leur haine contre Dieu.
Mais, pour l'honneur de l'Homme, abregeons: c'eſt l'Hiſtoire
Où j'appris autrefois, que par le Purgatoire
Les Foux vont aux Enfers ; aujourd'hui parmi nous
Je vois de grands Eſprits ſur le chemin des Foux.
Bien loin de cette route, au centre des délices,
Tu ſatisfais, Giflot, tes ſens & tes caprices.
Sans ſoin, ſans embarras, nourri du Bien d'autrui,
Tu ne crains point nos tems, tu ne crains que l'ennui.
JOUïR ; c'eſt le grand mot compoſant ta Deviſe,
C'eſt le but, c'eſt la fin, c'eſt le droit de l'Egliſe.

Monar-

Monarque d'Eſtival, tu veilles, dans ta Cour,
A diner chez Bachus, à ſouper chez l'Amour;
Et ſi je n'étois Roi par ma Philoſophie,
Je ſerois Directeur d'une riche Abbaïe.

Les plaiſirs cependant, pour qui ſçait réfléchir,
Giflot, ſont bien amers, quand il faut en rougir;
Telle eſt de la Vertu la beauté naturelle,
Que même nos plaiſirs ſont imparfaits ſans elle.
Sirach & Salomon, dans leurs Ecrits divins,
Font l'éloge du Sexe & l'éloge des Vins.
Mais quiconque en ſon vin ne connoît que l'yvreſſe,
Ou comme un vrai Satyre embraſſe ſa Maîtreſſe,
N'a jamais ſçu goûter, contentant ſes deſirs,
Amour! ni tes douceurs; Bachus! ni tes plaiſirs.

En ſauvant ces deux points, le genre de ta vie
Aux plus fiers de nos Grands devroit cauſer envie.
Ma façon de penſer, Giflot, ne ſouffre pas
Que j'attache mon cœur à des objets ſi bas.
Comme un Roi détrôné n'occupe ſa perſonne
Qu'au ſoin de remonter triomphant ſur ſon Trône,
Et loin d'être aux plaiſirs honteuſement livré,
Immole tout ſans peine à ſon devoir ſacré;
De même, pour pouvoir recouvrer cette place,
Dont un crime éxila le premier de ma race,
Tout plein de mon projet, je ſonge à ma grandeur,
Et maîtriſe mes ſens pour faire mon bonheur.
Non qu'en Eſprit bourru ſottement je renonce
Aux dons du Créateur, pour vivre ainſi qu'un Bonze (*), Je

(*) —— *pour vivre ainſi qu'un Bonze.*] L'auſtérité des Bonzes

Je jouïs de mes droits. L'Auteur des Elémens,
En laiſſant à mon goût le choix des alimens,
N'autoriſa perſonne à régler ma conduite,
Quand j'oſe préférer le *Rosbieff* à la Truite;
Je ſçai nourrir mon cœur comme mon eſtomac,
Sans daigner conſulter les loix de l'Almanac.
Ma table, grace au Ciel, pour mes amis ouverte,
N'eſt pas de mêts exquis ſuperbement couverte;
Toutefois, ſans trembler, j'y pourrois recevoir
Au matin Deſpréaux, & Regnier ſur le ſoir (*).

Je

Bonzes nous paroît ridicule, & cependant nous avons nos Bonzes Chrétiens, dont la folie eſt encore plus étonnante. Quelle ſottiſe en effet de ſe ſevrer de tous les agrémens de la vie, de peur qu'il n'en réſulte un mal.

Quænam perverſi rabies tam ſtulta cerebri
Dum mala formides, ne bona poſſe pati!
Rutilius. Libr. I. vs. 445.

(*) *Au matin Deſpréaux, & Regnier ſur le ſoir.*] *Deſpréaux* dans la Satire III. a fait la deſcription d'un Diné ridicule; & *Regnier*, dans ſa dixième Satire, a fait la deſcription d'un Soupé ridicule.

Je bois mon vin tout pur, &, ſans que je m'échauffe,
Fidèle à mon humeur, je ris en Philoſophe;
Souvent, par un bon mot utile à mon Prochain,
Je ſauve l'innocence, en lui rendant le pain.
Je ſçai peu; mais ce peu, toujours de quelque uſage,
Au moins me fait goûter l'amuſement du Sage;
Je lis, j'apprends, j'écris, je rime, & chaque objet,
Quelque étranger qu'il ſoit, tourne à mon grand Projet.
C'eſt ainſi, cher Giflot, que par la bonne voye,
Je compte d'arriver au Séjour de la Joye.
Il eſt vrai que par fois les tems ſont pluvieux,
Souvent il ſe préſente un ſentier épineux,
Souvent je dois perçer à côté des prairies,
Au travers des chardons, au travers des orties;

Souvent

Souvent, ſans y penſer, je trouve en mon chemin
Plus d'un Hôte brutal, plus d'un méchant Coquin.
Mais, pour vingt mauvais pas durant la pluye à faire,
La Route que je prens ne doit pas me déplaire.
Hardi, joyeux, content, je ſuis ce Voyageur,
Qui, le gouſſet vuidé, chante au nez du Voleur;
Je vois de loin ma Ville, au bout d'un bon quart d'heure,
A jamais tout heureux, je rentre en ma Demeure.

EPITRE

AU

COMTE DE TUFIÉRE.

Inquinat egregios adjuncta Superbia mores.
Claud. in IV. Conſulat. Honor.

L'Orgueil flétrit les qualités les plus aimables.

OUi, Comte, il eſt certain que de tous nos défauts
Le plus ſot eſt l'Orgueil, la vertu des Chevaux.
Sans peine je conçois comment cette Manie
Opère avec éclat ſur un petit Génie;
Mais comment un Mortel, tout ſain de jugement,
Au Démon de l'Orgueil ſe livre aveuglément,

Et veut bien, ſans profit, ſe rendre inſupportable,
C'eſt juqu'ici pour moi la choſe inconcevable;
Des Docteurs, ſur ce point humblement conſultés,
N'ont répondu que mal à mes difficultés.
Qui ſuis-je, ô Créateur? & quelle eſt mon eſpèce?
Formé dans l'*Uterus*, né d'une Péchereſſe,
Sale Maſſe de chair, ... Ah! puis-je réfléchir
Sur mon entrée au Monde, & ne point en rougir?
Souviens-toi, Fou hautain, que tu fus quadrupede.
La naiſſance eſt pour l'Homme une époque ſi laide,
Qu'il doit s'humilier en voyant un berceau,
Et ſentir ſon néant à l'aſpect d'un tombeau;
Quelque éclatant que ſoit le cours de notre Vie,
Il en faut retrancher l'entrée & la ſortie.

Le Sens-commun me dit, que tout homme arrogant
S'éloigne de ſon but, en fat extravagant.
Il me prend pour un Lâche ou pour un Imbécile,
Et je n'excuſe point cette erreur incivile.
Quoi! peut-il éxiger, que j'encenſe à crédit
Ses Vertus, ſon ſavoir, ſes talens, ſon eſprit,
Et que me proſternant ſur la ſimple parole,
Je m'expoſe au hazard d'adorer une Idole?
Je ſuis né loin du Nil, en des Climats ſenſés,
Où du moins les faux Dieux ne ſont plus encenſés.
Avant que la Raiſon ſçut me rendre incrédule;
L'Arrogance à mes yeux parut ſi ridicule,
Qu'à l'âge de dix ans, eſpiègle tout malin,
J'arroſois les *Coqs d'Inde*, une Seringue en main.

A quinze, par Eraſme inſtruit au badinage,
Je tourmentois l'orgueil des Curés de Village,
Des Mendians tondus, Paraſites ſacrés,
Dont les bons Campagnards ſon toujours entourés.
Dans les Cours, à vingt ans, bernant plus d'un Narciſſe,
A gens plus fiers que toi j'ai donné la jauniſſe,
Et, ſur un ton humain, j'ai contraint à parler
Des Etres, qui d'abord ne ſavoient que meugler.
L'Amour-propre indigné hait l'orgueil qui le choque,
Dira-t-on ſur la foi d'un Auteur équivoque (*).

Nos

(*) ——— *d'un Auteur équivoque.*] *De La Rochefoucault.* Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres, *dit cet Auteur célèbre*; & en effet l'orgueil ne ſauroit *ſupporter* l'orgueil. Mais je ſoutiens qu'on peut *ſe plaindre* de ce vice, & même le maltraiter, ſans être orgueilleux. J'ajoute que c'eſt par fois un devoir, dont on ne ſauroit ſe diſpenſer.

Nos vertus ſont ſouvent des vices déguiſés.

Sans doute. Mais enfin, puiſque vous ſuppoſez
Que chez tous les humains cet amour propre abonde,
L'Orgueil eſt un défaut haï de tout le monde.
O que j'aime un Mortel, qui, jaloux de ſes droits,
Défend avec orgueil ſa Patrie & ſes Loix,
Qui, ſoit qu'un Oppreſſeur le menace ou le flatte,
Lui fait voir qu'il eſt homme, & non un Automate!
O que j'aime un Mortel, qui, fidèle à ſon rang,
Soutient avec hauteur la ſplendeur de ſon ſang,
Qui dans l'adverſité montre un cœur magnanime,
Et ſçait à ſa grandeur attacher mon eſtime!
Mais que la noble Orgueil eſt rare, eſt précieux,
Dans le tems que le Monde eſt ſi plein d'orgueilleux!

Tel dispute *du pas le frivole avantage*,
Et prend sur lui le joug d'un honteux Esclavage;
Tel sur un mot douteux met le fer à la main,
Et baise un triste Edit qui lui ravit le pain.
Dis-moi, mon fier Héros! quand, dégradant ton Etre,
Tu rampes sous des Grands qui rampent sous un Maître,
Dois-je ramper sous toi, vil Animal rampant?
Dis-moi, lorsqu'un Jourdain, GentilhommeMarchand,
En vertu d'un Emploi que sa bourse lui donne,
Confond par son orgueil l'orgueil de ta personne,
Et goûte le plaisir de battre un *Glorieux*,
Dois-je honorer en toi les os de tes Ayeux?
Comte, les tems sont durs pour gens de ton espèce.
La Noblesse, aujourd'hui dupe de sa noblesse,

Sans

Sans en tirer les fruits, en porte tout le poids,
Et plus elle s'en plaint, plus elle perd ſes droits.
Notre Siècle eſt tout propre à guérir la démence
D'un Noble infatué de ſa haute naiſſance.
Quand des Faquins ſans nom, à la Cour honorés,
Sont aux Ducs comme aux Pairs tant de fois préférés,
A ces Ducs, à ces Pairs, on fait aſſez comprendre,
Qu'en vertu de leur ſang ils n'ont rien à prétendre;
Ce Prince, mon Ami, que Biren vit rouer (*),
Voulut bien au Cachot, m'a-t-on dit, l'avouer.

Encor

(*) *Ce Prince* &c.] *Dolgorucki* roué tout vif à *Novegrod*, le 6. de Nov. 1739, *Biren*, ſorti de la lie du Peuple, s'eſt vu Duc de *Courlande*, tout-puiſſant à la Cour de *Ruſſie*, relégué au fond de la *Sibérie*, & eſt maintenant à *Jaroſlavv*, où l'Impératrice Régnante a la bonté de l'entretenir avec toute ſa famille.

Encor quand la vertu, rarement eſtimée,

D'un Garçon-Patiſſier a fait un Chef d'Armée (*),

On ne ſe ſouvient plus de ſes petits Pâtés.

Mais lorſqu'avec mépris tous les Grands maltraités

Vont ſous un vil Roſeau plier leurs caractères,

Orgueil! pour te nourrir, où prens-tu des chimères?

Les Ladres, les Jaloux, les Poltrons, les Amans,

Toujours ſont tous en proye à leurs divers tourmens:

L'Orgueilleux ſouffre plus en ſon état bizarre,

Que l'Amant, le Poltron, le Jaloux & l'Avare;

Le

(*) *D'un Garçon-Patiſſier* &c.] *Menzikoff*, de petit Garçon-Patiſſier devint un Prince opulent. Le Czar lui donna en pleine propriété le Duché d'*Ingermeland*, & le fit Général en Chef de ſes Armées. Il méritoit cette étonnante fortune. Un jour qu'il donnoit un Repas ſuperbe au Czar & à toute la Cour, il affecta de préſenter des *petits pâtes tout chauds* à tous les Convies; mais d'une façon à leur faire comprendre, qu'il ſe ſouvenoit parfaitement de ſon origine. Deux *Knées* & deux *Boïards*, qui étoient, avant ce repas, ennemis mortels du Prince, ne purent lui refuſer leurs cœurs en cette occaſion, & devinrent tous quatre ſes amis intimes.

Le Sot le plus épais, un Enfant, un Agneau.
Peut être, à ſon égard, un Tyran, un Bourreau.
C'eſt-là ce que m'apprend un triſte Perſonnage,
Qui, maître d'un gros Bien, à la fleur de ſon âge,
Pourroit jouïr en paix d'un ſort délicieux,
Et creuſer des tombeaux à tous ſes Envieux.
Mais non: tout au rebours, l'Animal ſe procure,
Par ſes travers d'eſprit, chaque jour la torture.
Iſſu d'un ſang fertile en Mangeurs de Pigeons,
En Tueurs de Levrauts, en Pêcheurs de Goujons,
Sur le pied que Céſar gourmanda ſes Pyrates,
Il traite les Jourdains, qu'il croit des Automates;
Et ces Gueux, revêtus de tîtres & d'emplois,
De mon Noble inſolent ſe vangent en Bourgeois;

On compteroit les poils de ſa barbe touffue,
Plutôt que les chagrins dont le Butor ſe tue.
En vain, depuis trois ans, il ne ſe fourre plus
Que parmi ſes égaux diſcrets & retenus,
Gens ſimples & benins, ſans ſel & ſans malice;
Toujours, le cœur meurtri, mon homme eſt au ſupplice.
A table n'a-t-il point le haut bout à ſon choix?
Que croyez-vous qu'il mange? il ſe mange les doigts.
N'eſt-il pas le premier ſervi par l'Hôte même?
La fièvre le ſaiſit, il devient pâle & blême.
Boit-on à ſa ſanté trop tard, ou ſans façon?
Il ſemble qu'on l'invite à boire du poiſon;
Il riſque de crever, l'inſtant qu'il éternue,
Si le corps incliné chacun ne le ſalue.

Quoi-

Quoique Epoux adoré d'un Tendron plein d'appas,
Que l'Amour & l'Hymen mirent entre ſes bras,
Ne penſons pas qu'il daigne accorder à la Belle
Un regard attirant, un baiſer digne d'elle,
Il la hait; & pourquoi? Cet Enfant gracieux,
Affable & populaire, a le cœur généreux.
Le Traître n'eſt jaloux que de ſes politeſſes;
Il ſe plaint qu'à deſſein ſes yeux font des baſſeſſes;
Sur une révérence, il brûle de courroux,
Et c'eſt en la grondant qu'il eſt ſon fier Epoux.
Malgré lui ſomptueux, il règle ſes dépenſes
Sur le rang qu'il s'arroge, & non ſur ſes finances.
Sous un toît emprunté, le Fou, quoique meſquin,
Même à ſes ennemis rend feſtin pour feſtin,

Où,

Où, féconde en brocards, la brillante Cohue
Convient que l'avarice eſt noblement vaincue.
Je prévois qu'un beau jour, Miſantrope obéré,
Dans le réduit hideux d'un Château délabré
Il ira s'enterrer, pour goûter l'avantage
D'inſulter ſes Manans, en Seigneur du Village;
Sinon, nous le verrons, pour prix de ſon orgueil,
Attendre à l'Hôpital les honneurs du cercueil.
L'Hiſtoire de l'Orgueil eſt l'hiſtoire effroyable,
Qui deshonore l'Homme, & fait honneur au Diable.
Comte, n'éxige point que mon foible pinceau,
Quoique ſouvent hardi, t'en trace le tableau;
Le Peintre de l'Orgueil ſera toujours à plaindre,
Et ſujet au défaut qu'il tâchera de peindre.

Si l'orgueil de ce Roi qui mit le Monde aux fers,
S'attira des affronts aux yeux de l'Univers,
Quel eſt le Fou hautain, qui ne doive s'attendre
Au mépris qu'eſſuya l'invincible Aléxandre?
L'Orgueil eſt ſur le Trône un Monſtre bourſoufflé,
Malgré tout ſon venin, même aujourd'hui ſifflé;
Juge ſi parmi nous il rencontre une place,
Où, contre ſon devoir, le Bon-Sens lui fait grace?
Toutefois j'aurois tort de ne point avouer,
Qu'au moins par un endroit l'Orgueil eſt à louer,
Ainſi que nos Fermiers, pour l'amour de leurs Granges,
Donnent à l'Arſenic volontiers des louanges.
Lorſqu'un Nain imparfait, échappé du néant,
Acquiert en moins d'un jour la hauteur d'un Géant,

Cet

Cet Enfant du limon étrangle, écraſe, aſſomme
Tous ceux qui le choquoient avant qu'il devint homme.
C'eſt alors que l'Orgueil au Titan monſtrueux
Inſpire le projet de ſcalader les Cieux;
Si bien que Jupiter doit enfin ſe réſoudre,
A purger du Géant la Terre à coups de foudre.
Lorſqu'un vil Batelier, las d'aller en Bâteau,
Se fait nommer ſoudain Pilote d'un Vaiſſeau,
Ce Brutal, non content d'inſulter l'Equipage,
Expoſe le Navire au péril du naufrage.
C'eſt alors que l'Orgueil s'empare du Faquin,
Qu'il l'enyvre, l'endort, & le culbute enfin,
Comme le doux Sommeil fit périr Palinure,
Pour ſervir dans la Mer aux Poiſſons de pâture.

Lorſ-

Lorſqu'un jeune Etourdi reçoit des aîlerons,
Pour voltiger en l'air parmi les Papillons,
L'Icare impertinent s'élance dans les nues,
Pour mieux ſalir d'enhaut toutes les têtes nues.
C'eſt l'Orgueil, qui dès-lors ſçait guider ce Corbeau
Si proche du Soleil qu'il s'y brûle la peau,
Qu'il perd ſes aîlerons, qu'il tombe, & qu'il ſe noye,
Dans quelque Etang bourbeux, à notre grande joye.
Ce vice a détrôné grand nombre de Tyrans;
Il a ſçu terraſſer les plus fiers Conquérans;
Lui ſeul a ſçu fournir aux *Suiſſes*, aux *Bataves*,
Le droit & les moyens de ceſſer d'être Eſclaves.
Oui, l'Orgueil tous les jours vange encor le Public,
Il le purge, & par-là reſſemble à l'Arſenic;

Si c'eſt mal comparer, j'éxige qu'on m'excuſe,

Mon cœur, non mon eſprit, règle aujourd'hui ma Muſe.

Mais finiſſons ici l'Eloge de l'Orgueil,

Il fut de la Vertu ſouvent le triſte écueil.

Camille triomphant, reconnu pour Grand Homme,

S'attira néanmoins la haine de tout Rome.

Non qu'il tint au Sénat des propos inſultans,

Mais ſon Char fut tiré par quatre Chevaux blancs (*);

Specta-

(*) *Mais ſon Char fut tiré par quatre Chevaux blancs.*] Ces quatre Chevaux blancs firent un tort infini à ce grand Capitaine. Voici comment *Plutarque* rapporte le fait. „Camillus, ſoit que le grand Exploit qu'il venoit de faire, „en ſe rendant Maître d'une Ville Rivale de Rome (*Veïes*), „& dont le ſiège avoit duré dix ans, ou que les louanges „de ſes flatteurs lui euſſent enflé le cœur, & lui euſſent „inſpiré des ſentimens peu convenables à un Magiſtrat „ſoumis aux Loix & aux Uſages de ſa Patrie, triompha „avec un appareil trop ſuperbe & trop inſolent, en ce qu'il „traverſa la Ville monté ſur un Char tiré par quatre Che„vaux blancs; ce qu'aucun Général avant lui n'avoit oſé „faire, & qu'aucun n'oſa imiter depuis. Car les Romains „regardent cette ſorte de Char comme ſacrée, & la croyent „uniquement deſtinée au Roi & au Pere de Dieux; *ce „fut-là principalement ce qui lui attira la haine des Citoyens.* *Plut. Vie de Camille.*

Spectacle faſtueux, dont la jalouſe Ville
Fit enfin repentir le ſuperbe Camille.
Le Sort de ce Romain doit apprendre aux Guerriers
Le grand art de porter leurs noms & leurs lauriers.
Qui n'a que ces vertus qui font le Capitaine,
Souvent n'eſt qu'un Vainqueur chargé de notre haine;
De ſes propres laurieurs qui ſçait s'énorgueillir,
Ne mérita jamais l'honneur de les cueillir.
Nous oublions bien-tôt les fruits d'une Victoire,
Le faux pas du Guerrier reſte en notre mémoire;
Camille fit en vain mille Exploits éclatans,
Rome en lui vit toujours ſes quatre Chevaux blancs.
Souvenez-vous, *François*, de votre grand *Turenne*;
Germains, ſouvenez-vous de votre illuſtre *Eugène*;

Tous deux ont mérité l'amour du Genre humain.
Ils avoient le cœur haut, & non le cœur hautain ;
Ils portoient leurs Lauriers en Héros adorables,
Ils étoient doux, humains ... peut-être inimitables.
Ce Fantôme entouré de Grands ambitieux,
Ce Miniſtre arrogant, ce Serf ſi glorieux,
Qui, tant que la Fortune à ſon gré le ſeconde
Règle avec ſes pareils la Machine du Monde ;
Ce Mortel, qui demain, ſur un triſte Echaffaut,
Doit peut-être à genoux apprendre ce qu'il vaut,
Aujourd'hui voit fumer les Autels dans ſon Temple ;
Mais quand il ſeroit homme à braver les exemples,
Sur quoi peut-il fonder l'enflûre de ſon cœur ?
Il s'eſt rendu trop grand pour ſentir ſa grandeur,

Et s'il eſt glorieux du choix de ſa perſonne,
Il prouve qu'il n'eſt point un Etre qui raiſonne;
Le Poſte où l'on a vu tant de Faquins vieillir,
N'eſt plus aſſez brillant pour nous énorgueillir.
Enfans de la Fortune, en votre riche Mere
Craignez le méchant cœur, & la tête legère;
Méritez ſes faveurs, & ne méritez pas
Les titres odieux qu'on donne aux fils ingrats;
Par elle vous pouvez vous rendre redoutables,
Puiſſans & reſpectés, mais jamais eſtimables.
Torreau par ſes talens ſe feroit adorer;
Il eſt fier, & chacun ſe borne à l'admirer.
Il eſt vain, c'eſt aſſez; pour punir ſa folie,
Qui ſçait, ou croit ſçavoir, l'attaque & l'humilie.

D'où vient que nos Savans font avec tant d'aigreur
La guerre à ce Prélat, qui ne leur fait qu'honneur?
Ce Prêtre décisif, Colonne de l'Eglise,
Est un Savant hautain, & chacun le mépriſe.
D'où vient que le Beau-Monde abhorre ce Marquis,
Dont la femme est aimable, & les Vins sont exquis?
Le Fat est suffisant; le plus franc Parasite
Ne peut qu'avec dégoût lui rendre une visite;
Il gâte tout repas par ses airs dédaigneux,
Et, dés qu'il lâche un mot, tous ses Vins sont affreux.
Pour ne pas lui donner le nom le plus infame,
Disons que l'arrogance est la gale de l'Ame:
Nous avons beau cacher un mal si dégoûtant,
Ce mal contagieux se montre à chaque instant . . .

Comte, ſois aſſûré que ton Ame eſt guérie.

Si tu lis ſans aigreur cette Epître impolie.

EPITRE
A
CARITIDES.

Ἑπτὰ μάχοντο πόλεις νέκυος περὶ πατρίδ' Ὁμήρου,
Ἔπλετο δὲ ζῶντος μηδὲ ἓν οἰκίδιον.

MENAΓ. Ἐπιγράμμ.

Après la mort d'Homère, ſept Villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance ; cependant il n'eut pas ſeulement une Bicoque, en ſon vivant, pour y demeurer.

ON peut dire à bon droit que le Siècle eſt barbare,

Dès qu'envers les Savans ce Siècle eſt trop avare.

Mais lorsqu'au dur refus de tout ſecours humain

On joint publiquement les preuves du dédain,

Dis-

Dis-moi, CARITIDES, que faut-il que je penſe
D'un Siécle ſi brutal, Patron d'Ignorance?
Quiconque prend à cœur la gloire des Vivans,
Doit plaider avec moi la cauſe des Savans.
Je ſçai que l'air hideux d'un vieux Maître d'Ecole
Souvent promet un Sot, & ſouvent tient parole.
Ce n'eſt point l'air pédant que l'on doit affecter,
Lorſqu'au centre du Monde on vient ſe préſenter;
Qui néglige ſon corps, renonce au ſoin de plaire,
Et plaire en notre tems eſt un point néceſſaire.
Toutefois le Bon-Sens permet-il aux Brutaux
De juger des Humains ainſi que des Oiſeaux?
Sous le maintien d'un Ruſtre à larges omoplates,
Un Chiron immortel forma des Hippocrates;

Sous le maſque d'un Cuiſtre, avaleur de Bouquins,
L'Europe a vu briller le Newton des Germains;
A tort par conſéquent le Vulgaire décide,
Sur le rapport des yeux, du Mérite ſolide.
Je pardonne aiſément ce préjugé honteux
A gens qui pour juger ſouvent n'ont que des yeux:
Mais puis-je, ſans trahir les cendres de mes Maîtres,
Digérer les affronts qu'on fait aux Belles-Lettres?
Eſt-il dans l'Univers un Beliſtre ignorant,
Dont la Fortune ait fait un Mortel important?
Croyez-moi, c'eſt beaucoup ſi la riche Pécore
Au Savant ſans emploi n'offre de l'ellébore
Au moins vous apprendrez du Buffle glorieux,
Qu'un Etre tel que vous, Inſecte infructueux,

Moins

Moins utile à l'Etat, qu'un Quaker à la Guerre,
N'eſt bon qu'à conſumer les preſens de la Terre;
C'eſt ce qu'on prêche aux Grands, & c'eſt, mon Cher,
pourquoi
Les Grands font peu de cas d'un Etre tel que toi.
Entendez-vous le Grec? courtiſez-vous les Muſes?
Tous nos Colberts pour vous n'auront que des excuſes.
En vain, dans un *Placet* humblement à genoux,
Vous demandez l'Emploi qui ſemble fait pour vous;
Heureux, ſi ſur le dos de la docte Requête,
A votre eſpoir trompeur s'offre un refus honnête!
Un Savant, qui ſçavoit & vivre & mériter
L'Eſtime de tous ceux qu'il pouvoit fréquenter,
Eut plus de Protecteurs & plus de Protectrices,
Qu'Ormine n'eut d'Amans & ſon Mari des vices.

Trois Postes à la Cour s'ouvrirent cependant;
Chacun fit ſes efforts pour placer mon Savant;
Mais le Miniſtre altier, diſpenſateur des graces,
En faveur de trois Sots diſpoſa des trois places.
„ Je ſçai ce que je fais, *diſoit le vieux Pêcheur,*
„ L'Homme qu'on vante tant n'eſt qu'un ſavant Rêveur,
„ Il s'eſt gâté l'eſprit pour devenir un Sage,
„ Il a ſçu réuſſir, je le plains, c'eſt dommage.
Tromp, dit le *Dey d'Alger*, eſt un homme de bien,
C'eſt dommage que Tromp, mon Ami, ſoit Chrétien!
De l'homme baptiſé le Turc hait les maximes;
Les principes du Sage en nos jours ſont des crimes,
Et ſi . . . Mais tu m'entends, docte Caritides,
On hait les noms en *us*, on hait les noms en *es*;

Le

Le Pape a ſes raiſons, quand aux bons *Catholiques*,
Et non aux *Huguenots*, il donne des Reliques.
Si vous veulez ſervir, Eh! que ne ſervez-vous
Le Public, ce grand Maître & ſi juſte & ſi doux?
Savans, c'eſt au Public que vous devez vos veilles;
N'allez point, ſur le ton de l'aîné des Corneilles (*),
Pour ſoulager le cœur, avilir vos travaux,
La main qui ſçait nourrir tous les jeunes Corbeaux,
Qui répand ſes Bienfaits ſur tant d'Oiſeaux indignes,
Voudroit-elle au Hazard laiſſer le ſoin des Cignes?
Eraſme parcourut l'Europe, où tous les Grands
Promettoient des Monts d'or à ce Roi des Savans.

Les

(*) ——— *de l'aîné des Corneilles.*] Oui, répondit un jour le grand *Corneille* à *Deſpréaux*, qui le félicitoit du ſuccès de ſes Ouvrages, *je ſuis ſoul de gloire & affamé d'argent.*

Les Papes, Empereurs, Rois, Princes & Princeſſes,
Ne furent cependant prodigues qu'en promeſſes (*);
Le Prêtre voyageur ne reçut jamais d'eux
Que beaucoup d'eau-benite, ou des titres pompeux.
Dirons nous qu'en tous lieux l'inviſible Fantôme,
La Fortune, à ſon gré joua ce galant homme?
Gardons-nous de tenir ce langage odieux.
Le Ciel, pour éclairer des Eſprits ténébreux (†),

Pour

XXX

(*) *Les Papes, Empereurs, Rois* &c.] Jamais Savant n'a été tant honoré que le célèbre *Eraſme*. Cependant aucun Prince de l'Europe ne procura à ce grand Génie un Etabliſſement ſolide. On le fit voyager de Cour en Cour, ſur de magnifiques promeſſes, qui n'aboutirent qu'à de petits Preſens. On lui fit de bonnes Penſions, & elles ne furent point payées. L'Empereur *Charles-Quint* le nomma Conſeiller Impérial, mais ſans l'employer, & ſans lui donner des gages.

(†) *Le Ciel, pour éclairer des Eſprits ténébreux* &c.] Ceux qui ſavent l'Hiſtoire, ſavent combien *Eraſme* contribua à chaſſer l'ignorance & la tyrannie. Lorſque le Fondateur des Jéſuites, homme très-ignorant, commença à expliquer un peu de *Latin*, on lui recommanda le *Soldat Chrétien* d'*Eraſme*, comme le Livre le plus propre à lui apprendre l'élégance de cette Langue, & à lui inſpirer en même tems une ſolide piété. Il le lut; mais remarquant, que, plus il le liſoit

Pour chaſſer l'ignorance avec la tyrannie,

Aſſervit au Public ce ſublime Génie.

Bien loin que l'on ait vu, ſous quelque Souverain,

Servir le Grand Eraſme en petit Ecrivain,

Il fut un Dictateur dans l'Empire des Lettres,

L'Effroi des Ignorans, des Pédans & des Prêtres,

Le Ciel ne ſouffrant point, pour l'honneur du Compas,

Que Deſcartes, ſuivi de quarante Soldats (*),

Cueil-

ſoit, moins il avoit de viſions, il conçut une ſi grande haine contre l'Auteur, qu'étant Général de la Compagnie, il défendit à ceux de ſon Ordre la lecture des Oeuvres de cet illuſtre *Hollandois*. Voyez l'*Hiſtoire de l'admirable Dom Inigo de Guipuſcoa*, par le prétendu *Hercule Raſiel de Selva*, T. I. p. 72; Ouvrage digne de mille éloges, & auquel les *Inighiſtes* ne répondent point.

(*) *Que Deſcartes, ſuivi* &c.] *Deſcartes* ſervit en ſa jeuneſſe. Il ſe trouva au Siège de la *Rochelle*, & fit même des Campagnes en *Hongrie*. On apprend de Mr. *Voltaire*, qu'on voulut ravoir *Deſcartes* en *France*. On lui propoſa une Penſion de mille écus. Il vint ſur cette eſpérance, paya les frais de la Patente, n'eut point la Penſion, & s'en retourna philoſopher en *Nort-Hollande*. Voyez *Lettres ſur les Anglois*.

Cueillît les vains lauriers des Céſars ſubalternes,
En fit un Philoſophe, un Guide des Modernes:
Il penſa, nous penſons; peut-on trop encenſer
Celui qui le premier nous apprit à penſer?
Que dirai-je de toi, Bayle! quand tes Ouvrages
Font, malgré leurs Cenſeurs, les délices des Sages?
C'eſt peu que, pour te perdre, on ſçût te diffamer (*),
A la honte du Siècle, on voulut t'affamer;
Tu vis la Pauvreté, l'écueil de la conſtance;
Tous s'arma contre toi, mais non la Providence.

Par

(*) *C'eſt peu que, pour te perdre,* &c.] Le Miniſtre *Jurieu* accuſa Bayle de trahiſon contre l'Etat, d'impieté & d'Athéiſme. Sur quoi les Magiſtrats de *Rotterdam* otérent à ce digne homme ſa Chaire de Profeſſeur, & la Penſion qui y étoit attachée, en révoquant de ſurplus la permiſſion qu'ils lui avoient donnée d'enſeigner en particulier. Bayle fit voir à ſes Ennemis, en cette belle occaſion, qu'il étoit Philoſophe. On peut douter, ſans tomber dans le Pyrrhoniſme, que ceux qui criaillent perpétuellement contre ce grand Homme, ſoient gens à l'imiter dans des circonſtances ſi triſtes.

Par elle ſoutenu, dans le ſein du repos
Tu vêcus en Savant, tu mourus en Héros;
Satisfait de laiſſer au bout de ta carrière
Un Treſor immortel au Monde littéraire (*).

Diſons de tout Savant, qui n'a point aujourd'hui
Le Talent d'être heureux ſans les bontés d'autrui,
Ce que tous les Savans diſent d'un galant homme
Qui n'eſt point Géometre, & ſe croit Aſtronôme.
Cependant comme on voit des Prêtres peu Chrétiens.
De fameux Thémiſons mauvais Phyſiciens,

Nous

(*) *Un Treſor immortel* &c.] Son Dictionnaire. Pour achever cet Ouvrage immortel, Bayle, ſans penſion, ſans bien & ſans Chaire, refuſa des Poſtes conſidérables qu'on offroit à ſes mérites. Mr. *Racine*, le fils du Rival de Corneille, a cru devoir auſſi ſe ſignaler contre Bayle, en appellant ſon Dictionnaire un *Recueil informe*, ſans doute pour ſe conformer à la déciſion de l'Abbé *Renaudot*. Mais on aſſûre que Mr. Racine ſouffre beaucoup des vapeurs, contre leſquelles il a ſçu compoſer une Ode. *Si jamais j'en reviens*, dit *Scarron*, ſurpris d'un hoquet violent qui penſa l'expédier, *je ferai une belle Satire contre le hoquet.*

Nous voyons des Savans qui n'empruntent du Sage

Que le docte maintien, le tître & le langage.

Le vieux Farkaſnidus, ou bien Farkaſnidès,

Surpaſſe en raiſonnant Ariſtippe & Cratès (*);

Si dans un Ecriteau l'orthographe eſt fautive,

L'Enſeigne d'un Bouchon peu ſignificative (†),

Selon

(*) *Surpaſſe en raiſonnant Ariſtippe & Cratès.*] *Ariſtippe*, voyageant dans la Libye, ordonna à ſes Eſclaves de jetter ſon argent qu'ils portoient, afin d'aller plus vîte. *Cratès* jetta le ſien dans la Mer, & s'écria: *je ſuis libre.*

(†) *L'Enſeigne d'un Bouchon* &c.] *Farkaſnidus* ſe promenant à *Paris*, je ne ſai plus en quelle Rue, vit par hazard un Chou pendu au-deſſus de la porte d'une maiſon; &, comme les grands Génies font des obſervations utiles ſur les choſes les plus communes, il demanda aux paſſans ce que pouvoit ſignifier ce Chou, au-deſſus de cette porte? Ce Chou, *lui dit quelqu'un*, montre qu'on vend du vin en ce logis. Quelle abſurdité! quelle ignorance! quelle ſtupidité! s'écria Farkaſnidus: *Braſſica eſt planta, quæ habet caulem humilem, craſſum, cortice duro obductum, ſubſtantia medulloſa repleto, ſaporis acris ſubdulcis.* Le Chou n'eſt pas une Vigne. *Vitis eſt Arbuſcula, quæ habet caulem tortuoſum, obductum cortice fiſſo, rubicundo; ſarmenta plurima longa, veluti brachia dimittentem, quibus vicinas Arbores & pedamenta apprehendit. Folia ſunt ampla, varie laciniata, ut Ficus.* La Vigne n'eſt pas un Chou. C'eſt ainſi que Farkaſnidus ſçait raiſonner en Philoſophe ſur les abus des Ignorans.

Selon que ces abus ébranlent ſon cerveau,
Il réforme à l'inſtant l'Enſeigne & l'Ecriteau.
Mais ne prétendons pas, qu'il corrige ou redreſſe
L'Enſeigne de l'Auberge où *gratis* il s'engraiſſe,
Ce fier Réformateur eſt un Renard ſi fin,
Qu'il n'a point ſon pareil dans le Païs *Latin*.
Un jour, pour divertir la vile populace,
Certain gros Quincaillier, au milieu de ſa place,
Le fit ſi bien berner, qu'on crut que le Savant
N'oublieroit jamais un affront ſi ſanglant.
On jugea mal de lui: ſans ombre de rancune,
A l'aſpect attractif d'un monceau de Pécune,
Le Pédant épouſa du Marchand Quincaillier
La Servante *Iſabeau*, Donzelle du métier.

Faut-il de nos Métaux que les forces preſſantes
Au Savant tiennent lieu de raiſons ſuffiſantes!
Je ſuis un pauvre Eſprit, je n'ai point le ſavoir,
Soit dit pour m'en punir, que je devrois avoir.
Mais je ſçai que le tact d'un corps & jaune & denſe
Ne doit point altérer la façon dont je penſe;
J'ai lu, non pour pouvoir me vanter d'avoir lu;
Mais bien pour imiter les hommes de vertu.
Il ne faut point pâlir ſur les Auteurs claſſiques,
Afin de compiler des Remarques critiques.
Non. Je lis Cicéron, je lis Marc-Antonin,
J'admire les beautés du Grec & du Latin;
Mais je laiſſe à l'eſprit ces fleurs ſouvent arides;
Pour fournir à mon cœur des alimens ſolides.

Quand

Quand, par Locke conduit, en chaſſant, je parcours (*)

Des Païs peu connus aux Chaſſeurs de nos Cours,

L'Hôteſſe de mon corps s'en trouve mieux nourrie,

La Phyſique eſt pour nous une Terre chérie,

Où je dîme, aux dépens du ſage Laboureur,

A l'exemple inſtructif du Clergé, grand dîmeur.

Ainſi que mon Voiſin, en Financier habile,

Du Manant le plus ſec tire aiſément de l'huile,

De l'Auteur le plus maigre & le plus décharné,

Je ſçai tirer la moëlle, en lecteur raffiné.

Lorſque

(*) *Quand par Locke conduit, en chaſſant* &c.] Le grand *Locke* dans la Préface de ſon *Eſſai ſur l'Entendement humain*, ne veut pas qu'on s'y tourmente; il veut qu'on s'y divertiſſe utilement, comme aux parties de chaſſe. Cependant l'aimable Auteur du *Spectacle de la Nature*, *Mr. Pluche*, nous dit rondement, dans ſon *Hiſtoire du Ciel*, que le Traité de Locke eſt un Livre très-ennuyeux. Comment excuſer ou pallier une expreſſion de cette nature? Il faut dire, dans le goût de *Locke*, que les Chaſſeurs accoutumés à courre *le Cerf ou le Sanglier*, s'ennuyent à la chaſſe aux *Alouettes* ou aux *Moineaux*.

Lorsque Denys *le Jeune*, & vrai fils de ſon Pere (*),
Tombé du haut d'un Trône au ſein de la pouſſière,
Pour vivre, & pour agir toujours en Souverain,
Eut pris, au lieu d'un Sceptre, une ferule en main,
Un Brutal le railla, tant ſur ſes cataſtrophes,
Que ſur ſon grand commerce avec les Philoſophes.
„Tandis que vous étiez, *lui diſoit le Railleur*,
„Un Tyran redoutable en toute ſa ſplendeur,
„Des Sages, des Savans, vous entouroient ſans ceſſe;
„A quoi vous a ſervi Platon & ſa ſageſſe?
„Comment donc, *dit Denys*, trouves tu que Platon
„Ne m'ait ſervi de rien, en voyant la façon
„Dont je ſçai-ſupporter ma mauvaiſe fortune?
Reponſe, qui partit d'une Ame non commune,
Repli-

(*) *Lorſque Denys le Jeune* &c.] C'eſt *Plutarque*, dans la Vie de *Timoléon*, qui rapporte la replique de ce *Denys*.

Replique, dont je veux rembarrer deſormais
Le Brutal qui reprend le métier que je fais.
J'ai ſubi noblement les revers les plus rudes,
Et je dois cette gloire à mes bonnes Etudes.
Dans l'art de ſurmonter mon Sort & mes malheurs,
Plutarque, tes Héros furent mes Précepteurs.
Si Bacon avoit ſçu l'art de lire l'Hiſtoire,
Il n'auroit point fletri ſon nom & ſa mémoire;
Faute de ce ſavoir, les Bacons de nos jours
Font, aux yeux du Public, les faux pas les plus lourds.
Rollin vit ce deſordre, & Rollin ſçut écrire
Un Livre plein de ſens (*), pour nous apprendre à lire;
Qui lit, & ne lit point pour devenir meilleur,
Perd ſon tems, ſa lecture, & n'eſt qu'un vil lecteur.

(*) *Un Livre plein de ſens* &c.] De la manière d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres, *par rapport à l'eſprit & au cœur.*

Convainquons par nos mœurs, & par nos habitudes,
Tous les Anti-Savans du prix de nos Etudes;
Des Grecs & des Romains épouſons les vertus;
Marchons ſur leurs Sentiers aujourd'hui peu battus,
Et nous ſerons, ſi non des Docteurs admirables,
Au moins des Citoyens, des Hommes eſtimables.
Qu'importe que des Grands, bizarres dans leur choix.
Dégradent les honneurs, profanent les Emplois?
Si le Pape en public ne monte que des Mules,
Il ne rend point par-là les Courſiers ridicules.
La Providence eſt juſte en accordant aux Sots
Des Poſtes dignes deux, pour vieillir en repos.
Les maux doivent tomber ſur celui qui confeſſe
De nourrir dans ſon cœur l'amour de la Sageſſe;

Et c'eſt pourquoi, Savans, vos Talens, vos Vertus,
Ne reçoivent leur prix que quand vous n'êtes plus.
Contre ceux qui pourroient m'alléguer le contraire,
Je prendrois à témoin l'Hiſtoire littéraire;
Un Bel-Eſprit a dit: qu'un Pere à ſes enfans
Devroit toujours cacher l'Hiſtoire des Savans.
La Providence eſt juſte, en expoſant le Sage
Aux perſécutions dignes de ſon courage;
Quand contre la Fortune il combat en Lutteur,
Il offre un beau Spectacle aux yeux du Créateur.
Qu'importe qu'envers vous l'ingratitude éclate?
Valez-vous plus qu'Homère? effacez-vous Socrate?
Sachez que le Mortel qui ſe plaint parmi vous,
Me paroît peu modeſte, & divertit les Foux.

Porte-toi bien, mon Cher, & ſi la Langue Gréque
Ne fait point à *Paris* du Savant un Evêque,
Songe, pour ton repos, que le Roi le plus grand,
Qui fait tout, ne fait point d'un Evêque un Savant (*).

(*) *Qui fait tout, ne fait point d'un Evêque un Savant.*] *François I.*, venant de voir de mourir *Léonard de Vinci*, diſoit à ſes Courtiſans: je puis faire chaque jour de grands Seigneurs comme vous; mais je ne ſaurois faire un *Léonard de Vinci*.

EPITRE
A
MONSIEUR
DE POURCEAUGNAC,
Gentilhomme Limoſin à Limoges.

Ne oderis laborioſa opera & ruſticationem creatam ab Altiſſimo. *Eccleſiaſtis.* Cap. VII. vs. 16.

Ne fuyez point les ouvrages laborieux, ni le travail de la Campagne, qui à été créé par le Très-Haut.

A tort, cher Pourceaugnac, aujourd'hui blâmons-nous

L'Homme qui plante en paix ſes Oignons & ſes Choux,

Qui s'occupe à ranger des Tilleuls, ou des Hêtres,

Autour de la Cabane où ſont morts ſes Ancêtres,

Qui cultive ſa Terre, & s'embaraſſe peu
De ſavoir pour quel Prince on met l'*Europe* en feu.
Sans être curieux, j'ignore ſi Limoges,
Comme un Séjour charmant, mérite des éloges.
J'ai lieu de regretter le tems que je perdis
Dans la triſte Bicoque où je vivois jadis,
Bicoque mal peuplée, obſcure & tortueuſe,
Que la Fortune en vain voulut rendre fameuſe.
Daigne te figurer l'impertinent amas
De trois fois mille Toîts, bâtis en nids à Rats,
Où quatre vieux Clochers jurent en leur langage,
Que le Bourg que l'on voit n'eſt pas un gros Village ;
Et des yeux de l'eſprit tu verras le Cachot
Où j'ai croupi vingt ans, ainſi qu'un Eſcargot,

En ce Hameau muré le meilleur Econôme
Ne vit qu'à prix d'argent, s'il vit en galant homme.
Il faut, pour s'y nourrir, ainſi qu'un Habitant
Qui craindroit d'un Blocus l'appareil effrayant,
Remplir des Magazins, & contre la famine,
Fonder ſur des Greniers l'eſpoir de la Cuiſine.
Le Bourgeois, tour à tour Marchand & Laboureur,
Embraſe deux métiers, pour ſon double malheur:
Son commerce languit, plus d'un Champ reſte en friche,
Et c'eſt le Gueux tondu qui chante & devient riche.
L'horreur de voir gémir un Peuple infortuné,
Sans pain & ſans relâche au travail condamné,
Eſt le Spectacle unique, éternel & barbare,
Qu'un ſordide interêt aux Nobles y prépare;

Excep-

Excepté toutefois deux Spectacles dévots,
Dont on ſçait amuſer les Enfans & les Sots.
Se plaire en tout endroit, c'eſt le devoir du Sage;
Mais lorsque Commines put ſortir de ſa Cage (*),
Il ſortit & fit bien. L'homme judicieux
Va vivre dans l'endroit qui lui convient le mieux.
Tu comprens, Pourceaugnac, qu'un Suiſſe en ſa Patrie,
Eût-il reçu du Ciel le plus heureux génie,
D'un Tromp ou d'un Vernon n'apprend point le métier.
Il faut chez un grand Maître envoyer l'Ecolier;

Je

(*) *Mais lorſque Commines put ſortir de ſa Cage.*] *Philippe de Commines* reſta pendant huit mois dans une des Cages de fer où *Louis XI.* faſoit enfermer ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. *Le premier, qui les deviſa* (ces Cages de fer) *fut l'Evêque de Verdun, qui en la première qui fut faite, fut mis incontinent, & y a couché quatorze ans.* *Mem.* de *Commin.* Liv. VI. Ch. XII.

Je compare au Pouſſin, qui pourrit en ſa coque,
L'Ecolier que le Sort retient en ſa bicoque.
L'Horace des François, ſe plaignant de *Paris*,
Grouda contre les Chats, les Rats & les Souris:
Si, réduit à fixer ſon triſte domicile
Dans les murs enfumés d'une petite Ville,
Le Tyran des Cotins s'étoit vu tout ſevré
Des douceurs qu'à *Paris* il goûtoit à ſon gré,
On liroit aujourd'hui de ſa Muſe cauſtique
Un Chef-d'œuvre de plus, dans le goût Satirique.
Je puis, en habitant une vaſte Cité,
Me cacher dans la foule & vivre en liberté.
Suis-je las d'y goûter le bonheur de l'Hermite,
J'y trouve des Savans connus par leur mérite,

Dont

Dont le commerce aimable, & non moins inſtructif,
Me rend le cœur plus gai, me rend l'eſprit plus vif.
C'eſt l'Homme qui conduit l'homme vers la Sageſſe.
La raiſon, qui mena tant de Romains en *Grèce*,
Et tant de Grecs à *Rome*, eſt la bonne raiſon.
Qui ſera, chez tout Peuple, en tout tems de ſaiſon.
C'eſt dans les bons Païs, c'eſt dans les grandes Villes,
Que les habiles gens rendent les gens habiles;
Et s'il eſt en ce Monde un grand Homme aujourd'hui,
Qui ſoit connu de nous, je m'en rapporte à lui.
Socrate, à ce ſujet, penſoit comme je penſe,
Quel juge auroit le front d'annuler ſa Sentence?
Mais ce ſont les Savans, les Amateurs des Arts,
Non les Nobles oiſifs, non les bons Campagnards.

Que

Que le Bon-Sens appelle aux grandes Capitales.
Les Fourmis auroient tort d'imiter les Cigales.
Crois-moi, cher Pourceaugnac, ces Nobles fainéans,
Qui font par des Frippons écorcher leurs Manans,
Pour chanter à la Cour des Chanſons favorites,
Y devroient occuper des Maiſons très-petites.
Sur l'Art de labourer les Rois ſavoient jadis (*)
Compoſer des Traités, & donner des avis:
Que lit-on dans nos Cours? on y lit d'ordinaire
Ou Salnove ou Tardif, Artelouche, ou Franchière (†);

O

(*) *Sur l'Art de labourer les Rois* &c.] L'Hiſtoire aſſûre qu'*Attale Philométor*, Roi de *Pergame*, *Archelaüs*, Roi de *Cappadoce*, & *Hiéron* II. Roi de *Syracuſe*, ont compoſé des Livres ſur l'Agriculture. *Magon*, Général *Carthaginois*, avoit écrit douze Volumes entiers ſur la même matière. Mais je ſupplie mes Lecteurs de lire les ſages Réfléxions de *Rollin* ſur l'Agriculture T. X. de l'*Hiſt. Anc.*

(†) *Ou Salnove ou Tardif, Artelouche, ou Franchière.*] *Salnove* a écrit un Traité de la *Vénerie-Royale*. *Tardif*, *Artelouche* & *Jean Franchière* ont traitté de la Fauconnerie & des Oiſeaux de leurre.

O Cérès! en nos jours, à ſes Jeux détruiſans
Diane ſans ſcrupule immole tes Preſens.
Jadis, & dans le tems que Rome encor fut libre,
Des Héros labouroient les Champs voiſins du Tibre;
Ils quittoient le travail, pour gagner des lauriers,
Et retournoient ſoudain vers leurs heureux Foyers.
Quel Rodrigue aujourd'hui daigne jetter la vûe
Sur le noble Inſtrument, que nous nommons Charrue?
Inſtrument vil à voir, ſans lequel toutefois
Les Sceptres tomberoient hors des mains de nos Rois.
Excuſons les Guerriers, puiſque nos Politiques
Entendent l'Enéide, & non les Georgiques;
Un Mécénas du tems connoît, pour ſon profit,
La Faulx, mais non le Soc, & la Faulx lui ſuffit.

Les Corrupteurs des mœurs, le Luxe & ſon cher frere,
L'Orgueil, qui tous les deux abhorrent la miſère,
Sont les Monſtres unis qui font tous leurs efforts,
Pour boucher aux Humains la ſource des Treſors.
Déja le fier Hobereau, parlant Architecture (*).
Change en Palais d'Eté ſon antique Maſure;
Les Champs, où ſes Ayeux ſe ſont tous enrichis,
En ſuperbes Jardins ſe trouvent convertis;
Je vois des Orangers, des Jets-d'eau dans ces Plaines,
Où ſon Pere autrefois cueilloit les fruits des Chênes;

Son

(*) *Déja le fier Hobereau* &c.]. La fureur de bâtir ruïne tous les jours des Familles entières. Souvenez vous, Gentillâtres, du ſage conſeil que *Caton* vous donne dans ſon Livre ſur la Vie ruſtique: *Ædificare diu cogitare oportet, conſerere non oportet, ſed facere.* Il faut, *dit-il*, délibérer long-tems, quand il eſt queſtion de bâtir; mais s'agit-il de planter? il ne faut point délibérer, il faut planter ſur l'heure.

Son Pere avoit des Bœufs, des Brebis, des Moutons,
Il nourrit des Courſiers, des Chiens & des Faucons.
Ici je dois te peindre un Animal ruſtique,
Dont le luxe & l'orgueil font un Fou ſi comique,
Que ſi Pirron (*) voyoit ce riche Original,
Il en feroit ſans doute un Héros théatral.

Dans le centre bourbeux d'un vaſte Marécage
S'élève un vieux Châtel de ſtructure ſauvage,
Qui, par ſes quatre murs flanqués de trois Donjons,
Promet d'être le Fort d'un Mangeur de Pigeons.
C'eſt-là que Butordin, plongé dans l'opulence,
Fait, depuis trente Hyvers, ſa noble réſidence.
En vain le Bâtiment menace d'écraſer
Quiconque ſous ſon toît oſera s'expoſer,
Butor-

(*) *Que ſi Pirron* &c.] Auteur célèbre à *Paris*, dont quelques Pieces Comiques ont été fort goûtées.

Butordin, qui reſſemble autrement en ſa Hutte
Aux Enfans d'Ephraïm (*), ne craint point cette chûte.
Il y ſonge ſi peu, qu'on trouve en ce Logis
Six couples de Pierrots, en Laquais traveſtis,
Trois Marmitons galeux, nommés Chefs de Cuiſine,
Et quinze Jeannetons pour ſervir Butordine;
Ou plutôt pour ſervir les Sottes & les Sots,
Qu'on y voit chaque jour accourir à grands flots.
Ainſi que les Badauds vont en troupe à la Foire,
Pour voir danſer les Ours, pour manger & pour boire,
Les Nobles du Quartier s'attrouppent tous les jours
Chez Butordin, qui vaut le Spectacle des Ours.

Trois

(*) *Aux Enfans d'Ephraïm.*] Qui, quoiqu'habiles à tendre l'Arc & à en tirer, tournèrent le dos le jour de la bataille. Pſeaume LXXVII. ſelon les uns, & LXXVIII. ſelon les autres, vs. 9.

Trois fois de quinze mêts il fait charger ſa Table;
Mais, ſi ſur ce grand point le Public eſt croyable,
Ses ſales Cuiſiniers ne ſervent point de plat,
Qui ce choque à l'inſtant la vûe ou l'odorat.
On connoît par le ſon le métal des Aſſiettes,
Où le doigts des Pierrots ſont d'étranges vignettes;
Il n'en faut point changer, pour agir prudemment,
Il faut, par propreté; manger malproprement.
Le Sommelier frippon, pour comble de disgrace,
Vend les Vins achetés, ſait boire ceux qu'il braſſe;
Et, pour plaire à ſon Maître, enyvre les Cochers,
Ainſi que les Valets des Seigneurs étrangers.
Butordin cependant magnifique & ſalope,
S'eſtime mieux ſervi qu'aucun Grand de l'Europe.

Il dîne & fait dîner; c'eſt l'hiſtoire, en deux mots,
Du riche Butordin, l'Hôte éternel des Sots.
Il ne vit de ſes jours les fertiles Contrées,
Où par de vils Lourdauts ſes Terres labourées
Languiſſent ſans ſecours, & ſemblent s'affliger
De ce qu'un Maître ingrat oſe les négliger;
Le Champ qui peut montrer l'yvroye & la badane
Produit de bons témoins contre un Maître prophane.
Ladrot, par ſon deſtin placé dans un Terroir
Qui vaudroit un *Péron*, s'il le faiſoit valoir,
Fait rouler ſon Argent en Uſurier ſévère,
Sans prêter un liard à la commune Mere.
Le Fou veut s'enrichir, ſans hazarder des fraix;
Où prendroit-il le cœur de riſquer ſes engrais?

Le Ciel du Moiſſonneur peut tromper l'eſpérance,
Et l'on ne traîne point le Ciel à l'Audience.
Ladrot prête aux Manans, non pour les ſoulager,
Mais afin d'acquérir le droit de les manger.
Les Fermiers emprunteurs, s'ils tombent dans ſa naſſe,
N'ont qu'à ſe préparer à porter la beſace;
Il les livre à Satan, leurs fils aux Enrôleurs,
Et leurs filles ſans doute aux jeunes Corrupteurs.
Le Traître en ſon Château, priſonnier ridicule
Vit ainſi qu'un vieux Moine, oiſif en ſa Cellule;
Du retour de *Progné*, s'il rend grace au bon Dieu,
C'eſt parce que l'Hyver coûte chandelle & feu.
Le tems de la Récolte eſt le tems qu'il friſſonne,
Vû qu'on ne plaide point tandis que l'on moiſſonne.

La Juſtice, ô Ladrot, veut bien te conſerver
Les Champs que l'Equité voudroit voir t'enlever.
D'épines, de chardons, de ronces & d'orties,
Il faudroit cependant couronner ces Impies,
Qui, ſoit par avarice ou par d'autres motifs,
Laiſſent la terre inculte, ainſi que font nos Juifs.
L'Homme eſt né Laboureur: il doit au Labourage
Conſacrer la ſueur de ſon triſte viſage;
Il n'eſt point né Guerrier, encor moins Courtiſan,
Et s'eil veut s'enrichir, qu'il imite Laban.
Si notre vanité, dans l'abondance accrue,
Des mains du Gentillâtre enleve la Charrue,
Qu'il faſſe travailler du moins ceux que la faim
Condamne par bonheur à nous fournir le plain;

Qu'il riſque des labours, en Pere de famille,
Sans compter, en Marchand, d'abord ſur la faucille.
L'art dont nous vivons tous, le plus ancien des Arts,
Eſt l'art qu'on abandonne à de pauvres Vieillards,
Gens inſtruits par le tems, mais qui, craignant le pertes,
Jamais dans leur métier ne font des découvertes;
Ils ſont laborieux, mais ſouvent auſſi lourds,
Que les bons Animaux qu'on employe aux labours.
Pourceaugnac, ſi du Ciel la bonté ſouveraine
T'offre un morceau de Terre, en guiſe de Domaine,
Le Ciel veut que ce Fonds par toi ſoit cultivé;
Il cherche à convertir un Batteur-de-pavé.
Le Riche induſtrieux, qui d'un Canton ſtérile,
Depuis ſix fois mille ans, fait un terroir fertile

Au

Au rang des Fondateurs s'élève à peu de frais,
Et le bien qu'il procure eſt un bien à jamais;
Si tu veux défricher un ſeul Arpent de terre,
Je te place au-deſſus de nos Foudres de Guerre.
Hâte-toi donc, mon Cher, hâte-toi de ſemer,
C'eſt le ſage moyen de te faire eſtimer.
Eprouve, à tes dépens, juſqu'où l'Agriculture
Par de nouveaux progrès, peut aider la Nature,
Sois Laboureur, Berger, Vigneron, Jardinier,
Et toujours Gentilhomme éxerçant ſon métier.
Il faudroit poſſéder les pinceaux de Virgile,
Pour peindre noblement la fortune tranquile
Du digne Campagnard qui remplit ſon devoir.
Son bonheur eſt parfait, s'il peut le concevoir;

C'eſt un Mignon du Sort, & ma Philoſophie
Me permet hautement de lui porter envie.
C'eſt un Monarque heureux au Sein de ſes Etats;
Tous ſes plaiſirs divers ſont purs & délicats;
En goûtant tous les jours de nouvelles délices,
Il acquiert des vertus, il triomphe des vices.
Loin du pavé mondain, ſur le tendre gazon,
L'Homme plus attentif écoute ſa Raiſon.
Le Spectacle touchant de la riche Nature
L'engage à réfléchir en ſage Créature.
D'un œil qui doucement s'ouvre ſur les erreurs
Il contemple ce Monde en proye à ſes fureurs.
Dans le propre ſéjour de l'heureuſe innocence,
Il conçoit de l'horreur pour toute violence;

Son

Son cœur, bien-tôt ſenſible à ſa félicité,
Déteſte l'injuſtice & la duplicité (*).
Ses travaux amuſans lui fourniſſant ſans ceſſe
De quoi philoſopher ſur l'Homme & ſon eſpèce,
Il ſe cherche, il ſe trouve, & ſentant ſon bonheur,
Il en benit la ſource, adorant ſon Auteur.
La Campagne eſt l'Ecole, où la Nature enſeigne
Au Roi des Animaux la grandeur de ſon Règne;

C'eſt

(*) *Déteſte l'injuſtice* &c.] Tous les Philoſophes tombent d'accord que la Vie ruſtique porte l'Homme à l'amour de la juſtice: *Vita ruſtica parcimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt*, dit *Cicéron, pro Roſc.* Il faudroit donc envoyer la plûpart des hommes à la Campagne. En effet, le tems vertueux de la République Romaine n'a pas été celui des Céſars .... s'il y a eu quelques vraies vertus parmi les Romains, c'eſt dans le tems que leurs Conſuls ne ſe faiſoient pas une honte d'avoir des durillons aux mains.

Et caperet faſces à curvo Conſul aratro.
Nec crimen duras eſſet habere manus.
Ovid. Faſt. Lib. III.

Dit le cher *St. Hyacinthe* dans ſes *Recherch. Philoſ.* p. 31.

C'eſt le Théâtre illuſtre, où l'Etre Souverain
Fait briller ſon amour envers le Genre Humain;
La Campagne, en un mot, eſt l'Elément du Sage,
Malheur à qui le ſçait & fuit le Labourage!

EPITRE
A
ARMANDE.

Laiſſez dire les Sots; le Sçavoir a ſon prix.
De la Fontaine Fab. XIX. Liv. VIII.

LEs Foux ſont triomphans; il faut plier ſous eux,
Et céder, belle Armande, au torrent dangereux.
En vain nous accordons à votre Sexe aimable
Des droits qui font rougir toute femme équitable;
En vain nous vous plaçons ſur des Trônes divers;
En vain vous gouvernez avec nous l'Univers;

Les

Les Foux ne ſouffrent point qu'une Femme vivante
S'attire impunément le tître de Savante.

Belles, ſur vos défauts ces Foux feement les yeux.
Vous oſez plus que plaire à vos Amans nombreux.
L'Amour, pour vous gêner, n'a plus ſes loix anciennes;
L'Hymen s'eſt vu réduit à mitiger les ſiennes;
L'illuſtre *Paméla* du ſage Richardſon (*)
N'eſt plus, ſelon nos meurs, qu'un Etre de raiſon.

On

(*) *L'illuſtre Paméla* &c.] Tous ceux qui ſe mêlent de lire connoiſſent *Paméla*. Les uns lui donnent, tous les éloges imaginables, à l'exemple du bon Monſieur *Slocock*, Miniſtre de *St. Sauveur* dans *Southwark*, qui en Chaire exhorta ſes Auditeurs de mettre *Paméla* entre les mains de leurs enfans, comme un Ouvrage qu'on ne ſauroit aſſez lire. D'autres condamnent hautement au feu l'éxécrable *Paméla*, comme un Roman déteſtable & pernicieux, capable de corrompre les bonnes mœurs, & de ſéduire la Jeuneſſe. J'ai évoqué l'Ame d'*Horace* pour ſavoir ce qu'elle en penſoit. Horace me dit:

Hic meret æra Liber Sociis; hic & Mare tranſit;
Et longum noto Scriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignoviſſe velimus.

Art. Poët. vs. 345. & ſeqq.

Ce

On prête à votre orgueil, à votre luxe même,
Des couleurs qui font voir à quel point on vous aime;
On entre en vos fureurs; vous mettez en crédit
Vos goûts, vos paſſions & vos travers d'eſprit;
Aux vices, en un mot, vous oſez ſans reſérve
Vous livrer hautement, mais jamais à Minerve.
Nous voyons des Savans, des Eſprits non tortus.
Du même Préjugé honteuſement imbus.
Tel, au lieu d'imiter l'exemple de *Le Fèvre* (*),
Ou néglige ſa Fille, ou n'en fait qu'une Chèvre,
Tandis

Cet Ouvrage enrichit les Libraires: il paſſe la Mer, & procure à ſon Auteur célèbre une eſpèce d'immortalité. Il y a pourtant de certains défauts; mais ils ſont excuſables. Quoique cette déciſion me paroiſſe fondée, je crains que les deux Partis ne la rejettent également.

(*) ——— *L'Exemple de Le Fèvre.*], Pere ſavant de la ſavante Epouſe du très-docte *Dacier*.

Tandis que l'Inſenſé de ſon Fils idiot
Veut forger un Bacon, & n'en forge qu'un Sot.
Soyons donc peu ſurpris qu'un Pere de famille,
Mal élevé lui-même, élève mal ſa Fille,
Qui, marchant ſur le pas de ſa chère Maman,
Ne lit que la Gazette & par fois un Roman.
Que nos mainſons, Grand Dieu! ſont de triſtes Ecôles!
Nous peuplons l'Univers de Sottes & de Folles;
C'eſt un coup de bonheur, quand le Sage aujourd'hui
Rencontre une Moitié non indigne de lui.
Je rends juſtice au Siècle; on y voit des Matrônes,
Dont l'auſtère vertu confondroit nos Pétrônes.
O France, de ton Sein l'Europe a vu ſortir
La Femme dont le nom ne devroit point mourir.

La Femme dont l'Hiſtoire, éxactement écrite (*).

Sans doute effaceroit, *Paméla*, ton mérite.

J'ai vu dans une Cour la vertu triompher

D'un Jupiter brutal, qui vouloit l'étouffer;

J'ai vu ſous des Actés gémir des Octavies,

J'ai vu, qui le croira? j'ai vu des Zénobies!

En grandeur de courage, â qui le cédez-vous?

Femmes, quand vous penſez, vous penſez mieux que nous,

Une Reine en nos jours, par Bellone abîmée (†),

A fait voir qu'un grand cœur vaut ſeul toute une Armée,

Au

(*) *La Femme dont l'Hiſtoire* &c.] Je laiſſe à ceux qui écriront l'Hiſtoire du Siècle paſſé le ſoin d'éterniſer la mémoire de cette vertueuſe Héroïne. Le Sr. *Richardſon*, au lieu de tirer une *Paméla* de ſa cervelle, auroit pu trouver *la vertu récompenſée* dans l'Hiſtoire d'une *Eléonore Deſmiers*, Fille d'Aléxandre Seigneur d'*Olbreuſe*, & Grand'Mere de notre auguſte Monarque *Britannique*. Voyez *l'Hiſtoire de l'Empire par Heiſſ.* T. III. L. VI. p. 327.

(†) *Une Reine en nos jours* &c.] L'Hiſtoire va mettre à la tête de ſes Grandes Femmes, *la grande Reine des valeureux Hongrois*;

Au point que nos Neveux prendront les Chroniqueurs
Pour les plus impudens de tous les Impoſteurs.
Sous des toîts peu royaux des Reines ſans couronnes
Font rougir la Fortune, en méritant des Trônes;
Quand vous repréſentez, ô Femmes! les Vertus,
Les Peintres n'ont pas tort, ces honneurs vous ſont dus.

Les Prudes, qui pourtant ſelon nos Théophraſtes,
Ne ſont point en effet les femmes les plus chaſtes,
Diront que la vertu ſuffit aux Vertueux,
Qu'ils trouvent tout en elle, & ſont par elle heureux.

Mais

Hongrois; & ſes Ennemis mêmes confeſſent volontiers, qu'Elle porte un cœur digne des Céſars, ſes auguſtes Ancêtres. L'ingénieux Mr. de *Haren* a eu raiſon de lui dire, dans une Ode Hollandoiſe: *Tu voulois - la Victoire ou la mort. C'eſt à cette généreuſe Réſolution que Tu dois tes Etats: d'abord l'Héritage de tes Peres, maintenant le prix de ta magnanimité.*

Mais, Armande, eſt-ce aſſez? Chez les Peuples barbares

Les Lucrèces n'ont pas la gloire d'être rares.

Au Sein de l'*Amérique*, en ces Climats brûlans,

Théâtre, où les Chrétiens avares & ſanglans,

Portèrent leurs fureurs, leurs Foudres, leurs Navires,

Les *Caſtillans* laſcifs trouvèrent mille Alzires.

Un Cœur, qui de ſa gloire eſt noblement jaloux,

Travaille pour lui-même, & ne fait rien pour nous.

Quand nos ſages Neſtors, ſans être miſantropes,

Ne hantent qu'à regret vos ſages Pénélopes,

C'eſt ſigne, ſelon moi, qu'ils n'y rencontrent pas

Ce qui peut contenter des Eſprits délicats.

Et de fait, chère Armande, en fréquentant nos Belles,

Tout Mortel ſérieux ſe laſſe aiſément d'elles.

Je vais rimer ici ce qu'un Ami ſenſé
Me dit à ce ſujet encor lundi paſſé.

„C'en eſt fait, *diſoit-il,* les Dames, que j'honore,
„Me verront auſſi peu qu'elles verront l'Aurore.
„Le Beau-Sexe, ou plutôt le Sexe extravagant,
„Sauf tout ce qu'on lui doit, devient ſi fatiguant,
„Qu'il faut être un Benêt, ou le meilleur des Anges,
„Pour ne point deſerter à l'aſpect des Fontanges.
„De maiſon en maiſon quand je rode aujourd'hui,
„Le Dieu que je rencontre eſt le Dieu de l'ennui.
„Vingt fades Complimens, lâchés par habitude,
„Font d'un triſte entretien l'inſipide Prélude.
„La Femelle eſt ſans doute en droit de babiller,
„Mais forger des Diſcours ſur l'art de s'habiller;

„Ser-

„Sermonner ſur le don d'ajuſter des Breloques,

„Et ſur tous les Rubans tenir des Soliloques;

„C'eſt du droit de jaſer abuſer lâchement.

„Et donner des ſoufflets à mon Entendement.

„Cependant ce ſont-là nos diſcours de ruelles,

„Suivis par des Traités ſur d'autres bagatelles.

„L'Hiſtoire du Quartier fournit de longs propos,

„Les amours, les procès, les querelles des Sots,

„Les Nouvelles du tems, les faux bruits, les menſonges,

„Les Spectres, les Lutins, les Préſages, les Songes,

„Les Secrets peu ſecrets, & ſur des riens roulans,

„Exercent le babil de nos Cercles galans.

„Mais ô que l'Eloquence eſt riche en fleurs piquantes,

„Au moment qu'à l'envi les langues médiſantes

„Uniſſent leurs Bons-mots, pui ſont autant de Dards,

„Que je crains comme on craint les Sabres des Houſſars!

„La noire Médiſance eſt la Peſte civile,

„Dont le poiſon horrible infecte chaque Ville,

„Au nombre des fléaux il faudroit la compter,

„Si la fureur du Jeu ne ſavoit la dompter;

„Ainſi qu'aux Païs chauds un Tremblement de terre

„Fait ceſſer triſtement le fracas du Tonnerre.

„Le Jeu, de mille maux le Pere criminel,

„Devient l'heureux vainqueur d'un caquet naturel;

„De défaut en défaut, de délire en délire,

„La Femme, pour jouer, ceſſe enfin de médire.

„Ce n'eſt point que l'aſpect de quatre fameux Rois,

„Peints dans le même goût par un pinceau Chinois,

„Du

„Du *Sarcaſme* ſanglant réprime la licence;

„L'Amour-propre attendif cauſe un morne ſilence;

„Mais qui ſe rompt bien-tôt, non ſans beaucoup d'aigreur,

„Pour gronder ou le Ciel ou le mauvais Joueur.

„Pendant le triſte cours de quatre heures fâcheuſes,

„Aſſis, ſuivant le Sort, & parmi trois Grondeuſes,

„Dix cartes à la main, il faut, malgré mes dents,

„Me prêter au plus vil de tous les paſſetems.

„C'eſt au Jeu du Quadrille, où l'*eſprit ſe déploye*,

„A peu près, tout autant qu'au *noble Jeu de* l'*Oye*,

„Que je perds mon argent, & qu'à la fin du Jeu,

„On me reproche encor d'avoir perdu ſi peu.

„Aujourd'hui chez la Femme, il faut que l'Homme joue,

„Ou la plus ſotte Agnès lui fait ſoudain la moue;

„ Jouez jusqu'à la mort, Princeſſes, j'y conſens,
„ Mais j'irai loin de vous cultiver le Bon-Sens."

Les Enfans deſœuvrés vont aux Marionettes,
En dignes ſpectateurs, admirer des ſornettes.
Mais quand le Sens-commun ſe développe en eux,
Ils ne s'amuſent plus à des jeux ſi honteux.
Sont-ils des hommes faits? c'eſt Corneille ou Voltaire,
Racine ou Crébillon, qui peut les ſatisfaire.

En ceſſant d'être enfant, mon Ami quitte enfin
Ce qu'on pourroit nommer le Commerce enfantin;
En prenant ce parti, c'eſt la Robe virile
Qu'il prend, pour la porter en Citoyen utile.
J'ai du flegme, & je ſçai m'en ſervir à propos;
On m'apprit de bonne heure à ſupporter les Sots,

Je

Je ſouffre ſans m'aigrir, que, du haut de leurs chaiſes,
Nos Dames du grand air debitent des fadaiſes;
Et, pour me bien-prouver qu'elles n'ont jamais tort.
Faſſent d'un Fleuve un Bourg, d'une Montagne un Port.

Que Beliſe en grondant reproche à *Charlemagne*,
La *Bulle d'Or* qu'il fit pour troubler l'*Allemagne*;
Qu'elle place à ſon gré *Lintz* ſur le bord du *Main*,
Je reſpecte Beliſe, & l'entens ſans chagrin.
La douleur ne me prend que lorsque des Suſannes,
Malgré bien des vertus, femmelettes profanes,
Faute de notions qu'elles devroient avoir,
Tombent en des erreurs qu'on ne peut concevoir.
Ne jettons point les yeux ſur ces femmes hardies,
Dont l'amour des Grandeurs fait d'illuſtres Impies.

Ne ſongeons point non plus aux femmes, Eſprits-forts,
Qui croyant fermement les Morts à jamais morts,
Rangent, ſur ce principe, au nombre des chimères,
De la Religion les plus ſacrés Myſtères.
Je dois vous épargner la douleur de ſentir
Quels Monſtres votre Sexe à Satan ſçait fournir;
Mais puis-je vous cacher, que l'Auteur de nos Ames
Eſt mal ou peu connu de la plûpart des femmes?
Mélite a de l'eſprit, Mélite a de l'honneur,
Elle ne farde point ni ſa peau ni ſon cœur.
Dévote ſans grimace, & belle ſans caprices,
D'un Epoux, qu'elle adore, elle fait les délices;
Son caractère eſt tel, que chacun dit tout bas:
Que n'ai-je une Mélite, ô Ciel! entre mes bras!

Mais s'agit-il, Bon Dieu! d'enfermer dans la bière
Quelque Parent, pilier de la Famille entière?
S'agit-il d'immoler aux Grapignans de Cour
Les Biens les mieux acquis, ſans eſpoir de retour?
Faut-il enfin ſubir disgrace ſur disgrace?
Mélite eſt cette fleur qu'un coup de vent terraſſe;
Mélite croit que Dieu la maltraite en courroux,
Et que, pour la confondre, il benit des Filoux.
Roxane, ſur la foi de ſa fortune immenſe,
Veut bien d'un Dieu tout bon louer la Providence,
Qui lui donne à la Cour cent moyens différens
D'enrichir ſes Amis, ainſi que ſes Parens.
Dieu, qui dirige tout, l'aſſiſte dans ſes brigues,
Et ſouvent d'un Miracle honore ſes intrigues.

Par

Par le ſecours du Ciel, elle a ſçu culbuter
Ce Miniſtre en crédit qui penſoit l'inſulter;
Dieu la protège au point, qu'heureuſe & ſatisfaite,
Elle obtient, en dormant, ce que ſon cœur ſouhaite.
C'eſt ainſi que la Femme, au gré de ſon humeur,
Ou ſuivant ſon état, ſe peint le Créateur;
Et voulez-vous ſentir, combien une Ignorante
Eſt à plaindre en effet? Il faut la voir mourante,
Sujette cependant à mille affreux revers,
Avant que de ſervir de nourriture aux vers,
En proye aux paſſions d'un cœur que tout échauffe,
La Femme devroit être inſigne Philoſophe.
Ce n'eſt point pour briller parmi les Triſſotins,
Parmi les Vadius *François*, *Grecs* & *Latins*,

C'eſt

C'eſt pour vous conſerver l'ame toujours tranquile
Que vous devez tenir la lampe pleine d'huile.
Je ne vous vante point le bonheur d'acquérir
Des treſors que les Grands ne ſauroient vous ravir;
Je ne vous vante point les charmes indicibles
De ſavoir parcourir des Mondes inviſibles;
C'eſt contre les Eſprits tardifs à s'émouvoir
Que l'on doit employer l'éloge du Savoir.
Mais j'oſe vous vanter la fortune ſuprême
D'un Eſprit qui toujours ſe ſuffit à lui même,
Qui, dans les tourbillons de ce Monde orageux,
Eſt ferme en ſon aſſiette, eſt tranquile, eſt heureux.
Contre les Corrupteurs, attirés par vos charmes,
S'il faut toujours tenir la vertu ſous les armes,

Sous peine de malheurs plus triſtes que la mort,
Il faut armer l'Eſprit contre les coups du Sort.
A ce prix, livrez-vous à l'amour des études,
En dépit de nos Sots, en dépit de vos Prudes;
Malgré les vers connus d'un Cenſeur indiſcret,
Un Aſtrolabe en main vaut mieux qu'un Bilboquet (*).
Oſez donc renoncer aux quatre Rois des cartes,
Pour manier Leibnitz, Wolff, Newton & Deſcartes;
Oſez vous délivrer des Ducs & des Marquis,
Pour frequenter Mairan, pour hanter Maupertuis.

Mais

(*) *Un Aſtrolabe en main vaut mieux qu'un Bilboquet.*] *Deſpréaux* publia en 1694. ſa *Satire contre les Femmes*, préciſément dans le tems que la fureur de jouer au bilboquet poſſédoit toutes les femmes de *Paris*. Cependant le Cenſeur oublia le Bilboquet, & plaiſanta ſur l'Aſtrolabe. Apparemment que le Poëte *François* n'oſa rien dire du noble bilboquet, parce qu'on lit dans le Journal de *Henri III*. p. 89., que ce Monarque *portoit quelquefois à la main un Bilboquet, dont il ſe jouoit.* La *Maintenon* & la *Monteſpan* n'uſoient pas beaucoup d'Aſtrolabes.

Mais, pour votre repos, gardez-vous de paroître
Savante aux yeux des Foux, contentez-vous de l'être ;
La Fille riſquant trop à braver des Brutaux,
Cachez votre ſavoir, ainſi que vos défauts.
A moins que des Savans la République entière
Ne marque vos Ecrits d'un coin non ordinaire,
A moins que l'Univers, inſtruit de vos talens,
N'imprime du reſpect aux Railleurs inſolens,
Cachez votre ſavoir, comme une *Calviniſte*,
Cache ſes ſentiments dans un Païs Papiſte.
Quand vous ſeriez placée en ce Temple éternel,
Où la Du Chaſtelet obtint plus d'un Autel (*),
Quand

(*) *Où la Du Chaſtelet* &c.] Madame la Marquiſe *Du Chaſtelet*, Auteur des *Inſtitutions Phyſiques*, eſt d'un mérite trop connu pour que je hazarde ici ſon éloge. Elle croit avec le grand *Leibnitz*, que Dieu a créé le meilleur des Mondes poſſibles, & ſans y penſer, elle eſt elle-même une preuve, que Dieu a créé des choſes excellentes, *dit-l'illuſtre Voltaire*, & il dit bien.

Quand vous y brilleriez, comme *Carter* y brille (*);

Pour l'amour du Bon-Sens, défaites-vous, ma Fille,

Du jargon odieux, de ces termes proſcrits,

Qui compoſent au vrai l'Argot des Beaux-Eſprits.

Le Pinde a ſes Pédans, il a ſes Petits-Maîtres;

On ſiffle, & non à tort, l'Homme de Belles-Lettres,

Qui, grand Pindariſeur, & ſouvent rien de plus,

Se montre ſur le piè d'un Prêtre de Phébus;

Jugez,

(*) *Quand vous y brilleriez, comme Carter y brille.*] Mademoiſelle *Eliſabeth Carter* n'étant connue que de ceux qui poſſédent l'*Anglois*, il me ſera permis de dire à mes Lecteurs que cette Demoiſelle, dans une grande jeuneſſe, ſe diſtingue ici par ſon eſprit juſte & délicat; par la connoiſſance des Langues mortes & vivantes, & ſur-tout par ſon talent pour la Poëſie. Philoſophe Newtonienne, elle a traduit en *Anglois*, il *Newtonianiſmo per le Dame*, du Marquis *Algarotti*, ſous le titre de *Sir Iſaac Newton's Philoſophy, explained for the uſe of the Ladies* &c. 2. Vol. in 8. En écrivant ceci, on m'aſſûre que l'*Allemagne* poſſede actuellement une *Carter Allemande*, qui fait honneur à ſon Sexe comme à ſa Patrie. Madame de *Gottſched*, à *Leipſic*, eſt dit-on, d'une érudition profonde. Excellente Philoſophe, elle cultive les Belles-Lettres, quand elle eſt laſſe de philoſopher. Elle traduit en Vers *Allemands* les plus belles Tragédies *Françoiſes*, & ſur-tout celles du célèbre *Voltaire*.

Jugez, ma chère Enfant, jugez comme on barbouille
Le pauvre Bel-Eſprit, lorsqu'il tombe en quenouille.
Armande, je finis. N'allez pas conſulter
Triſſotin ſur ces vers que je viens d'enfanter;
Ecoutez mes leçons, & joignez, *quoi qu'on dis* (*),
A l'amour du Savoir un fond de modeſtie.

(*) ——— *Quoi qu'on dise.*] Voyez les *Femmes Savantes.* Act. III. Sc. II.

EPITRE

A

TRISSOTIN.

——— Me pedibus delectat claudere verba,
Lucili ritu, noſtrûm melioris utroque,
Ille velut fidis arcana ſodalibus olim
Credebat libris; neque, ſi male ceſſerat, usquam
Decurrens aliò, neque ſi bene: quo fit ut omnis
Votiva pateat veluti deſcripta tabella
Vita ſenis. Sequor hunc, Lucanus an Appulus, anceps.
Horat. Sat. I. Lib. II. vs. 28 --- 34.

Je me plais à faire des vers à la manière de Lucilius, qui étoit meilleur Poëte que vous & moi. Ce bon Homme confioit tous ſes ſecrets à ſes Papiers, comme à ſes Amis fidèles. Que ſes affaires allaſſent bien ou mal, jamais il n'avoit d'autres Confidens. De-là vient que la vie de ce Vieillard eſt peinte toute entière dans ſes Ouvrages, comme dans un Tableau fait par Vœu. Je marche ſur ſes traces, moi, Lucanien, ou Appulien, comme il vous plaira.

Tou-

TOujours par quelque endroit les Hommes
ſont Enfans.

Les Vieillards, les Héros, les Sages, les Savans,
Ont leurs Hochets divers; & bien heureux le Sage,
Qui nous montrant le ſien, en fait un bon uſage.
Pour peu, cher Triſſotin, qu'on ſache réfléchir
Sur les pauvres Mortels, en les voyant agir,
On s'apperçoit comment la plus haute Sageſſe
A des jeux enfantins ſe prête par foibleſſe.
Ce fameux Machaon, dont le nom ſi vanté.
Semble avoir la vertu de rendre la ſanté,
De ſon tems précieux eſt ſagement avare;
Cependant chaque jour il donne à ſa Guitarre
Des momens, qu'il pourroit ſans contredit vouer
A des plaiſirs plus grands que celui de jouer.

Gambot, ſavant Auteur de plus d'un beau Volume,
Quitte à midi ſonnant ſes Livres & ſa plume
Il ſe traîne au Caffé, quoiqu'à moitié perclus,
Pour jouer aux Echecs contre des inconnus;
Et quand ſur ſes Rivaux la victoire eſt complette,
Il dîne en Homme heureux, qui ſe donne une Fête.
Bazon eſt grand Chymiſte, & non un ſot Souffleur,
Que l'avarice érige en Dieu *Transmutateur*.
J'entre en voiſin diſcret dans ſon Laboratoire;
J'ouvre les yeux pour voir ce que je n'oſois croire;
Il pleut, ô Ciel! Bazon laiſſe-là les Creuſets,
Et court en ſon Jardin, pour couvrir ſes Oeillets.
Ariſte, mon ami, cultive la Phyſique,
Son ſavoir eſt profond, ſa fortune eſt modique;

Il voudroit acheter des Inſtrumens nouveaux;
Mais quoi! ſon Peintre arrive, & montre des Tableaux,
Deux Pièces de *van Dyck* . . . ô Phyſique! ô Nature!
Adieu; l'argent compté s'en va pour la Peinture.
C'eſt ainſi, Triſſotin, que nous ſommes Enfans,
Et, ſans trop le ſentir, dupes de nos Panchans.
Quel Miſantrope injuſte, ou quel Cenſeur bizarre,
Voudroit au Machaon reprocher ſa Guitarre?
Je pardonne à Gambot la fureur des Echecs;
Je permets à Bazon de couvrir ſes Oeillets;
Et je n'oſe gronder Ariſte, qui ſe livre
Aux charmes des Tableaux; c'eſt un Philoſophe yvre.
Or je demande auſſi qu'on excuſe en nous deux
La fureur de parler le langage des Dieux.

Sans doute la *Prudence* en nous eſt *endormie*,

Lorsque pour careſſer une Muſe *ennemie*,

Nous négligeons le ſoin d'acquérir du Savoir,

Ou perdons un moment aux dépens du devoir (*).

Le Bon-Sens interdit la Bagatelle à l'Homme;

Mais il n'éxige point que le travail l'aſſomme.

Je dois me délaſſer, c'eſt lui qui me le dit,

Et c'eſt lui qui permet ces jeux à mon eſprit.

„Que

(*) *Ou perdons un moment aux dépens du devoir.*] Avant que de condamner ceux qui careſſent les Muſes, il faut ſavoir quel eſt le tems qu'ils ſacrifient à ces Enchantereſſes. On peut ſans crime leur vouer des *heures perdues*. Pour prouver la thèſe, citons ici un bon mot de *Denys le Jeune*. Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, ſe mit à parler malicieuſement des Odes & des Tragédies que le vieux *Denys* avoit laiſſées, & faiſoit ſemblant d'être en peine, en quel tems il avoit pu trouver le loiſir de les compoſer. *Denys*, qui comprit le venin caché ſous ces paroles, lui repartit brusquement: *Vous voilà bien embaraſſé; il les compoſa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres, qui nous en faiſons tant accroire, paſſons à boire & à yvrogner.* PLUTARQ. *Vie de Timoléon.*

„Que ne produiſez-vous, diront les fiers Zoïles,

„En vous divertiſſant, des Ouvrages utiles?

„Nous priſons le ſavoir de l'habile Ecrivain,

„Qui relevant l'erreur de l'Orateur Romain,

„Et fouillant dans le Sein de la Littérature,

„Convainquit le Public, qu'il n'eſt qu'un ſeul Mercure (*).

„Nous vantons les efforts du Mortel généreux,

„Qui guérit les Savans d'un Préjugé fâcheux,

„En prouvant à leurs Chefs, qu'Hercule Muſagete

„Etoit grand Médecin, Philoſophe & Poëte (†).

„Mais

(*) *Convainquit le Public qu'il n'eſt qu'un ſeul Mercure.*] C'eſt une vérité dont le Public eſt redevable à la ſagacité de Mr. *Fourmont le Cadet*, qui nous apprend encore, qu'*il n'eſt qu'une ſeule Vénus.* Voyez les *Mém. de Littérat. de l'Académ. Royale des Inſcript. & Bell. Lettr.* T. X. Edit. d'Amſt. *chez Franc. Changuion.*

(†) *Etoit grand Médecin, Philoſophe & Poëte.*] Les Savans ont toujours cru, ſur la foi d'un faux Préjugé, qu'*Hercule*

„Mais comment voulez-vous, que l'on puiſſe eſtimer
„Un Marieur de mots, s'il ne ſçait que rimer? "
Confeſſons entre nous, ſans chancher des excuſes,
Que nous juſtifions le goût des Miſomuſes.
Ce Roſſignol barbu, dont les tendres deſirs
S'expriment en cadence, & riment des ſoupirs,
Ce Pétrarque nouveau, ce moderne Tibulle,
N'eſt, à le bien peſer, qu'un Chantre ridicule;
Ses vers ſi meſurés, ſi galans & ſi doux,
Compoſent en effet le langage des Foux (*).

Ce

eule n'étoit qu'un Deſtructeur de Monſtres, & non un Homme de lettres, élevé dans la charmante Société des Muſes. Mais le 21. de Mars 1730. Mr. L'Abbé de *Fontenu* les deſabuſa, en prouvant que *Hercule Muſagete* ſe diſtingua *également* dans la Théologie, la Philoſophie, la Médecine, la Botanique, l'Hydraulique, la Géométrie-Pratique, l'Aſtronomie, la Navigation, la Muſique, c'eſt-à-dire, la Poëſie, & même dans l'Eloquence. Voyez le même *Tome* Xe. des *Mém.* cités. pag. 101.

(*) *Compoſent en effet le langage des Foux.*] C'eſt peut-être en mal juger. Mais, de bonne foi, peut-on avoir du bon-

Ce docte Vadius, dont le cerveau malade,

Souvent, non ſans douleur, enfante une Balade;

Ce Forgeur de Rondeaux artiſtement limés;

Ce *Rempliſſeur* éxact de tous les Bouts-rimés;

Ce Compoſeur fécond de Sonnets difficiles (*);

Tous ces Auteurs enfin de Pièces puériles,

Ont

bon-ſens, & lire ſans dégoût un Recueil entier de *Poëſies Amoureuſes*? J'adopte le ſentiment de *Deſpreaux*, dans l'*Art Poët.* Ch. II. vs. 45---49.

(*) *Ce Compoſeur fécond de Sonnets difficiles.*] Soit dit avec tout le reſpect du à l'Horace de la France, je ne conçois point comment il a pu dire. *Art. Poët.* Ch. II. vs. 95.

Un Sonnet ſans défauts vaut ſeul un long Poëme.

Le Sonnet ſi connu, qui commence par ces mots,

Grand Dieu! tes jugemens ſont remplis d'equité:

Vaut ſans contredit plus d'un long Poëme. Mais quand ces quatorze Vers ne compoſeroient point un Sonner, en ſeroient-ils moins excellens pour cela? Les *Italiens*, grands Faiſeurs de Sonnets, commencent à s'appercevoir, que les Pièces de cette nature n'ont qu'un faux mérite: & je crois que tous les Sonnets, les Balades, les Rondeaux &c., auront le ſort des Chapeaux pointus.

Ont beau choiſir leur tems pour briller à propos,
Leur langage eſt toujours le langage des Sots.
Ces Rimeurs courtiſans, ces Renards du Parnaſſe,
Qui vantent le Corbeau, jusqu'à ce qu'il croaſſe,
Qui préſentent aux Grands, en Poëtes madrés,
Leurs beaux Bouquets de fleurs de poiſon ſaupoudrés,
Quand même d'Apollon ils ſeroient les Grands-Prêtres,
Ne parlent-ils pas tous le langage des Traîtres?
Quand nos Peintres gaillards, lubriques Animaux,
Dans la plus craſſe ordure enfonçant leurs pinceaux,
Saliſſent le Public d'obſcènes Epigrammes,
De Contes ſcandaleux, de Nouvelles infames,
Les neuf Filles du Ciel ne les inſpirent pas;
Comment nommer leurs vers? langage de Goujats.

Un

Un *Lucrèce* impudent, vif & brillant Génie,
Aux portes de l'Enfer traîne ſon *Uranie* (*);
Pontife de Satan, qui lui dicta ſes Vers,
Il voudroit à ſon Dieu débaucher l'Univers.
Mais rangeons, j'y conſens, au nombre des Poëmes,
Pour ſes triſtes beautés, ce tiſſu de Blaſphêmes;
Le Sophiſte impoſteur n'y parle aux bons Eſprits
Que le langage affreux des Scélérats maudits.
Crois-moi, cher Triſſotin, parlons en nos Ouvrages
Le langage des Dieux, & nous plairons aux Sages.

La

(*) *Aux portes de l'Enfer traîne ſon Uranie.*] L'*Epitre à Uranie*, quoique non imprimée, n'en court pas moins l'*Europe*. De quelque main qu'elle ſoit partie, les bons Eſprits préféreront Triſſotin au *Lucrèce*, Auteur de cette Pièce abominable. Triſſotin compoſa un Sonnet pour rendre la ſanté à ſon *Uranie*, qui étoit Princeſſe. Le *Lucrèce* nouveau a compoſé un Poëme, pour engager ſon *Uranie* à ſe damner avec lui.

La France t'a vu naître, & les Muſes en Corps,
Au milieu de Paris, t'offrent tous leurs Treſors:
Tâche d'en profiter, & compte que la Gloire
Te conduira bien-tôt au Temple de Mémoire.
Oui, tu triompheras du Tems, vainqueur de tout:
Car tant que les Mortels conſerveront du goût,
Le nom de Triſſotin, dans l'Europe éclairée,
Surpaſſera le cours des Siècles en durée.
De ces honneurs brillans mon cœur n'eſt point tenté,
Je ſuis né pour mourir en mon obſcurité;
Etant, en mon eſpèce, Animal aſſez rare,
Je n'oſerai jamais lâcher mon nom barbare.
Le plus dur de mes vers (peut-être ils le ſont tous,)
Eſt, au prix de mon nom, un vers coulant & doux.

Par

Par bonheur, mon Orgueil n'aſpire qu'à la gloire
D'être utile, en mourant, à qui voudra me croire.
O ſi, par la vertu de mes foibles Chanſons,
Je pouvois à l'Enfer arracher des Tiſons!
Quels lauriers éternels pour ma tête blanchie!
Quels honneurs conſolans pour ma Philoſophie!
Je me croirois un Sage, & d'un ton réſolu,
A l'inſtant de ma mort, je dirois: J'AI VE'CU.
Dans l'Ecole du Monde ayant fini mes Claſſes,
Nouveau Lucilius, je rime mes disgraces;
Je rime mes plaiſirs, &, faute d'un Fauteuil,
Je chante mon Hiſtoire, aſſis ſur un Cercueil,
Je penſe, je raiſonne, & j'offre avec uſure
A des Héros connus les fruits de ma Lecture.

Aux Grands avec reſpect j'expoſe mes raiſons;
J'offre aux Vieux des conſeils, aux Jeunes des leçons;
Aux Ennemis de l'Homme, en Rieur ſans reproche,
Pour l'amour des Vertus, j'offre un Miroir de poche;
Miroir de peu de prix, mais Miroir non flatteur,
Où ces Monſtres verront, s'ils veulent, leur laideur.
Je ne te priſe point mes Pièces mal polies:
Comme un jeune Prélat vante ſes Homélies.
Mes Vers ſont des Raiſins: un Mathanaſius
En pourroit ſans effort exprimer un Verjus,
Excellent pour guérir ces ulcères de l'Ame,
Qui d'un Etre Chrétien font un *Arabe* infame.
De ce Verjus encore on pourroit compoſer
Un Baume artificiel, capable d'appaiſer

La honteuſe douleur de ces coups qu'on attrappe
Aux Champs de la Fortune, à moins qu'on ne s'échappe.
Je voudrois porter l'Homme à réformer ſes mœurs,
Je voudrois le voir grand & ferme en ſes malheurs;
Je voudrois, en un mot, le voir ce que l'on nomme
Un Chrétien philoſophe, & de plus galant homme.
Mais ſur ce point encor les Hommes ſont Enfans,
Et quels Enfans, Grand Dieu! pour peu qu'ils ſoient méchans!
Tartufe ne veut point qu'on démaſque ſon vice,
Et Harpagon écume au ſeul mot d'avarice.
Qu'ils crévent de dépit! qu'importe? direz-vous;
Hélas! pour ſon honneur, Tartufe arme les Foux;
Les Sots de Harpagon épouſent la querelle,
Et la Vertu ne voit que la Raiſon pour elle.

Qui

Qui prêche ſon Prochain, qui cenſure les mœurs,
Eſt un Cenſeur en proye à mille autres Cenſeurs.
On ne le ſçait que trop, il eſt de faux Critiques,
Lecteurs malicieux, Commentateurs cauſtiques,
Qui, riches en ſoupçons, fourniſſent à crédit,
En Serruriers ſecrets, la Clef de tout Ecrit,
En vain ils ſont inſtruits que pour corriger l'Homme,
On lui conte une Fable, on lui peint un Fantôme,
Et que le mauvais Riche & le Samaritain
Ne ſont que des Tableaux peins pour le Genre Humain;
Ils ſont les déchiffreurs de tous les Caractères,
Et leurs Concluſions des preuves toutes claires.
Veut-on peindre un Midas? le plus ſot Animal
Sçait d'abord du Portrait nommer l'Original.

Veut-

Veut on peindre un Dandin ? chaque Plaideur applique

Le tableau naturel à ſon Dandin inique ;

Juge, ſi des Auteurs, dans le Monde vivans,

Travaillent avec goût pour de pareils Enfans.

Certain Sculpteur à Rome ayant fait un Priape,

Les Poliſſons juroient qu'il reſſembloit au Pape.

Sur ce bruit, auſſi-tôt un Preſtolet faquin

Dénonça le Sculpteur au Pontife Romain.

Le Saint Pere étonné voulut voir la Statue,

Il la vit en ſecret ; mais, après l'avoir vue,

Le Lieutenant du CHRIST dit au fou Délateur :

Renvoyez le Priape ; on me fait trop d'honneur.

O vous, Juges hardis ! quelle eſt votre injuſtice ?

De quel front oſez-vous prêter votre malice

A ceux qui, ſans connoître & vous & vos Amis,
Font des Portraits en l'air à leurs pinceaux permis?
Juger ſur des ſoupçons ou ſur des apparences,
C'eſt bien vouloir tomber en des extravagances.
Klingſted, Peintre à *Paris*, peignoit une Vénus,
Entre les bras de Mars, *in naturalibus*.
Un *Hongrois* vit chez lui la Reine de Cythère;
Pardieu, dit le Butor, Pardieu, c'eſt-là ma Mere,
Mon *Hongrois* furieux, ſans un Ami préſent,
Alloit ſoudain ſabrer cet Appelle innocent.
Certain Abbé critique, au Caffé de *Procope*,
Jugeoit digne du feu le Chef-d'œuvre de *Pope*:
Ce maudit Hérétique inſulte tous nos Saints,
Diſoit le bon Pédant, en joignant les deux mains.

Mais le jour qu'il apprit que *Pope* étoit Papiſte,
Il devint de l'*Anglois* le tendre Apologiſte;
Il comprit mieux ſon Livre, & les vers inſultans
Furent par lui tournés contre les *Proteſtans*.

Les Peintres, les Sculpteurs, les Auteurs, les Poëtes,
Ne ſauroient ſe munir contre leurs Interprêtes.
Comme les Saints de bois, en leurs Niches plantés,
Reçoivent des affronts ou des civilités,
Et la plûpart du tems des traits d'indifférence;
De même nous devons, Saints de bois ſans défenſe,
Accepter du Public les accueils différens,
Quand même nos Lecteurs deviendroient nos Tyrans.
Cher Frere en Apollon, ſi pourtant dans mes Rimes
Quelque Eſprit mal tourné vouloit trouver des crimes:

Apprends aux Gens de bien, que mes mœurs & mes vers,

Loin de jurer enſemble, ont formé des Concerts.

Dis-leur, qu'en ſage Enfant humblement je révère

Les verges dont jadis me châtioit mon Pere.

Je ne ſçai point haïr. Dieu, qui lis dans mon cœur,

Punis-moi, ſi Tu vois que je ſuis impoſteur!

Des Vices ennemi, j'aime l'Homme, & je l'aime

Souvent à mes dépens, ſouvent contre moi-même.

Mais l'Homme eſt cet Enfant qui ſe laiſſe gâter:

Pour le remettre en ordre, il faut le maltraiter.

Le Médecin du cœur, s'il n'offre à ſes Malades

Que des onguens muſqués, ou des pillules fades,

Entend peu ſon métier; il ne comprit jamais

Combien nos cœurs ſont durs, combien ils ſont mauvais.

Paſcal,

Paſcal, qui penſoit bien, qui ſavoit l'art d'écrire,
Uſoit, quoique dévot, du ſel de la Satire;
Cependant, excepté l'*Inighiſte* cornu,
Au reſte des Chrétiens Paſcal a toujours plû.
De ce Dévot ſans fard ſi j'ai ſuivi la trace,
Le fiel de mes Cenſeurs n'a rien qui m'embaraſſe;
Malgré leurs cris aigus, la Vérité m'abſout,
Et je découvre en eux plus que du mauvais goût.
Entre nous, Triſſotin, je le dis ſans médire,
On n'a point le cœur net, quand ont craint la Satire.

FIN DU SECOND TOME.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06579 2460